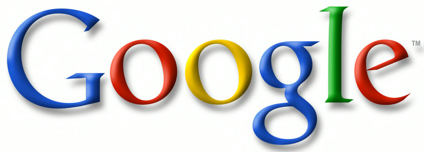
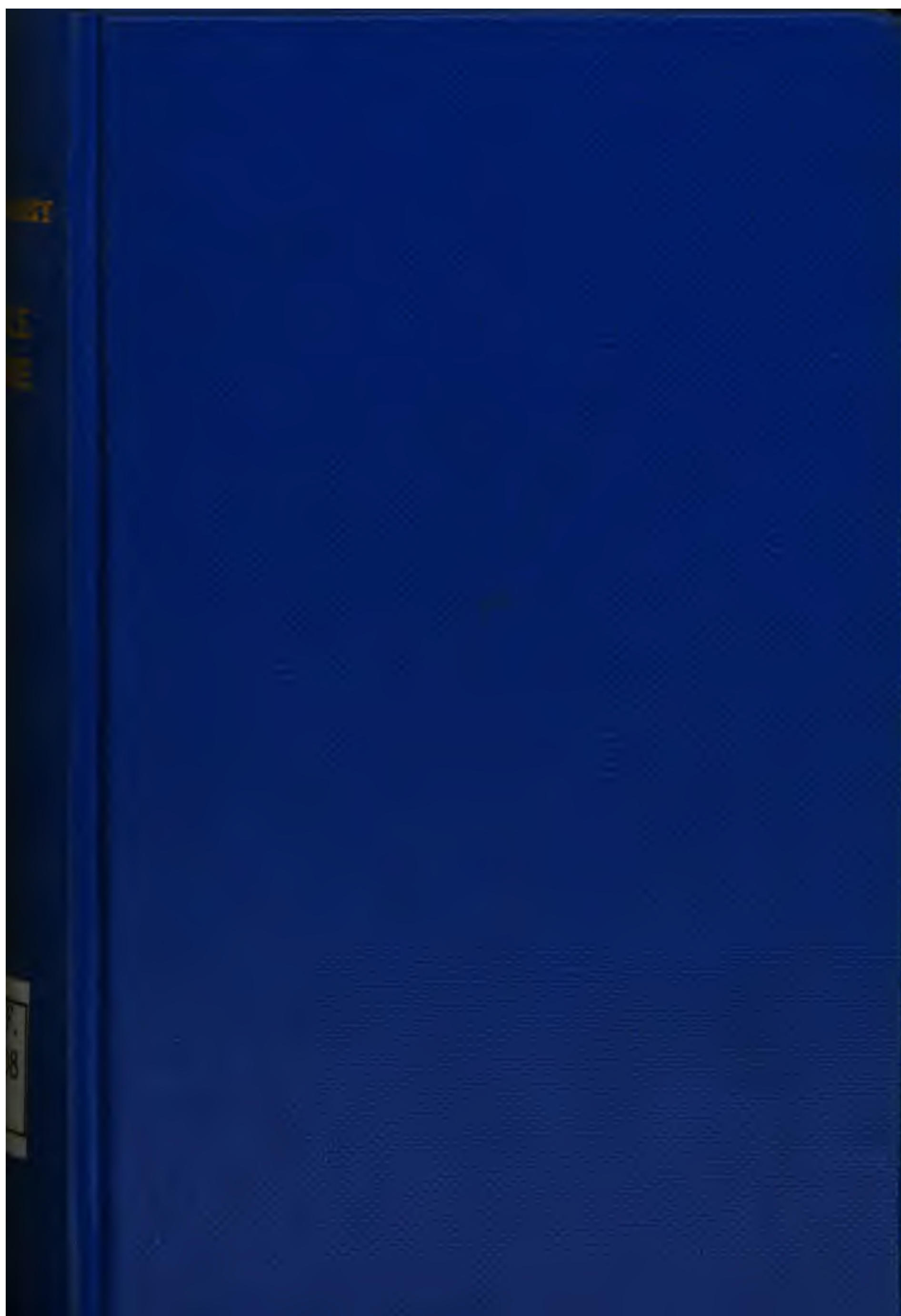





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LA BELLE GEOLIÈRE

II

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

LA

BELLE GEOLIÈRE

PAR

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

TOME SECOND



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS
1885

LA

BELLE GEOLIÈRE

I

Coralie Bernache était rentrée à Paris, après un voyage plus accidenté au commencement qu'à la fin.

Elle avait dormi dix heures à la métairie de Puyrazeau et, à son réveil, le métayer, ami de Chancelade, s'était mis à sa disposition pour la conduire à Angoulême, où elle avait pris la diligence jusqu'à la tête de ligne du chemin de fer.

Tout cela sans aucun incident.

En route, elle avait eu le temps de réfléchir à l'étrange campagne qu'elle venait de faire en Périgord, et elle aurait regretté de l'avoir entreprise, s'il ne lui en était pas resté le souvenir de sa romanesque aventure avec Louis Chancelade.

Pour la première fois de sa vie elle avait rencontré un homme qui ne ressemblait à aucun de ceux qu'elle connaissait et elle en connaissait beaucoup. Tous ces gens-là, depuis le prince Lounine, son protecteur attitré, jusqu'à Charles Vignory, son amant d'occasion, étaient taillés sur le même modèle et menaient à peu près la même existence, avec plus ou moins d'argent.

Quelle différence entre ces viveurs désœuvrés, et ce grand garçon plein de sève et d'ardeur, qui jouait sa tête avec plus d'insouciance qu'ils ne jouaient leurs louis au baccarat! Il était jeune de cœur autant que d'années, il était beau, d'une beauté mâle que rehaussaient un air sauvage et des façons un peu rudes. C'était un homme enfin et les jolis messieurs de Paris n'étaient que des Polichinelles, quand on les comparait à ce Fra Diavolo périgourdin; un Fra Diavolo honnête, qui ne violait la loi que pour redresser les torts, comme Don Quichotte.

Coralie la faisait, cette comparaison, et il lui en était resté une sorte de mélancolie très nuisible à l'exercice de sa profession. Elle pensait sans cesse à Louis; elle aspirait à le revoir et, depuis qu'elle avait repris possession de son appartement de la rue Mogador, elle n'y avait encore reçu personne.

Heureusement, elle pouvait se passer de bienfaiteurs, au moins pendant un certain temps. Un boyard généreux lui avait fait ces loisirs, en lui lais-

sant une somme ronde que l'excursion à Salviac avait à peine écornée.

Et elle se désolait de ne pas avoir de nouvelles de son cher proscrit. Ceux qui auraient pu lui en donner étaient tous brouillés avec elle. Vignory devait la maudire; Aurélie lui en voulait d'avoir compromis son mari et elles s'étaient fort mal quittées; Martial Mouleydier lui aurait peut-être écrit, malgré le tour qu'elle lui avait joué, mais il ignorait son adresse. A qui s'adresser pour savoir ce que Chancelade était devenu après l'avoir quittée? La pauvre Coralie en était réduite à chercher des informations dans de grands journaux politiques qui ne l'intéressaient guère et elle n'y trouva rien qui eût trait aux obscurs insurgés de l'arrondissement de Salviac.

Huit jours après son départ, elle avait reçu ses bagages qu'on lui renvoyait de la sous-préfecture avec une simple lettre d'avis de l'administration des Messageries, et c'était bien la preuve que là-bas personne ne s'occupait plus d'elle, personne, pas même l'ingrat Vignory pour qui elle s'était dérangée.

Aussi commençait-elle à se dire qu'elle ne pouvait pas se condamner à la réclusion perpétuelle, sous prétexte de pleurer l'absence de son héros, et qu'elle aurait beau se tirer les cartes, l'homme brun qui revenait sans cesse dans le jeu n'arriverait peut-être jamais à Paris.

Autre sujet de chagrin plus positif, son prince,

parti pour Moscou, ne lui donnait pas signe de vie, et elle se demandait s'il reviendrait, comme il l'avait promis, ou si elle devait faire son deuil des roubles de cet opulent oiseau de passage.

Elle avait, grâce à lui, de quoi vivre trois mois très largement, mais, après, il faudrait chercher fortune, et elle n'était pas très sûre de réparer le temps perdu.

En ce temps-là, — au commencement de l'année 1852, — les aimables personnes qu'on a appelées successivement des lorettes, des biches, des cocottes, des belles petites et des horizontales n'avaient pas encore conquis la place qu'elles occupent maintenant dans le monde parisien, une place que les journaux et le théâtre leur ont faite.

On venait de jouer la *Dame aux Camélias*, mais l'auteur avait eu de fortes difficultés avec la censure, et quoique la pièce eût obtenu un énorme succès, le gros du public n'en était pas encore à s'attendrir sur les malheurs des drôlesses.

Moins idéalisées, elles coûtaient moins cher, et elles ne prétendaient pas à donner le ton aux honnêtes femmes, ni à écraser de leur luxe les grandes dames.

Il n'y avait guère que certaines actrices en renom qui eussent un train.

Encore ce train se bornait-il, presque toujours, au

coupé bas, conduit par un cocher en livrée modeste.

Le petit hôtel que possèdent aujourd'hui toutes les demoiselles un peu lancées, était presque inconnu dans le monde où l'on s'amuse.

Mesdemoiselles F... et O..., deux illustrations de la galanterie de cette époque lointaine habitaient au troisième étage dans des maisons bourgeoises, et celles-là avaient eu, au théâtre, des succès de beauté, et à la ville des succès d'esprit.

Il faut dire qu'on venait de traverser trois années de crise politique et financière, que les énormes fortunes gagnées depuis dans les affaires commençaient à peine à se fonder et que la Bourse n'avait pas encore peuplé Paris de nouveaux riches.

Par contre, le type de M. Alphonse n'existait guère qu'à l'état d'exception, dans la société des irrégulières.

En dehors des riches étrangers qui ne faisaient que traverser Paris, la clientèle ordinaire de ces dames se composait de fils de famille mangeant gaiement leur patrimoine, viveurs à tous crins, buveurs intrépides et beaucoup moins sots que les gommeux gourmés qui les ont remplacés.

La manie du sport ne faisait que de naître, les cercles étaient peu nombreux et on n'y recevait guère les jeunes, qui se rattrapaient en soupant à la Maison d'Or et qui ne songeaient à l'argent que pour le jeter par les fenêtres.

Le café de Paris n'avait pas encore disparu, le fameux café de Paris qui avait vu passer trois générations d'hommes à la mode, et le boulevard des Italiens était dans toute sa splendeur. Ce bitume légendaire où on ne rencontre plus que des flâneurs sans notoriété, des marchands de chiens et des crieurs d'obscénités, était quotidennement foulé par des élégants de bon aloi et par des illustres. On y coudoyait les célébrités politiques et littéraires.

Les hommes vivaient dehors et les femmes n'allaient pas faire le tour du Lac, par l'excellente raison qu'il n'existait au bois de Boulogne d'autre pièce d'eau que la mare d'Auteuil.

Coralie s'accommodait parfaitement d'une existence dont les « tendresses » d'à présent ne voudraient à aucun prix et elle exerçait gaiement l'aimable profession qu'elle avait adoptée par goût autant que par nécessité.

Coralie était née rieuse et insouciante, avec un fond de sentimentalité que personne n'avait encore exploité. Elle était de la race des grisettes d'autrefois, toujours prête à faire la fête et capable de s'amouracher d'un joli sous-officier ou d'un beau commis de magasin, travailleuse à l'occasion et dépensière à l'excès.

Elle avait assez bien réussi dans sa périlleuse carrière et elle avait franchi rapidement les étapes de la galanterie, depuis le mobilier en noyer, offert par

un bon négociant retiré des affaires, jusqu'au bel appartement meublé à la mode du jour par le prince russe qui lui était tombé du ciel, après des fortunes diverses.

Aurélie de Saint-Amour, devenue plus tard madame Marteau, n'avait pas peu contribué à la former, au temps de ses débuts. L'ancienne élève de Saint-Denis avait enseigné les bonnes façons à la petite Bernache, fille d'un cocher et d'une concierge.

Et Coralie avait merveilleusement profité de ses leçons. Elle pouvait, quand elle voulait se tenir, jouer la femme comme il faut, et elle ne s'était pas trop mal tirée de deux ou trois bouts de rôle qu'elle avait joués aux Folies-Dramatiques, un petit théâtre qui avait la vogue en ce temps-là. Il lui arrivait même de faire des mots, et comme soupeuse, elle n'avait pas sa pareille.

C'était par ses qualités de franche luronne qu'elle avait plu à Charles Vignory, bon convive et grand coureur de plaisirs. Ils s'étaient aimés à première vue, comme on s'aime dans ce monde-là, et leur liaison avait duré près d'un an, — un siècle pour des amants de cette catégorie.

Vignory en était à ses derniers billets de mille. Elle l'avait achevé gaiement, et ils s'étaient quittés bons amis.

Mais c'en était fait maintenant. Le voyage à Sal-

viac l'avait complètement désillusionnée, et Lo-Lo ne comptait plus dans son existence.

Il faut dire qu'elle ignorait qu'il venait d'hériter

En résumé, depuis quinze jours qu'elle était rentrée, elle n'avait de goût à rien et elle était tourmentée par des incertitudes désagréables.

Sa maison, assez bien montée pour l'époque, se composait d'une femme de chambre et d'une cuisinière avec lesquelles madame ne se familiarisait pas. Elle ne voulait pas prendre de nouvel amant, avant de savoir à quoi s'en tenir sur les intentions de son Russe, et elle se serait ennuyée à périr, si elle n'avait pas eu une amie à qui confier ses chagrins.

Clara Lasource, l'ancienne d'Adhémar de Mussidan venait la voir souvent et essayait de la distraire. Elles égrenaient ensemble le long chapelet des souvenirs et Coralie lui avait raconté ses plus récentes aventures.

Mais Coralie refusait de l'accompagner au spectacle, au restaurant et même dans les magasins où Clara passait volontiers une heure ou deux dans la journée.

Cette Clara était une fort belle personne qui avait de très belles connaissances et dont la situation était mieux assise que celle de la fantaisiste Bernache. Elle lui donnait de bons conseils et elle riait volontier de la toquade qu'elle avait rapportée du Périgord.

Inaccessible à l'idéal, madame Lasource ne comprenait pas qu'on s'amourachât d'un paysan, à moins qu'il n'eût des terres et qu'il ne fût disposé à les hypothéquer pour sa maîtresse.

Cependant, le temps passait et Coralie comme sœur Anne, ne voyait rien venir.

Le carnaval tirait à sa fin et, en dépit des changements politiques, il avait été très brillant pour tout le monde, excepté pour Coralie, qui s'obstinait à se confiner chez elle.

Un samedi, le troisième depuis son retour à Paris, elle rêvait, étendue sur un canapé, lorsque Clara fit irruption dans le salon, en brandissant un journal, et lui dit :

— Debout, paresseuse! Si tu ne te lèves pas, je ne t'apprendrai pas les nouvelles que je viens de lire.

— Est-ce qu'on vient de faire encore une révolution? demanda Coralie en bâillant. C'est ça qui m'est égal.

— Et à moi donc! s'écria Clara.

— Alors, laisse-moi en repos avec tes nouvelles.

— Mais, grande bête, il ne s'agit pas de politique. Je ne la lis jamais dans les journaux.

— De quoi donc alors?

— De deux faits qui nous intéressent, toi, et moi, tout particulièrement.

D'abord, ton Vignory est destitué.

— Je m'en fiche... et d'ailleurs, il ne l'a pas volé.

Ça lui apprendra à me recevoir comme un chien dans un jeu de quilles. Il va rentrer à Paris. S'il s'avise de venir me voir, je lui rendrai la pareille.

— Tu aurais tort de le mettre à la porte. Il vient d'hériter d'un oncle qui lui laisse six cent mille francs.

— Pas possible !...

— Il t'en parlait sans cesse de cet oncle-là !... un gros marchand de dentelles...

— Je croyais que c'était une blague.

— C'est si vrai qu'avant d'être destitué, il avait donné sa démission. On n'a pas voulu l'accepter et on l'a révoqué.

— Tu as vu tout ça dans le journal ?

— La révocation, oui ; mais le reste, c'est son ami Marcas qui me l'a dit, hier soir, aux Variétés... tu sais... Jules Marcas, le petit commis d'agent de change.

— Alors, c'est sûr, car il est intime avec Vignory... on ne les voyait jamais l'un sans l'autre, mais ça ne m'intéresse pas de savoir que Lo-lo a de l'argent... ce n'est pas moi qui le lui mangerai. Il doit m'en vouloir autant que je lui en veux.

— Bah ! vous vous racommoderez. Mais j'ai ma nouvelle, moi aussi, et celle-là, c'est le journal qui me l'a apprise. Écoute un peu cette tartine.

Et elle lut à haute voix :

« Le prince-président ne néglige aucune occasion de faire acte de clémence, lorsque des raisons d'intérêt public ne s'y opposent pas. A la suite des désordres qui se sont produits au commencement de décembre, dans l'arrondissement de Salviac, M. le baron de Mussidan avait été arrêté pour y avoir pris part. Après avoir sévi contre les ennemis endurcis de l'ordre social, le gouvernement issu de la volonté nationale peut pardonner aux égarés dont la situation et les antécédents offrent des garanties pour l'avenir. M. de Mussidan a subi dix semaines d'emprisonnement; la punition a paru suffisante et il vient d'être mis en liberté. »

— C'est Aurélie qui a fait cela, s'écria Coralie Bernache. Elle a demandé à son général la grâce de son amant et le général l'a obtenue. Faut-il qu'il soit bête ! Hein?

— Aurélie de Saint-Amour !... l'ancienne élève de Saint-Denis !... tu es sûre qu'elle a été la maîtresse d'Adhémar?

— Parbleu ! elle me l'a dit... et je l'ai bien vu, la nuit où mon cher Louis s'est sauvé.

— Oui, tu me l'as racontée, cette fameuse nuit, mais je n'ai pas compris grand'chose à ton récit. Du reste, je ne suis pas jalouse de cette geôlière. Adhémar a été son amant, parce qu'il n'avait rien de mieux à faire en prison. Maintenant qu'il en est sorti, il ne pensera plus à madame Marteau. J'espère

bien qu'il va venir à Paris et que sa première visite sera pour moi.

— A moins qu'elle ne soit pour Aurélie... car elle doit être ici. Puisqu'on a destitué Vignory, il est impossible qu'on n'ait pas destitué aussi le gardien-chef... et il est probable que le couple Marteau se sera réfugié sous l'aile protectrice du général marquis de Plancoët.

— Peu m'importe; je ne crains pas la concurrence. Adhémar me reviendra et un de ces jours, je te ferai dîner avec lui, comme nous dînions autrefois.

— Très volontiers. Il me dira peut-être ce que Louis est devenu.

— Tu en tiens donc toujours pour ce maître d'école qui n'a ni sou ni maille?

— Plus que jamais... et il est moins pauvre que tu ne penses. Son père a du bien.

— Quelque chose comme dix arpents de terre, dit ironiquement Clara.

— Mieux que ça, ma chère. Il a une maison à Salviac. Du reste, ce n'est pas son argent que je veux, c'est sa personne.

— Tu seras donc toujours la même!

— Toujours. Si je n'aimais rien, je serais moins qu'un chien. J'ai besoin d'aimer quelqu'un.

— Je comprends ça... mais il y a moyen de s'arranger. J'espère bien que tu ne lâcheras pas le prince pour un sauvage du Périgord?

— Carrément, ma chère. J'épouserais demain Louis Chancelade, s'il voulait de moi. Malheureusement, il n'en voudrait pas.

— C'est heureux, car tu ferais une fameuse bêtise si tu devenais la femme légitime de ce garçon. Si tu as un caprice pour lui, passe-t'en la fantaisie, mais garde ta position. Suis mon exemple, petite. Je me payerai Mussidan quand je le reverrai, mais je ne me brouillerai pas avec mon vieux coffre-fort de baron d'Ormuz.

— Mon prince russe ne vaut pas ton baron. Il est surtout moins sûr. Voilà deux mois qu'il ne répond plus à mes lettres.

— Ne t'inquiète pas. Ils sont tous comme ça en Russie. Un de ces jours, il tombera ici comme une bombe.

Du reste, je ne sais pas pourquoi je me donne la peine de te prêcher, car tu ne le reverras jamais, ton proscrit. Je ne t'ai pas lu la fin de l'article. Le journal qui annonce la mise en liberté de M. de Mussidan ajoute ceci :

« Sa faute méritait cette indulgence, mais que les honnêtes gens se rassurent. Si l'assassin du commissaire général Santelli est parvenu à s'évader, il n'échappera pas pour cela au châtiment de son crime. On le recherche activement et on a des raisons de croire qu'il s'est réfugié à Paris. Il y sera certainement arrêté, avant qu'il soit longtemps. Et en atten-

dant, les fonctionnaires de Salviac qui ont favorisé ou toléré sa fuite, viennent d'être révoqués. »

— Le journaliste se trompe. Louis n'est pas à Paris. S'il y était, il serait venu me demander asile. Il me l'a promis avant de me quitter et je lui ai promis de le cacher chez moi.

— Il faudrait donc qu'il fût fou. Ton expédition à Salviac doit être connue ici, et je parierais volontiers que tu es signalée à la police et que ta maison est surveillée. Ton insurgé s'en doute et il ne viendra pas se jeter dans la gueule du loup. Il cherchera à passer à l'étranger. Il y est peut-être déjà et je suppose que tu n'iras pas l'y rejoindre.

Coralie ne répondit pas. Sa raisonnable amie l'agaçait avec ses conseils.

— En voilà assez sur tous ces gens-là, reprit Clara. Parlons de choses plus gaies. Tu croupis dans la mélancolie ; je viens t'en tirer. C'est ce soir l'avant-dernier bal de l'Opéra. Ormuz m'a loué une loge. Il y viendra, mais il ne s'y arrêtera pas, et, quand il sera parti, je serai libre d'y recevoir qui bon me semblera. J'ai invité Marcas et toute sa bande. Ils sont gais, ces petits, et ils nous amuseront, car tu en seras.

— Ne compte pas sur moi. Je n'ai pas le cœur à rire.

— Ah ! c'est trop fort à la fin, et tu me la bailles belle, avec tes tristesses. Je ne les gobe pas, et je

te trouve parfaitement ridicule de poser devant moi.

— Je ne pose pas, je te le jure. Il y a des moments où j'ai envie de pleurer.

— Eh bien, tu pleureras au bal... dans le sein de Marcas, qui te consolera en te donnant des nouvelles fraîches de Charles Vignory.

— S'il pouvait m'en donner de Louis Chancelade, je ne dirais pas non... mais le reste m'est indifférent.

— Hé! hé! qui sait? il fourre son nez partout, ce furet de Marcas, et son ami, Lo-Lo a dû lui écrire tout ce qui s'est passé là-bas. Il te fournira peut-être des renseignements inédits... et s'il ne t'apprend rien, tu en seras quitte pour passer une joyeuse nuit. Nous souperons. J'ai fait retenir le *grand quinze*, chez Verdier.

— Si je soupais, ce serait pour me griser à fond, murmura Coralie ébranlée.

— Tu te griseras, parbleu! et avec du Cliquot, ton vin de prédilection. C'est Ormuz qui payera la note demain, mais c'est Marcas qui commandera le souper, et tu sais que ce remisier boit comme un trou. Tu noieras tes chagrins, tu chasseras les chimères qui te troublent la cervelle, et demain, quand tu auras dormi par là-dessus, tu ne seras plus la même femme. Je retrouverai ma Cora du bon temps, et je ne te sermonnerai plus jamais.

— Ça me décide, dit en souriant Coralie.

— A la bonne heure ! Sois prête à minuit. Je viendrai te prendre dans mon nouveau coupé. J'aurais voulu dîner avec toi, mais je suis de corvée, ce soir. Ormuz s'est invité chez moi avec trois ou quatre gros financiers de son espèce, et ce n'est pas leur compagnie qui te distrairait.

C'est convenu, pas vrai?

— Puisque tu l'exiges !... Ah ! tu peux te vanter de me faire faire tes volontés, toi ! Du diable si je pensais à aller ce soir au bal de l'Opéra.

— Tant mieux ! il n'y a que les parties improvisées qui réussissent. Et je te garantis que tu ne te repentiras pas d'être venue.

Sur ce, chère amie, je te quitte. J'ai un tas de courses à faire avant de rentrer chez moi. Sans rancune, hein? Et surtout ne retombe pas dans tes rêveries, en attendant l'heure du bal. Secoue-toi, sapristi ! les hommes ne valent pas qu'on se tourmente pour eux.

— Je commence à croire que tu as raison, dit mademoiselle Bernache.

Clara s'en alla, après l'avoir embrassée et pour mettre ses conseils en pratique, Coralie se mit au piano et tapota un accompagnement en fredonnant une chanson de Nadaud, appropriée à la circonstance : les *Regrets de la Lorette*, une chanson qui avait fait fureur après la Révolution de 1848 et

que ces demoiselles n'avaient pas encore oubliée.

Sur mon sopha la poussière s'amasse,
Et tout le jour mes rideaux sont ouverts.
Je crois qu'on sonne?
Non, non... personne!
Que devenir en ce métier maudit?

Elle en était là de ses lamentations en vers sur l'absence de tous ses amoureux lorsqu'on sonna en effet et très bruyamment.

— Si c'était le prince, retour de Russie, se demanda Coralie, en cessant ses vocalises. Ma foi! je n'en serais pas fâchée. Ça me changerait.

Sa femme de chambre entr'ouvrit la porte du salon, et dit :

— Il y a un homme qui désire parler à madame.

— Comment, un homme?... un fournisseur?...

— Je ne crois pas. Ce n'est pas non plus un monsieur. Il est habillé tout drôlement.

— Qu'est-ce qu'il me veut?

— Il dit qu'il vient de la part de quelqu'un que madame a vu à... Puyrabot... Puyragot... je ne me rappelle pas bien le nom de l'endroit.

— Puyrazeau! s'écria Coralie.

— Oui, madame, c'est bien ça, répondit la soubrette.

— Fais-le entrer... vite... et ne reçois plus personne.

La femme de chambre disparut, et sa maîtresse,

convaincue que c'était Chancelade qui s'annonçait ainsi, resta confondue d'étonnement et de joie.

Son émotion ne l'empêcha pas de courir à une glace pour arranger rapidement ses cheveux qu'une longue station horizontale sur le canapé avait mis en désordre.

La porte se rouvrit avant qu'elle eût fini et elle se trouva face à face avec un homme qu'elle n'avait jamais vu : un grand gars sec et brun, dont la taille et la prestance lui rappelèrent un peu Louis Chancelade, auquel il ne ressemblait pas de visage.

Il tenait à la main un chapeau de feutre mou et il était vêtu d'une espèce de houppelande qui tombait jusque sur ses talons. N'eût été sa physionomie ouverte et sympathique, on aurait pu le prendre pour un de ces décembriseurs qu'on avait surnommés des Ratapoils, car il s'appuyait de l'autre main sur une forte canne qui pouvait passer pour un gourdin.

Coralie se demandait déjà si elle n'avait pas affaire à un agent de police, mais l'homme lui dit doucement.

— Je viens de la part de mon ami Chancelade.

— Vous, monsieur ! murmura-t-elle.

— Moi-même, madame. Vous en doutez, je le vois, et c'est tout naturel, puisque vous ne me connaissez pas. Vous n'en douterez plus quand je vous aurai raconté votre rencontre avec Louis, près de la pierre branlante, votre voyage de nuit à travers champs et

à travers bois, votre arrivée à la ferme de Puyrazeau où vous avez couché pendant que Louis se remettait en route.

— Oh ! maintenant, je vous crois.

— Il me reste à vous dire qui je suis. Je sais que Louis vous a parlé de moi. Il vous a laissée chez Nassou pour venir me rejoindre, parce qu'il avait appris par vous que j'étais blessé.

— Quoi ! c'est vous qui avez essayé de le délivrer !

— C'est-à-dire que je m'y préparais. J'étais grimpé sur le toit de la prison pour prendre mes hauteurs, mais ce n'était pas pour cette nuit-là.

— Et un misérable geôlier a tiré sur vous. J'ai entendu le coup.

— Je sais cela. Vous avez fait de meilleure besogne que moi puisque vous avez réussi à mettre Louis hors de la maison d'arrêt.

— Et votre blessure ?

— Rien. Un petit trou dans les chairs de l'épaule... il n'y paraît plus. Louis m'a bien soigné ; mieux que ne l'aurait fait un chirurgien.

— Je suis bien heureuse de vous voir guéri... mais... lui ?

— Il se porte à merveille.

— Et... il est à Paris ?

— Nous y sommes entrés ensemble... pas sans peine, par exemple. Et nous avons passé de mauvais moments dans le bois de Valade. Les gendarmes

sont venus tout près de notre cachette. Nous les entendions parler. Ensuite, il s'agissait d'arriver jusqu'à Puyrazeau sans nous faire prendre, et ce n'était pas commode, car les patrouilles battaient le pays nuit et jour. Enfin, nous avons pu passer. Ce brave Nassou nous a procuré des habits et nous a conduits à Angoulême. Là, nous avons pris la diligence.

— Qui vous a conduits au chemin de fer. J'ai fait exactement le même trajet. Depuis quand êtes-vous à Paris ?

— Depuis huit jours.

— Et c'est aujourd'hui seulement que vous venez chez moi ! Louis m'avait promis que je le verrais aussitôt qu'il serait arrivé. Je l'aurais caché ici.

— Moins bien que nous ne le sommes, madame. Nous logeons chez un de mes compatriotes, à Montmartre. Et la police ne viendra pas nous y chercher. Tandis que chez vous, qui habitez un beau quartier, on nous aurait remarqués... Nous ne sommes pas habillés comme des messieurs... et puis, nous vous aurions gênée, ajouta Jacques en regardant autour de lui.

— Pas du tout. Mon appartement est très grand et je suis seule.

— Chancelade n'en savait rien.

— C'est vrai... je n'ai pas eu le temps de lui dire que je suis complètement libre... Mais je lui expli-

querai ma situation... car je compte bien le voir. Pourquoi n'est-il pas venu lui-même ?

— Parce qu'il n'a pas osé. Il n'a pas oublié qu'il vous doit de s'être échappé de la maison d'arrêt et il tient à vous remercier, mais il ignore tant de choses... il connaît votre nom, votre adresse et votre parenté avec la femme du geôlier de Salviac, voilà tout. Alors craignant de vous déranger, il m'a envoyé ici... en reconnaissance, comme disent les troupiers.

— Ah ! je comprends !... il se défie de moi, à cause de madame Marteau. Dites-lui qu'elle n'a jamais été ma parente et qu'elle n'est plus mon amie. Nous sommes brouillées à mort et je ne la reverrai jamais. Mais, lui, je veux le revoir, et s'il ne vient pas chez moi, j'irai chez lui.

— Ce serait imprudent. Mieux vaudrait vous rencontrer quelque part. Nous ne descendons guère de nos hauteurs de Montmartre, et Louis va tous les jours fumer sa pipe au sommet de la butte... derrière le moulin de la Galette.

— J'irai n'importe où. Mais... il ne restera pas toujours à Paris... Que compte-t-il faire ?

— Partir avec moi pour l'Amérique. Ce serait déjà fait s'il ne nous manquait deux choses... de l'argent et des passeports.

— J'en ai, moi, de l'argent, et tout ce que j'ai est à sa disposition.

— Vous êtes trop bonne, madame. Il lui en reste

assez pour attendre une somme qu'on doit lui apporter de Salviac. Mais on ne nous apportera pas les passeports dont nous avons besoin pour nous embarquer. C'est pourquoi j'ai peur que notre départ soit retardé.

— Tant mieux! j'aurai le temps de le sauver encore une fois. J'ai des amis haut placés. Je les intéresserai à sa cause. On prouvera que ce n'est pas lui qui a tué le commissaire général et la justice cessera de le poursuivre.

— J'en doute, dit Jacques en secouant la tête.

— Mais d'abord, il faut que je le revoie, reprit Coralie.

— Demain, si vous voulez... là-haut. Indiquez-moi l'heure.

— Non, cette nuit. J'ai une idée. Je vais au bal de l'Opéra ; qu'il y vienne.

— Au bal de l'Opéra, répéta Jacques en regardant mademoiselle Bernache, comme un homme qui ne comprend pas.

— Oui... rue Le Peletier... tout le monde lui indiquera le théâtre.

— Qu'est-ce qu'on y fait dans ce théâtre? on y danse?

— On n'est pas obligé d'y danser. On s'y promène et on s'y réunit dans les loges, pour voir danser les autres.

— Et vous voulez que Louis s'y montre? Vous

ne songez pas que la police a son signalement.

— On peut y aller déguisé.

— Chancelade ne consentira jamais à s'habiller en arlequin ou en polichinelle.

— Je comprends cela. Mais il n'a qu'à louer un domino.

— Un domino ?

— C'est-à-dire une manière de robe de soie noire qui le couvrira de la tête aux pieds... et un masque pareil qui cachera son visage. Je n'irai pas autrement.

— Bon ! mais quand vous serez tous les deux affublés de la sorte, comment vous reconnaîtrez-vous ?

— Nous n'avons qu'à convenir d'un signe de reconnaissance. J'attacherai à mon domino une branche de bruyères roses. Qu'il en fasse autant et qu'il se promène entre une et deux heures dans le corridor des premières loges. J'y serai.

— C'est très bien imaginé... Seulement, je ne sais pas si Louis voudra.

— Dites-lui que si je lui demande de me faire cette grâce, ce n'est pas uniquement pour le plaisir que j'aurai à lui parler. J'ai à lui apprendre des choses qui l'intéressent... des choses qui concernent les amis et les ennemis qu'il a laissés à Salviac.

Tout est changé là-bas, depuis qu'il est parti... et tout a bien tourné pour nous... il faut absolument que je m'entende avec lui afin de profiter des bonnes chances qui se présentent.

Et comme Jacques se taisait, Coralie reprit vivement :

— Je pourrai peut-être lui procurer un passeport.

— Il en faudrait deux, murmura le braconnier, mais moi je trouverai bien le moyen d'aller le rejoindre en Amérique... quand je devrais m'engager comme domestique ou comme cuisinier sur le navire où il prendra passage.

— Alors, je puis compter qu'il viendra cette nuit ?

— Je n'en réponds pas, mais je tâcherai de l'y décider.

— Si vous faites cela pour moi, je vous serai éternellement reconnaissante, et je vous le prouverai.

— Oh ! moi, madame, je n'ai besoin de rien, ni de personne. Je me tirerai d'affaire tout seul. L'important, c'est de sauver Chancelade en l'aidant à sortir de France, et si vous y réussissez, je serai votre obligé. Maintenant, nous sommes d'accord, et je m'en vais.

— Pas sans m'avoir dit où vous demeurez avec votre ami. Vous m'avez parlé de Montmartre, mais...

— Vous voudriez notre adresse exacte. A quoi bon ? Si Louis refuse de se rendre au bal de l'Opéra, vous le trouverez demain, à midi, sur le haut de la butte, à l'endroit que je vous ai indiqué.

— Eh ! bien, soit ! j'irai à ce rendez-vous, si je ne le rencontre pas cette nuit. Mais... un mot encore !...

Depuis que votre ami est à Paris, a-t-il reçu des nouvelles de sa sœur ?

— Comment savez-vous qu'il a une sœur ? demanda Jacques, en fronçant le sourcil.

— Je le sais parce qu'il m'a parlé d'elle, répondit Coralie un peu déconcertée. Vous aurais-je offensé sans le vouloir ?

— Il est inutile de mêler le nom de mademoiselle Chancelade à nos affaires, répliqua brusquement Jacques.

— Pardonnez-moi, monsieur ; j'avais cru que...

— Elle est très bien où elle est. Il faut l'y laisser.

Adieu, madame, conclut l'ex-garde-chasse du comte de Sigoulès.

Coralie n'osa pas le retenir, mais elle le reconduisit jusqu'à la porte en lui rappelant sa promesse d'engager Louis Chancelade à venir au bal.

Jacques répondit qu'il n'avait qu'une parole, et prit congé assez froidement.

Il laissait la pauvre Bernache désolée d'avoir gâté ses affaires en s'informant mal à propos de mademoiselle Chancelade.

Une première fois déjà, dans le creux du rocher où il se cachait près de la pierre branlante, Louis s'était presque fâché quand elle lui avait parlé d'Edmée, et elle se jura de ne plus recommencer. Que lui importait la sœur, pourvu que le frère ne

manquât pas au rendez-vous qu'elle venait de lui donner par l'intermédiaire de Jacques?

Du reste, elle n'avait plus de temps à perdre pour faire préparer par sa femme de chambre son domino, son loup, ses gants, ses dentelles, et un bouquet de bruyères roses.

Les bruyères ne poussent pas dans la plaine Saint-Denis comme sur les landes du Périgord noir, mais les fleuristes parisiennes en vendent de bien plus belles que les bruyères sauvages des environs de Salviac. Seulement elles les vendent cher, et Coralie se reprochait presque d'avoir choisi ce signe de ralliement, dont l'acquisition allait imposer une dépense à Louis Chancelade.

Elle le soupçonnait de n'avoir pas trop d'argent, quoi qu'en eût dit l'ami Jacques, et elle regrettait de l'obliger à se mettre en frais pour acheter un bouquet et pour louer un domino, mais c'était là un détail insignifiant, au prix du plaisir qu'elle attendait de cette entrevue avec le proscrit qui lui avait tourné la tête.

Les sages avis de Clara Lasource n'y pouvaient rien; Coralie s'en moquait parfaitement et trouvait très drôle que cette conseillère, en lui offrant une place dans sa loge au bal de l'Opéra, lui fournît l'occasion tant désirée de s'aboucher enfin avec Chancelade. Mais elle n'avait garde de le lui dire, et elle se promettait de lui fausser

compagnie, aussitôt que Louis se présenterait.

Elle dîna seule et elle employa sa soirée à s'habiller, en caressant de douces chimères.

Elle se voyait déjà filant le parfait amour avec son beau sauvage, sur les hauteurs de Montmartre, dans une chambrette qui lui aurait rappelé ses débuts et il lui semblait qu'elle avait encore vingt ans.

A minuit précis, elle était prête et trois quarts d'heure après, elle montait dans le coupé de Clara qui avait tenu à ne pas arriver au bal avec la foule. Qui ne s'en souvient de cette bonne vieille salle de la rue Le Peletier, détruite par un incendie, le 29 octobre 1873, et qui ne l'a regrettée depuis qu'elle a disparu ?

Elle aurait fait triste figure à côté du superbe monument qui l'a remplacée, mais elle rappelait tant de souvenirs à trois générations de viveurs et de dilettanti que dix ans après sa disparition, ils n'y pensent pas sans quelque mélancolie.

Là, furent représentés des opéras comme on n'en fait plus ; là ont brillé les plus étincelantes étoiles de la danse et du chant ; là furent menés des branles que ne connaissent plus les jeunes du temps présent.

On n'en était pas encore à payer des Clodoches pour représenter la gaieté française, et les Chicards immortalisés par Gavarni se trémoussaient et se dégingandaient pour leur agrément personnel.

Il y avait même, parmi la jeunesse dorée, des intrépides qui ne dédaignaient pas de figurer dans des quadrilles échevelés, à seule fin de perfectionner le cancan.

Et les habits noirs qui remplissaient les loges étaient portés par des gens du vrai monde.

On se bousculait dans les couloirs, mais on n'y entendait pas seulement des grossièretés et des platitudes.

S'il y avait déjà des provinciaux et des sots chercheurs de conquêtes, ceux-là ne sortaient guère du foyer où ils se faisaient intriguer par les bourgeoises ridicules et les modistes en rupture d'atelier.

Et les Parisiens de race se sentaient chez eux, car la grande invasion des *rastaquouères* ne faisait que de commencer.

Coralie Bernache et Clara Lasource étaient là sur leur terrain et savaient manœuvrer à travers cette foule pour arriver aux bons endroits, mais elles n'y venaient pas dans le même but.

Clara n'y cherchait que le plaisir de se trouver en joyeuse compagnie et Coralie espérait y rencontrer l'homme qui lui tenait au cœur.

Il fallait bien pourtant commencer par la loge du baron d'Ormuz, une avant-scène des premières qu'il s'agissait d'aborder en fendant des groupes compacts et tumultueux,

En débouchant dans le corridor qui communi-

quait avec le foyer par de larges baies, elles tombèrent d'emblée sur un attroupement de dominos, de drôlesses costumées, de masques excentriques et même d'hommes sérieux qui s'était formé autour d'un monsieur très débraillé et outrageusement gris.

Ce personnage tournait le dos aux deux amies et faisait la chouette à tout ce monde. On se renvoyait les propos salés comme on se renvoie un volant avec une raquette. Il y avait dans l'air de ces mots que Rabelais appelle des mots de gueule et qui auraient mis en fuite une honnête femme.

Les deux amies ne s'effarouchaient pas pour si peu et elles ne se privèrent pas de rire, mais elles ne voulaient pas s'attarder à les écouter et elles cherchaient à percer, lorsqu'une riposte lancée par une Pierrette fit dresser les oreilles à Coralie.

— Toi, un sous-préfet ! avait crié cette travestie ; t'as l'air d'un employé des pompes funèbres.

— Des pompes, oui... mais pas funèbres... je les passais en revue les pompiers, répliqua une voix que Coralie reconnut parfaitement.

Elle se faufila et elle reconnut l'homme.

C'était Charles Vignory, le chapeau en arrière, les revers de l'habit écartés, la cravate fripée, et les moustaches défrisées.

Clara le reconnut aussi et poussa le coude à son amie en lui disant à l'oreille :

— Tu vois bien qu'il est dégommé.

— Et qu'il a hérité, reprit Coralie. Il n'a pas perdu de temps pour entamer l'héritage.

— Tu aurais tort de le lui laisser manger tout seul.

— Ne me parle pas de cet être-là et filons. J'ai une peur atroce qu'il ne nous accoste.

Il les aperçut et se mit à les appeler :

— Ohé ! les chauves-souris !... A la porte les dominos ! C'est ici le couloir des bons zigs... Les femmes du monde n'ont pas le droit d'y passer.

Il essaya même d'accrocher Coralie par la manche, mais il reçut un bon coup d'éventail sur les doigts.

— De quoi ! vociféra-t-il de plus belle. Des manières, à présent ! et ça se paie un bouquet de bruyères !... va donc, champêtre !

Elle étaient déjà loin, mais Coralie pensait :

— Et moi qui ai donné rendez-vous ici à Chancelade ! Si ce Vignory allait le rencontrer et le reconnaître, il serait capable de le faire arrêter... mais non, au fait... Lo-Lo n'est pas méchant, et puis il n'est plus sous-préfet et il ne se soucie plus des prisonniers politiques.

Clara Lasource s'en souciait encore moins, et elle entraîna son amie sans lui permettre de se retourner.

Vignory ne songeait guère à les suivre. Il était

venu au bal de l'Opéra pour se divertir avec des amis qu'il espérait y retrouver, et, afin d'être plus gai, il avait dîné au café de Paris, où il avait tant bu qu'il ne tenait plus ses sur jambes.

Le protecteur attitré de Clara était à son poste, trônant dans son avant-scène et lorgnant les autres loges. C'est à peine s'il daigna se retourner pour répondre à sa maîtresse qui lui présentait Coralie.

Ce baron était un juif d'Orient, récemment implanté à Paris, avec des millions plus ou moins volés au gouvernement turc, et cherchant à prendre pied dans le grand monde où il n'avait pas encore pu se faire accepter complètement.

Il entretenait Clara, uniquement parce qu'elle avait été à la mode parmi les viveurs élégants, et parce qu'il espérait arriver par elle à les connaître. Mais il commençait à s'apercevoir que Clara n'avait pas le pouvoir de lui ouvrir les portes qui se fermaient devant lui, et il méditait de la quitter pour une autre irrégulière mieux posée et plus répandue parmi ces messieurs du club.

— Vous n'êtes pas poli, ce soir, lui dit Clara. Je vous amène une de mes amies qui est une femme charmante, et c'est tout au plus si vous la saluez.

— Votre amie m'excusera, ma chère, répondit sans s'émouvoir le puissant financier ; je serai tout à elle, dès que j'aurai fini de passer ma revue. Les premières loges sont bien garnies, mais il y a un tas de figures

nouvelles, et rien ne m'ennuie comme de ne pas pouvoir mettre un nom sur chaque visage.

— Montrez-nous ceux qui vous intriguent, mon cher, et ça m'étonnerait beaucoup si, à nous deux, Coralie et moi, nous ne parvenions pas à vous renseigner.

— Nous allons bien voir. Tenez! là-bas, en face de nous, ce monsieur à moustaches grisonnantes, c'est le général marquis de Plancoët qui commande une brigade de cavalerie dans l'armée de Paris.

— Lui-même, dit Coralie.

— Vous le connaissez? demanda vivement le baron.

— Parbleu! il est l'amant d'une femme qui a été mon amie.

— Vraiment? Alors, il ne tient qu'à vous d'entrer dans sa loge et de l'intriguer.

— Je me paierai peut-être ce plaisir-là, cette nuit.

— Il est très influent. Demandez-lui donc s'il voudrait s'employer pour me faire obtenir une concession de chemin de fer. Il aurait sa part.

— Je crois qu'il m'enverra promener. Mais, pour vous être agréable, je le lui demanderai tout de même.

— Merci! vous êtes charmante. Et j'en veux à Clara d'avoir tant tardé à me mettre en relation avec vous.

— Coralie n'était pas libre, répondit sèchement Clara. Le prince Lounine ne la quittait pas.

— Lounine! mais c'est un de mes amis. Il me doit pas mal d'argent et je suis tout disposé à lui en prêter encore. Il m'a écrit hier qu'il va rentrer à Paris, la semaine prochaine. Et si vous désirez que je lui dise tout le bien que je pense de vous...

— Vous me ferez plaisir, monsieur le baron.

— C'est entendu. Je suis comme ça, moi... donnant, donnant. Mais, puisque vous connaissez tout le monde, avec qui donc est le général?

— Avec un grand vieillard maigre que je n'ai jamais vu, répondit Clara qui tenait à ne pas rester en dehors de la conversation.

— Prêtez-moi donc votre jumelle, dit Coralie.

M. d'Ormuz lui passa son télescope; elle le braqua sur la loge du général et presque aussitôt elle s'écria :

— Je le connais aussi, celui-là. Je l'ai vu en Périgord. C'est un ancien garde de corps qui s'appelle le comte de Sigoulès.

— L'oncle d'Adhémar, murmura Clara Lasource.

— Il a été autrefois le camarade du général, reprit Coralie.

— Alors, il doit être influent aussi, conclut le baron.

— Non, car il est à couteau tiré avec le gouvernement.

— Ah! diable!... il n'y a rien à faire avec lui. Mais quel est ce jeune homme qui entre dans la loge de M. de Plancoët?

— A mon tour de vous renseigner, dit Clara. C'est M. de Mussidan.

— Qu'est-ce que c'est que M. de Mussidan?

— C'est le neveu à la mode de Bretagne du comte de Sigoulès, répondit Clara, en pinçant les lèvres.

— Pas connus ici, l'oncle et le neveu, dit dédaigneusement le baron. Des nobliaux de province, je suppose.

— Des nobles bon teint, mon cher, et des hommes très chic. Sans ça, le marquis de Plancoët ne les recevrait pas.

— Mais... il me paraît que le neveu n'est pas de ses amis. Voyez! on le lui présente et l'accueil est froid... très froid... un salut bien sec... une invitation muette à s'asseoir... c'est tout.

Du reste, il a très bon air, ce nouveau venu.

— Et joli garçon, hein? appuya Clara, en clignant de l'œil à son amie.

— Pas mal. Mais il manque de tenue. Il porte le chapeau sur l'oreille comme un sous-officier de hussards.

Est-ce qu'il est militaire?

— Non, mais c'est tout comme. Il couperait les oreilles à un monsieur qui se permettrait de regarder de trop près sa maîtresse.

— Comment le connaissez-vous si bien?

— Comme je connais beaucoup d'autres hommes comme il faut. Vous m'avez reproché souvent de ne pas être assez lancée. Félicitez-moi maintenant d'avoir tant de belles connaissances.

— Tous mes compliments, ma chère. Je n'ai pas la sottise d'être jaloux du passé et s'il vous plaisait, à vous et à votre amie, d'aller causer avec ces messieurs dans leur loge, je ne le trouverais pas mauvais. Je vais même, pour vous laisser toute liberté, faire un tour au foyer et de là, j'irai me coucher. Il faut que je sois dans mon cabinet demain matin à six heures. Les affaires passent avant tout.

Madame m'excusera.

— Certainement, répondit Coralie avec conviction.

Le baron lui tendit le bout de ses doigts, dédia un geste protecteur à sa maîtresse et sortit de la loge en se rengorgeant.

— Quel majestueux imbécile que mon seigneur et maître ! s'écria madame Lasource. Ce n'est pas un homme, c'est une caisse. Ah ! si j'avais seulement douze mille francs de rente sur le grand-livre, comme je le flanquerais à la porte !

— Il a cependant du bon, dit Coralie. Il n'est pas gênant, puisqu'il cède la place à ton amant.

— Adhémar ? Mais, ma chère, je ne suis pas décidée à me remettre avec lui. Le journal disait vrai :

on l'a relâché ; ça ne lui rendra pas la fortune qu'il a mangée.

— Bah ! il héritera de son oncle.

— Qui n'est que son cousin et qui me fait l'effet d'être taillé pour vivre cent ans. D'ailleurs, il ne m'est pas prouvé qu'Adhémar tient à renouer avec moi. Depuis qu'il s'est mis la politique en tête, il doit poser pour l'homme sérieux. Je saurai tout à l'heure à quoi m'en tenir, car je compte aller faire un tour du côté de sa loge et il faudra bien qu'il en sorte.

— Pourquoi n'y entrerais-tu pas?

— Parce que le vieux Sigoulès me gênerait... J'aime mieux m'expliquer avec Adhémar en tête à tête. Mais, toi, rien ne t'empêche d'intriguer un peu ce respectable gentilhomme et le général, par la même occasion. Tu tâcheras de savoir s'il s'est remis avec Aurélie.

Et, avant que Coralie eût le temps de répondre, madame Lasource s'écria :

— Vois donc là-bas dans la salle... Marcas qui fait son apparition à la tête de sa bande... ils sont tous déguisés... lui en sauvage, un autre en pioupiou, un autre en nourrice. Il ne m'a pas prévenue, l'animal, et s'il se figure que je les recevrai ici dans des tenues pareilles !...

— Il y aurait de quoi te brouiller avec ton baron, qui tient tant aux belles relations.

Savent-ils où est ta loge?

— Oui, j'ai été assez bête pour lui donner le numéro.

— Alors, filons, ma chère, avant qu'ils ne nous aperçoivent. Ils seraient capables de nous amener Vignory, et, à aucun prix, je ne veux le voir.

Clara goûta ce conseil et les deux amies sortirent sans bruit pour aller à leurs affaires, chacune de son côté.

Clara tenait plus qu'elle ne voulait bien le dire à rejoindre Mussidan, et Coralie sentait approcher l'heure du rendez-vous donné à Louis Chancelade.

— Où nous retrouverons-nous? demanda-t-elle à sa camarade, quand elles furent arrivées devant les portes du foyer.

— Dans notre avant-scène, et sur le coup de trois heures nous nous en irons finir la soirée au Grand Quinze.

— Je ne te promets pas d'être du souper, dit Coralie.

Et elle se perdit dans la foule, pendant que Clara se dirigeait vers la loge du général.

La sentimentale Bernache n'avait qu'un but, qui était de ne pas manquer son amoureux et, après avoir un peu circulé dans le corridor, elle revint prendre position entre les deux entrées du foyer.

C'est le meilleur endroit pour voir passer les gens

qui vont et viennent, mais pour une femme en domino la place n'est pas tenable longtemps, car elle y est en butte aux obsessions de tous les chercheurs de bonnes fortunes d'occasion, et Coralie ne tarda guère à s'en apercevoir.

Les messieurs qui défilaient devant elle s'arrêtaient pour lui adresser des compliments épicés, souvent même pour lui prendre la taille, et ce n'était pas sans peine qu'elle se débarrassait d'eux.

Par bonheur, Vignory n'était plus là; il avait dû se lancer dans la salle où il ne devait pas manquer de rencontrer son ami Marcas, mais d'un moment à l'autre, il pouvait revenir rôder par les couloirs et Coralie tenait plus que jamais à l'éviter.

Elle ne craignait pas que, gris comme il l'était, il la reconnût sous le masque, mais elle portait un domino très frais et très élégamment taillé qui la distinguait des autres femmes affublées de dominos loués à une marchande à la toilette. Il n'en fallait pas plus pour attirer sur elle l'attention d'un viveur expérimenté, comme l'était le sous-préfet démissionnaire.

Elle allait donc se remettre à circuler, lorsqu'un grand drôle, déguisé en fort de la halle se permit sur sa personne une de ces voies de fait que les femmes les plus dévergondées ne subissent pas sans se plaindre et qui lui arracha un cri de douleur, suivi de quelques paroles vives.

— Manant ! dit-elle. Il n'y a donc pas ici un homme comme il faut pour corriger ce goujat !

Il s'en trouva deux ou trois. L'insolent fut vivement bousculé et se laissa pousser jusqu'à l'escalier qui descend dans la salle.

Coralie, délivrée, prit plaisir à regarder de loin cette exécution et elle allait s'éloigner, lorsque ses yeux tombèrent sur un homme en domino qui se tenait planté devant elle et qui l'examinait avec une persistance singulière.

Celui-là évidemment n'était pas Chancelade. Non seulement, il ne portait pas la branche de bruyère, mais sa tournure massive et ses épaules carrées ne rappelaient nullement le haute stature et la taille élancée du frère d'Edmée.

Quant à sa figure on n'en voyait rien, car il était masqué jusqu'au-dessous du menton.

Coralie éprouva, sans trop savoir pourquoi, un certain sentiment de peur, et se hâta de fuir cette déplaisante apparition. Elle enfila le corridor dans la direction de la loge du général, sauf à revenir sur ses pas et à continuer cette promenade jusqu'à ce qu'elle rencontrât celui qu'elle cherchait.

Elle savait à peu près où elle était, cette loge, et lorsqu'elle crut y être arrivée, elle ne résista point à l'envie qui lui prit de jeter un coup d'œil dans l'intérieur, en se haussant sur la pointe de ses petits

pieds jusqu'au trou rond ouvert dans la partie supérieure de la porte.

Elle ne s'était pas trompée. Adhémar de Mussidan, le général et M. de Sigoulès y étaient encore, et avec eux une femme en domino qui leur tenait tête.

Coralie aurait bien voulu entendre ce que disait cette nouvelle venue, mais ils parlaient assez bas et d'ailleurs elle ne pouvait pas rester le visage collé contre cette ouverture.

Elle se retourna et elle ne fut pas peu effrayée de voir que l'homme masqué était derrière elle, presque sur ses talons.

Pourquoi s'attachait-il ainsi à ses pas ? Et à qui avait-elle affaire ? A un espion selon toute apparence.

Cette pensée la troubla si fort, qu'elle fila aussi vite qu'elle put ; mais elle eu beau faire des crochets comme un lièvre devant les chiens, se confondre dans les groupes et s'arrêter dans les coins sombres, elle ne réussit pas à dépister ce suiveur obstiné.

En d'autres circonstances, elle n'y aurait pas pris garde. Les nuits de bal, l'opéra foisonne d'imbéciles qui s'amusent à pourchasser une femme sans oser lui parler, et d'ailleurs, pour son compte personnel, elle n'avait rien à redouter de la police, mais Louis allait arriver et Louis était un proscrit. Si l'homme qui la suivait était un agent, il ne man-

querait pas de remarquer le signe de reconnaissance, la branche de bruyère piquée sur le domino, il flairerait un complot contre la sûreté de l'État, — ces gens-là en voient partout — et il s'attacherait aux pas du couple suspect.

Elle se souvint tout à coup que l'espion n'avait commencé à la suivre qu'après l'avoir entendue prononcer quelques mots pour appeler du secours contre le drôle qu'il l'avait pincée, et elle en conclut qu'il l'avait reconnue à sa voix.

Elle l'avait donc déjà rencontré, et même fréquenté, car on ne se rappelle pas le timbre de la voix d'une femme qu'on n'a vue qu'une ou deux fois.

Et s'il l'a connaissait si bien, il se pouvait qu'il connût aussi Chancelade, car elle n'avait jamais rien eu à démêler avec la police parisienne et ce mouchard devait venir de Salviac. Le procureur de la République, d'accord avec le nouveau sous-préfet, avait bien pu l'envoyer à la recherche de l'évadé. Et comme sa disparition à elle avait dû faire du bruit dans la petite ville, ils l'avaient peut-être signalée aussi.

Coralie songea aussitôt à se dérober et se promit en même temps de ne plus articuler un seul mot, de peur de se trahir encore une fois. Mais elle ne voulait pas quitter le bal, parce qu'elle tenait à ne pas manquer Chancelade.

Elle se décida à entrer dans le foyer où elle espérait se perdre dans la foule et elle allait s'y glisser lorsqu'elle vit venir à elle l'oncle et le neveu, qui s'avançaient bras dessus, bras dessous.

Ils passèrent assez près d'elle pour qu'elle entendit le comte de Sigoulès dire à Adhémar de Mussidan :

— La belle geôlière a vraiment trop d'aplomb.

Ce fragment de conversation promettait et Coralie se jura de ne pas perdre la suite. Elle oublia que l'espion était là et elle se mit à suivre ces messieurs. Elle entra en même temps qu'eux dans le foyer; ils tournèrent à droite et elle trouva moyen de se maintenir à leur hauteur lorsque le flot des promeneurs les entraîna.

Du reste, ce n'était pas très difficile, car dès qu'un couple était pris dans l'engrenage de la foule, ce couple ne pouvait plus avancer qu'à petits pas.

L'oncle et le neveu qui ne l'avaient pas remarquée ne se gênaient pas pour causer librement et elle entendit monsieur de Mussidan répondre au comte de Sigoulès :

— Que reprochez-vous donc à cette aimable personne? serait-ce d'être venue seule au bal de l'Opéra? Elle ne pouvait cependant pas y amener sa brute de mari.

— Oh ! s'écria le ci-devant garde du corps, je conçois qu'elle ait laissé ce dogue à la maison. Mais s'afficher ainsi dans la loge du général...

— Vous n'ignorez pas que M. de Plancoët est son amant depuis des années.

— Non, puisqu'il me l'a avoué ; mais elle se moque de lui à son nez et à sa barbe. J'ai encore de bons yeux, mon garçon, et dans la loge, je l'ai fort bien vue te glisser un billet doux que tu as lestement fait disparaître dans ta poche. Je m'empresse d'ajouter que si j'avais été à ta place, je ne me serais pas conduit autrement que tu ne l'as fait.

— Alors, ne me reprochez rien... ni à elle non plus.

— Non, mais... conviens que tu as été son amant.

— Je ne le nie pas. Grâce à elle, j'ai passé de bons moments à la maison d'arrêt.

— Et tu comptes renouer, maintenant que tu es dehors ?

— Je n'y tiens pas du tout. C'était bon quand je ne connaissais pas le général, mais depuis que je suis son obligé, je me ferais un scrupule de le tromper avec cette femme. J'aurai quelque mérite à m'en priver, car elle n'a pas cessé de me plaire et elle ne demande qu'à continuer.

— Ce serait rendre service à Plancoët que de le débarrasser d'elle. Il finira par se compromettre. Et, ceci entre nous, je trouve qu'il a beaucoup baissé depuis mon dernier voyage à Paris. C'était déjà trop qu'un vieux royaliste comme lui se ralliât au gouvernement de Bonaparte, mais entretenir publiquement la femme d'un guichetier, c'est le comble !

— Elle a donc définitivement quitté son mari?

— Je le crois. Il paraît qu'elle habite, depuis son retour à Paris, un bel appartement dans le quartier de la Madeleine. C'est très commode pour Plancoët qui demeure boulevard des Capucines. Elle va s'enrôler carrément dans le régiment des irrégulières, et elle fera bien, car au point où elle en est, elle n'a plus grand'chose à perdre.

— Et Pierre Marteau? Le doux, le suave Marteau? qu'est-ce qu'il est devenu, celui-là? Le général n'a pas pu le sauver de la destitution, mais il n'a pas dû le laisser sur le pavé. Perdre à la fois sa place et sa femme, ce serait dur pour cet honnête geôlier.

— Plancoët m'a dit qu'il l'avait casé dans la police politique.

— Marteau a le physique et les aptitudes de l'emploi.

— C'est vrai, et j'ai peur qu'on ne l'ait chargé de découvrir ce pauvre Chancelade.

— En effet, Marteau le connaît de vue et il doit lui en vouloir mortellement, puisqu'il a été révoqué pour l'avoir laissé décamper. Ce n'est pourtant pas sa faute... c'est sa femme qu'on aurait dû destituer.

— Ainsi va le monde, mon cher, et voilà ce qu'il en coûte d'épouser une drôlesse.

— D'accord. Mais... dites-moi?... vous n'avez pas de nouvelles de Chancelade?

— Aucune. Tout ce que je sais, c'est qu'il a quitté

le Périgord et qu'il avait le projet de passer en Amérique. J'ignore ce qu'il est devenu et j'ai bien peur qu'il ne soit à Paris. S'il y est, il se fera prendre infailliblement.

Coralie ne perdait pas un mot de cet entretien qui l'intéressait fort. Elle avait l'oreille fine et elle serrait de près les deux causeurs qui ne faisaient aucune attention à elle, pas plus qu'aux autres femmes dont ils étaient entourés. Elle eut froid dans le dos quand elle entendit M. de Sigoulès prédire l'arrestation de Louis. Déjà, lorsqu'il avait parlé des nouvelles fonctions de Pierre Marteau, elle s'était émue, car elle savait cet ex-geôlier très capable de s'acharner contre son ancien prisonnier. Et enfin l'idée lui vint que l'homme en domino qui l'avait espionnée dans le corridor était peut-être l'affreux mari d'Aurélie.

Ce fut bien pis lorsqu'en se retournant, elle s'aperçut qu'il marchait à quelques pas derrière elle et qu'il manœuvrait pour se rapprocher.

Les deux cousins continuaient à s'entretenir de choses intimes et le mouchard allait bientôt se trouver à portée de les entendre.

— Si on prend Chancelade, je défie qu'on le condamne, dit Adhémar.

— Oui, reprit le comte de Sigoulès; il y a le fusil Manton... mais on n'a pas encore découvert à qui il appartient... et jusqu'à ce qu'on ait mis la main sur

le propriétaire de cette arme de luxe, Chancelade passerait de mauvais moments.

Mais, parlons un peu de toi, mon cher Adhémar. Te voilà sorti de prison, grâce à moi et au général.

J'ai tenu à te conduire à Paris et je te soutiendrai jusqu'au bout. Tu es mon seul héritier et je ne te marchanderai ni une pension convenable, ni même une avance d'hoirie, quoique je ne sois pas très en fonds cette année... la récolte a été détestable et je n'ai pas vendu mes bœufs, mais ce n'est pas cela qui m'empêchera de te venir en aide.

Seulement, dis-moi ce que tu comptes faire. Tu as mangé ton bien à belles dents et tu n'as pas le moindre gagne-pain. Paris n'est pas tenable pour toi et tu n'as pas de vocation pour la vie des champs.

— J'ai envie de m'engager dans les chasseurs d'Afrique, répondit insouciamment Adhémar.

— Ce serait très bien, si nous avions un roi légitime...

— Bah ! je servirai la France.

— Au fait !... tu as raison... ça vaudra mieux que de battre le pavé. Et puisque tu es décidé, je te conseille de t'engager tout de suite.

— Ce sera bientôt, je l'espère. Mais je voudrais, auparavant, être fixé sur le sort de Louis.

— Tu t'intéresses donc bien à ce garçon? Il n'est

pourtant pas de notre bord et tu le connais à peine.

— C'est vrai. Mais il est innocent et, si on le condamnait, je me ferais un cas de conscience de bénéficier d'une grâce que je ne méritais pas, puisque j'ai commandé les insurgés de Décembre.

Cette phrase dut tomber dans l'oreille de l'homme en domino qui avait enfin réussi à se pousser tout près des causeurs et Coralie jugea que le moment était venu de les avertir.

Elle marchait à la gauche d'Adhémar; elle le touchait presque; elle le prit par le bras, le força à se baisser et lui dit à voix basse :

— Prenez garde. Il y a un agent de police derrière vous. Je sais que vous n'avez rien à craindre, mais si vous tenez à sauver Louis Chancelade, plus un mot sur lui, je vous en supplie... l'espion qui vous écoute le cherche..

Mussidan, très surpris, allait répliquer, mais Coralie se dégagea, se glissa comme une anguille à travers la foule et s'y perdit aussitôt.

Elle avait assez fait et elle ne pouvait faire davantage, sous peine d'attirer sur elle la surveillance qu'elle voulait déjouer. C'était à ces messieurs de comprendre et d'agir en conséquence.

Et, comme une bonne action est toujours récompensée, elle se trouva tout à coup débarrassée du terrible domino qu'elle n'avait pas encore pu parvenir à dépister.

Il s'agissait de mettre à profit cette chance inespérée. L'heure du rendez-vous avait sonné et Coralie se hâta de regagner le corridor des premières en faisant un long détour dans le foyer.

Malheureusement, il était écrit que les obstacles naîtraient sous ses pas.

Elle allait sortir lorsqu'elle tomba sur Clara Lasource qui lui dit à demi-voix :

— Croirais-tu que j'ai manqué Adhémar ! Des amis que j'ai rencontrés m'ont entraînée dans leur loge et quand j'ai pu les lâcher, Adhémar n'était plus dans la sienne.

— Il est ici... au foyer... avec son cousin Sigoulès... continue dans le sens où tu vas et tu les rencontreras certainement, répliqua vivement Coralie.

— Alors, je te quitte, ma chère. A bientôt ! N'oublie pas que nous soupons au Grand Quinze.

Coralie s'esquiva sans répondre et franchit enfin la porte de communication entre le foyer et le corridor.

Elle n'était pas encore au bout de ses peines.

Vignory, après une tournée dans la salle où il avait recruté quelques joyeux drilles, Vignory, plus ivre que jamais, était revenu à son point de départ et malmenait un monsieur que mademoiselle Bernache ne s'attendait guère à voir là, et qui n'était autre que le jeune Mouleydier.

Il faisait triste mine ce surnuméraire en congé.

Son habit noir le gênait aux entournures, sa cravate blanche l'étranglait et ses bottes vernies, trop étroites, lui martyrisaient les pieds. Ahuri par le bruit, aveuglé par la lumière crue du gaz, il avait l'air d'un chat-huant qui s'est fourvoyé en plein soleil, et en ce moment, il maudissait la faiblesse de son père qui avait enfin consenti à lui payer un voyage à Paris. Pour comble de malheur, il était tombé sur l'ex-sous-préfet de Salviac et il avait eu la malencontreuse idée de l'aborder.

Vignory, qui lui en voulait de l'avoir embarqué dans l'affaire Chancelade, le traitait du haut en bas. Il l'appelait imbécile, graine de Pourceaugnac et même mouchard, si bien que les flâneurs du corridor commençaient à houspiller fortement l'infortuné Martial.

Coralie aurait pris grand plaisir à cette scène, si elle n'eût pas été préoccupée de son rendez-vous et très inquiète de voir que la salle de l'Opéra était pleine de gens de Salviac.

Ils ne pouvaient pas la reconnaître sous le masque, mais Chancelade les reconnaîtrait lui et il s'imaginerait peut-être qu'elle lui avait tendu un piège en l'attirant au bal. Elle en était presque à souhaiter qu'il ne vînt pas.

Et justement elle vit apparaître au haut de l'escalier qui débouche dans le couloir, un domino masculin qui portait sur sa poitrine le signe de ralliement.

Ce domino ne pouvait être que Chancelade et il arrivait à l'heure exacte, car l'horloge du foyer venait de sonner la demie. Il montait lentement comme un homme qui met pour la première fois les pieds dans un lieu inconnu et qui ne sait où aller. Sa haute taille dominait la foule et devait le faire remarquer s'il se promenait dans le corridor. Coralie courut à lui pour le soustraire à ce danger.

Malheureusement, Vignory en avait fini avec le jeune Mouleydier qui venait de prendre la fuite, et Vignory cherchait un autre plastron. Il avisa les deux dominos au moment où ils se rencontraient et il s'en prit à eux.

— Ohé! les bruyères roses! leur cria-t-il d'une voix enrouée. Où avez-vous cueilli ça, mes petits amours? C'est défendu au bal de l'Opéra... ça rentre dans le jardinage... Vous n'avez donc pas dix francs pour vous payer deux bouquets de cent sous chacun chez une fleuriste?

Coralie s'était accrochée au bras de Chancelade et cherchait à l'entraîner; mais il résistait et il regardait fixement Vignory. Ses yeux brillaient à travers les trous de son masque et la pauvre Bernache y lisait le désir de tomber à bras raccourci sur l'ancien sous-préfet de Salviac.

— Venez, je vous en supplie, dit-elle d'une voix altérée. J'ai une loge où nous serons en sûreté.

Chancelade se laissa emmener, mais Vignory ne

lâcha pas sa proie. Il les suivit en continuant à les objurguer, en style de carnaval, et quelques badauds lui firent cortège.

Coralie sentait le bras de Chancelade frémir sous le sien et le trajet lui parut long.

Mais elle arriva sans accident à l'avant-scène qu'elle se fit ouvrir, en donnant le nom du baron d'Ormuz.

Vignory les salua d'un dernier quolibet et se décida enfin à battre en retraite.

Lorsqu'elle eut mis la porte entre ce polisson et eux, Coralie respira plus librement, mais la situation était tendue et elle ne savait par où commencer.

Ce fut Chancelade qui entama la conversation.

— Madame, lui dit-il froidement, mon ami Jacques m'a appris que vous désiriez me voir. Je l'avais envoyé chez vous pour vous remercier et aussi pour tenir la promesse que je vous ai faite de vous donner de mes nouvelles en arrivant à Paris. Mais je regrette d'être venu ici cette nuit.

— Parce que vous y avez trouvé l'affreux sous-préfet qui vous a fait arrêter. Si j'avais prévu qu'il y viendrait, je me serais bien gardée de vous y donner rendez-vous. Mais il ne peut plus rien contre vous. On l'a destitué.

— Il peut toujours me dénoncer.

— Il ne vous a pas reconnu. Le danger n'est pas là....

— Où est-il donc?

— Le gardien-chef de la maison d'arrêt est ici.

— Vous l'avez-vu?

— Je n'ai pas vu son visage. Il a un masque et il est en domino comme vous, mais je suis sûre que c'est lui qui m'a suivie tout à l'heure. On l'a révoqué aussi, il s'est fait agent de police et il est d'autant plus à redouter qu'il vient de surprendre un entretien où il était question de vous. Il a entendu le comte de Sigoulès dire à son cousin M. de Mussidan que vous devez être caché dans Paris.

— Quoi! ils sont au bal aussi, ceux-là!

— Tout Salviac y est. M. de Mussidan vient d'être mis en liberté et son noble parent, qui a obtenu sa grâce, l'a accompagné à Paris. Ce petit drôle de Mouleydier, qui vous a dénoncé, était dans le corridor, un instant avant votre arrivée. Et tenez! voyez-vous cette loge, en face de vous, là-bas, de l'autre côté de la salle?

— Celle qui est occupée par un vieux monsieur et par une femme en domino?

— Oui. L'homme, c'est le général marquis de Plancoët, le protecteur de madame Marteau. La femme, c'est madame Marteau elle-même, votre ex-geôlière... la maîtresse attitrée du général... et la libératrice de M. de Mussidan.

— Je vous sais gré, madame, de me si bien renseigner et je n'ai rien de mieux à faire, je pense,

que de sortir de cette salle où tous mes ennemis se trouvent rassemblés.

— Vous oubliez que vous avez une amie... prête à vous venir en aide... votre camarade à dû vous le dire.

— Jacques m'a dit que vous pourriez peut-être nous procurer des passeports pour sortir de France.

— Je l'espère. Je connais un Russe qui n'a rien à me refuser. Il est absent, mais il va arriver d'un jour à l'autre, il est assez haut placé dans son pays pour obtenir de son ambassadeur à Paris un passeport diplomatique portant un signalement qui concordera avec le vôtre.

Accordez-moi seulement une semaine, et ce passeport, je m'engage à vous le remettre.

— Je serai peut-être encore ici dans six mois, faute d'en pouvoir sortir.

— Alors, je suis certaine de réussir. Seulement, il faut que je puisse vous voir ailleurs que dans un lieu public, et votre ami Jacques a refusé de me dire où vous demeurez.

— C'est moi qui le lui ai défendu.

— Vous vous défiez donc de moi?

— Non, madame. Mais nous ne serons pas toujours seuls, Jacques et moi, dans le logement que nous occupons.

— Je comprends. Vous attendez votre sœur... et

si elle vient vous rejoindre, vous ne pourrez plus me recevoir...

— Mieux vaut donc que vous n'y veniez pas, répondit Chancelade, sans essayer de colorer autrement son refus.

— Vous avez raison, murmura tristement Coralie.

Son cœur se serrait en pensant que le fier proscrit la trouvait indigne d'être mise en présence d'une honnête fille et les larmes lui venaient aux yeux.

Louis, qui s'en aperçut, reprit d'un ton moins sec :

— Je puis aller chez vous... de temps à autre... nous échangerons les nouvelles que nous aurons apprises...

— Ce matin encore, vous m'auriez rendue bien heureuse... maintenant, je crains que ma maison ne soit surveillée... elle le sera, si ce geôlier devenu espion m'a reconnue... et je ne me pardonnerais pas d'être la cause involontaire de votre perte... Jacques m'a dit que vous montiez tous les jours au haut de la butte Montmartre, vers midi... souffrirez-vous que je vous y rencontre ?

— Bien volontiers, madame. Et cependant, si cet homme vous voit sortir et vous suit...

— Je prendrai mes précautions, et je ne me risquerai qu'après m'être assurée qu'il ne monte pas la garde dans la rue Mogador. Merci de ne pas me refuser la joie de vous voir. Si vous saviez comme j'ai souffert de l'incertitude où j'ai vécu depuis que

vous m'avez laissée dans cette métairie de Puyrazeau!...

— A qui en veulent donc ces gens déguisés ? interrompit Chancelade, à la très vive contrariété de Coralie qui était enfin parvenue à donner à l'entretien une tournure sentimentale.

Il montrait du doigt une bande de travestis qui dansaient immédiatement au-dessous de la loge un quadrille infernal et, tout en exécutant leurs cabrioles, gesticulaient et vociféraient à qui mieux mieux.

Gestes et cris s'adressaient aux occupants de l'avant-scène et Coralie, en regardant les tapageurs, reconnut parmi eux ce Marcas que Clara Lasource avait invité à souper avec ses amis ; Marcas, le compagnon de plaisirs de Vignory qui ne devait pas être loin.

— Il me semble qu'ils vous appellent, reprit Chancelade.

Ils l'appelaient en effet, sur l'air des lampions, qui n'était pas encore passé de mode :

— Co-ra-lie!... Co-ra-lie!

Elle aurait voulu rentrer sous terre et, pour comble de malechance, le quadrille prit fin.

Les mauvais garnements, Marcas en tête, se groupèrent et se mirent en devoir d'escalader la loge en montant les uns sur les autres.

Chancelade se leva et sans songer aux suites fâcheuses pour lui qu'aurait une bataille, il se pré-

parait à les repousser vigoureusement, s'ils osaient donner l'assaut.

Coralie, mieux avisée, se réfugia dans le fond de l'avant-scène, en jetant à l'imprudent ces mots très sensés :

— Vous voulez donc vous perdre !... Si vous luttez contre ces fous, on vous conduira tous au poste et on vous demandera votre nom... Vous refuserez de le donner et on vous enverra au Dépôt... Venez vite... Nous avons encore le temps de nous sauver avant qu'ils nous coupent la retraite par le corridor... Venez, vous dis-je.

Chancelade jugea le conseil bon et quoi qu'il lui en coûtât de céder la place à des drôles qu'il aurait bien voulu rosser, il prit le même chemin que Coralie.

Elle avait enfilé le couloir, aussitôt qu'elle avait vu son compagnon sortir de la loge et, sûre maintenant qu'il ne resterait pas en arrière, elle allait droit devant elle au pas accéléré, lorsqu'elle se trouva tout à coup face à face avec le terrible domino dont elle se croyait débarrassée à tout jamais.

Il se tenait planté au milieu du corridor et il lui barrait le chemin. Il fallut qu'elle se fît mince pour passer entre le mur et cet obstacle vivant.

Chancelade n'y mit pas tant de façons ; il écarta l'homme d'un coup d'épaule et il rattrapa Coralie qui lui dit à voix basse :

— C'est lui!... Otez votre branche de bruyère et partons... Il va probablement nous suivre, mais, une fois dehors, nous lui échapperons en prenant une voiture.

Chancelade comprit qu'il n'y avait pas autre chose à faire. Il froissa son bouquet dans sa main et il descendit le grand escalier derrière mademoiselle Bernache, qui franchissait les marches quatre à quatre.

Au premier palier il se retourna et il vit que l'espion descendait aussi.

— Bon! se dit-il, je vais mettre en voiture l'amie de la belle geôlière, et après, si ce drôle s'avise de m'emboîter le pas, je le traiterai comme il le mérite. Jacques doit être en bas et quand nous serons certains que nous avons affaire à cette canaille de Marteau, nous lui casserons les reins.

Ce projet différait totalement de celui que caressait l'amoureuse Coralie.

Elle rêvait de profiter de l'occasion pour enlever Chancelade et le garder chez elle au moins jusqu'au lendemain.

Il fallait avant tout déjouer la surveillance de l'espion, mais elle comptait sur les hasards de l'encombrement qui se produit toujours à la sortie du bal, surtout quand cette sortie coïncide avec l'entrée des retardataires.

Et elle ne douta plus de réussir, lorsqu'elle aperçut de loin Jacques campé sous le péristyle du théâtre.

Les abords de la vieille salle de la rue Le Peletier manquaient d'ampleur et extérieurement le théâtre n'avait rien de monumental.

La façade sur la rue, dans un renfoncement, était précédée d'un modeste escalier de cinq longues marches qu'abritait une sorte d'auvent en tôle et percée d'une demi-douzaine de portes trop étroites.

Au delà de ces portes, s'étendait un vestibule aboutissant à droite et à gauche à des escaliers de pierre, beaucoup moins babyloniens que ceux du nouvel Opéra, et les nuits de bal, les domestiques attendaient leurs maîtres dans cette salle des pas perdus.

Il s'y glissait même quelques flâneurs venus là pour assister au défilé des dominos et des masques, de sorte qu'il y avait toujours foule.

D'ailleurs, il n'était pas encore deux heures, et, en ce temps-là comme à présent, il était de bon ton d'arriver tard. Les élégants entraient en masse au moment où Coralie et Chancelade se présentaient pour sortir.

Mais Coralie, qui avait de bons yeux, sut distinguer à travers cet encombrement le fidèle Jacques, planté sur ses longues jambes et appuyé sur sa canne.

Si les gardes municipaux le laissaient stationner là, c'était peut-être parce qu'ils le prenaient pour un

agent de la sûreté, et, vraiment, s'il n'en avait pas la physionomie, il en avait le costume.

Cette idée vint à l'esprit de Coralie et lui suggéra un plan singulier qui pouvait réussir si on l'exécutait adroitement et surtout rapidement.

Chancelade marchait à côté d'elle, mais elle ne lui donnait pas le bras, et l'espion n'osait pas les serrer de trop près.

Elle eut le temps de penser que Pierre Marteau ne devait pas connaître de vue le braconnier qui n'avait jamais logé à la maison d'arrêt, et que, par conséquent, Jacques pouvait aborder le mari d'Aurélie.

Elle alla droit à l'ami dévoué de Chancelade, et en passant tout près de lui, elle lui dit à demi-voix :

— L'homme qui nous suit, Louis et moi, est le gardien-chef de la prison de Salviac. Arrangez-vous pour l'arrêter et pour le retenir pendant que nous monterons en voiture. Il est entré dans la police de Paris. Tâchez qu'il vous prenne pour un de ses pareils.

Jacques ne comprit pas tout d'abord, et il aurait cru à une mystification, s'il n'eût avisé la branche de bruyères piquée sur le domino de la femme qui l'interpellait. Mais il devina bien vite la situation, et comme il était doué d'un sang-froid à toute épreuve, il ne broncha point et Coralie passa sans que personne s'aperçût qu'elle lui avait parlé.

Chancelade lui-même n'y vit que du feu. Mais il

ne commit pas l'imprudence d'entamer un colloque avec Jacques sous les yeux du mouchard qu'il sentait sur ses talons. Il se contenta d'adresser à son ancien camarade un signe qui voulait dire : « Attends-moi. »

Et, placé entre deux invitations contradictoires, Jacques eut l'esprit de se rendre à la meilleure des deux.

Comptant sur l'intelligence et sur le courage de ce brave garçon qu'elle avait, pour ainsi dire, vu à l'œuvre sur le toit de la prison de Salviac, Coralie ne songea plus qu'à parachever ce qu'elle avait si bien commencé.

Elle s'accrocha vivement au bras de Chancelade et elle l'entraîna vers la sortie en lui soufflant ces mots rassurants :

— Je viens d'avertir votre ami. Il fera ce qu'il faut pour nous débarrasser de cet homme. Venez vite et n'hésitez-pas à monter en voiture avec moi, ou bien tout est perdu.

Ce n'était pas le moment de discuter, et Chancelade se laissa conduire.

Ils franchirent ensemble la porte du milieu et ils furent obligés de s'arrêter sur la première marche pour laisser passer une troupe de travestis qui faisaient une entrée tumultueuse.

L'espion profita de cette station forcée pour se rapprocher sournoisement; de son côté, Jacques

saisit ce joint pour sortir par la porte voisine et prendre position au bas de l'escalier, un peu à droite de l'entrée du milieu.

C'était le moment critique. Tout dépendait de la présence d'esprit de Coralie et elle en eut beaucoup.

Elle avisa un fiacre qui versait devant le péristyle un plein chargement de dominos. Elle se précipita sans lâcher Chancelade, écarta un voyou qui tenait la portière ouverte, lança au cocher une adresse de fantaisie, et prit d'assaut la voiture où Chancelade monta après elle.

Derrière cette voiture, il y en avait une autre qui venait de se vider aussi, et l'espion se lança pour y grimper, dans l'intention évidente de suivre celle qui emportait Chancelade et Coralie.

L'idée était excellente, mais il avait compté sans un obstacle imprévu.

A la troisième marche, il se heurta contre Jacques lancé à toute vitesse, et cette charge de flanc le fit trébucher. Sur quoi Jacques en feignant de le soutenir pour le remettre d'aplomb, lui passa la jambe, comme disent les gamins de Paris, et le fit tomber sur le dos, aux éclats de rire de tous les polissons qui se trouvaient là.

Le tour était joué, car le fiacre filait déjà vers le boulevard, mais Jacques voulait mieux encore. Il fut le premier à aider l'homme à se relever et quand il l'eut remis sur pied, il se confondit en excuses qui

furent très mal reçues. Le culbuté jurait comme un païen et faisait mine de vouloir boxer l'auteur de sa chute. Jacques avait ses raisons pour ne pas se fâcher, mais il discutait afin de prolonger le colloque et on s'amassait autour d'eux, si bien qu'ils gênaient la circulation.

Un sergent de ville vint disperser l'attroupement qui céda à ses injonctions, et comme il voulait forcer le domino trapu à quitter aussi la place, ce domino lui répondit brusquement qu'il avait le droit de rester là. Il exhiba, à l'appui de son dire, un objet que Jacques ne distingua pas très bien, mais qu'il devina.

Le sergent de ville n'insista plus et le braconnier qui s'était tenu à distance pendant cette explication se rapprocha et ne craignit pas d'aborder sa victime qui s'éloignait en grommelant.

— Excusez-moi, camarade, lui dit-il. Depuis que je sais qui vous en êtes, je suis encore plus embêté de vous avoir fait tomber sans le vouloir.

— Fichez-moi la paix, répliqua l'homme.

— Ne vous fâchez pas. J'en suis aussi.

— De quoi?

— De la brigade de sûreté, parbleu! Vous ne me connaissez pas, parce que vous devez être de la brigade politique.

— Je ne suis de rien du tout et je vous prie encore une fois de me laisser en repos.

— Vous avez tort de le prendre comme ça avec un camarade. Et ne me dites pas que nous ne travaillons pas dans la même maison. Je vous ai vu tout à l'heure montrer votre carte au sergent de ville... Du reste, je n'avais pas besoin de ça pour être fixé... en vous voyant courir après les deux dominos, j'avais deviné que vous étiez du métier. Vous les avez manqués...

— Par votre faute... Si vous n'étiez pas venu vous jeter dans mes jambes, je serais monté dans l'autre voiture.

— Je ne l'ai pas fait exprès, et j'ai une idée qui ne vous est pas venue. J'ai pris le numéro du fiacre. C'est une habitude que j'ai depuis que je suis dans la police. Et je m'en suis toujours bien trouvé. Avec ce numéro, il ne tiendrait qu'à moi de savoir où le cocher a mené les particuliers que vous suiviez. Mais je ne veux pas vous couper l'herbe sous le pied.

— Alors, dites-moi ce numéro.

— Enfin, vous convenez que nous travaillons tous les deux dans la même partie ! Soyez bon enfant tout à fait et venez boire un litre avec moi, si vous voulez que je vous fournisse le moyen de rattraper vos dominos.

— C'est le mien qui me gêne. Je ne peux pas entrer chez le marchand de vin avec ce fourniment-là sur le dos.

— Sans compter que votre masque vous gênerait

pour boire. Venez un peu jusque dans la petite rue qui est là, à côté. Vous vous débarrasserez de tout votre attirail, et vous en ferez un paquet que vous porterez sous votre bras... rien ne vous empêchera de le remettre, si votre service à l'Opéra n'est pas fini.

— Je n'ai plus rien à y faire. C'est moi-même qui m'étais commandé. Je suis chargé de chercher un individu accusé d'un assassinat et je m'étais mis dans la tête qu'il viendrait cette nuit au bal. Je ne me trompais pas. J'ai reconnu à sa voix la femme qui est avec lui. C'est elle qui l'a aidé à s'évader d'une prison où il était détenu...

— Dans une petite ville de province dont j'ai oublié le nom.

— Salviac, en Périgord. Comment savez-vous ça?

— On nous a donné à la sûreté le signalement de l'individu... quoique l'affaire ne nous regarde pas, puisqu'il s'agit de politique. Je vous dis ça pour vous prouver que j'ai un certain mérite à ne pas réclamer ma part... il y aura une grosse prime pour l'agent qui l'arrêtera.

— Je vous l'abandonnerai tout entière si vous me mettez en mesure de le retrouver.

— Ce serait trop. Nous partagerons. Et si vous voulez, je chercherai de mon côté. Mais ne flânons pas ici. On nous remarquerait.

Ce colloque avait lieu sur les marches du perron

qui précédait le théâtre, au milieu d'un va-et-vient continuel.

Jacques conduisit son homme dans la rue Rossini, qui s'appelait alors la rue Pinon, et là, le persécuteur de Chancelade ne fit aucune difficulté de se démasquer et d'ôter son domino, car il n'y avait personne.

Jacques n'avait jamais vu le gardien-chef, mais son ami Louis le lui avait si exactement dépeint qu'il le reconnut immédiatement.

C'était bien Pierre Marteau, en chair et en os, Pierre Marteau, maigri par le chagrin, mais plus rébarbatif que jamais.

Jacques ne tenait pas à en savoir davantage et il ne lui restait plus qu'à lancer le mari d'Aurélie sur une fausse piste.

— Mon cher camarade, lui dit-il, je ne veux pas vous faire languir plus longtemps. Le fiacre est numéroté 954. On vous donnera à la préfecture l'adresse du cocher. Et si vous me donnez la vôtre, je vous tiendrai au courant de ce que je ferai pour vous aider à pincer votre homme.

— Je demeure 81, rue Saint-Louis-en-l'Ile, répondit l'ex-geôlier, après avoir un peu hésité, et je m'appelle Marteau. Dites-moi votre nom et dispensez-moi d'entrer chez le marchand de vin. Je n'ai pas soif.

— Comme vous voudrez, camarade. Je m'appelle

Truffier. Informez-vous à la sûreté. On vous dira où je loge.

Comptez sur moi et rentrez chez vous. Moi je vais reprendre ma surveillance dans le vestibule. A bientôt, mon brave.

Et pendant que le sot époux de la belle geôlière s'en allait, l'oreille basse, Jacques lui tourna les talons, en disant tout bas :

— Toi, je te tiens et tu ne nous tiens pas. Cherche le cocher du numéro 954, mon bonhomme. Ce n'est pas lui qui te mettra sur la voie.

II

Pendant que Louis Chancelade courait, à Paris, de nouvelles aventures, sa sœur Edmée y arrivait enfin, après avoir passé par toutes les tristesses de l'isolement.

Elle était restée quinze jours sans recevoir de nouvelles des deux proscrits et les fréquentes visites de son voisin M. Braconne ne suffisaient pas à la consoler de leur absence.

Elle avait même fini par prendre en grippe ce brave homme qui ne cessait de lui prêcher la résignation.

Elle s'accommodait mieux des encouragements et des marques d'intérêt que le comte de Sigoulès lui apportait tous les samedis, mais elle n'était pas plus disposée que le premier jour à suivre le conseil

qu'il lui donnait de ne pas quitter Salviac et d'y attendre patiemment de meilleurs jours.

Puis, était survenue la mise en liberté d'Adhémar de Mussidan et M. de Sigoulès avait emmené à Paris son neveu à la mode de Bretagne, non pas sans l'avoir, avant son départ, présenté à Edmée, très étonnée du sort que faisait à ce jeune gentilhomme le gouvernement qui poursuivait Louis avec tant d'âpreté.

L'entrevue avait été assez froide de part et d'autre, en dépit des efforts du vieux comte et de ses protestations de dévouement.

Edmée ne comptait plus sur personne pour retrouver son frère. Elle ne comptait que sur elle-même. Elle aurait compté sur Jacques, mais il n'était plus là; il avait suivi la fortune de Louis Chacelade, et s'il était arrivé malheur à l'un, l'autre avait certainement eu le même sort.

Elle comprenait jusqu'à un certain point qu'ils ne lui écrivissent pas, de peur de livrer le secret de leur retraite à la poste qui passait pour n'être pas sûre, mais Louis, au lieu de lui adresser directement ses lettres, aurait pu les envoyer sous une double enveloppe au docteur Thiviers, si discret, et si bien disposé pour le frère et la sœur.

Enfin, un jour de marché, la paysanne qui avait déjà servi plusieurs fois de messagère à Jacques, au temps où il se cachait dans le bois de Valade, s'était

présentée pour remettre à Edmée un billet qu'un garçon de la commune de Lesguillac, le même qui avait servi de guide aux deux fugitifs, venait de recevoir de Paris.

Ce billet était rédigé en termes énigmatiques pour tous ceux qui le liraient, mais pas pour Edmée qui le comprit parfaitement. Il y était dit : « Nos provisions tirent à leur fin et nous voudrions partir avec vous. Demandez au marchand de fer de la Grande-Rue l'adresse de son parent Lucien Doradour, et venez dès que vous pourrez. »

Cela signifiait sans nul doute que les deux amis logeaient chez ce Doradour, un enfant du pays qui avait quitté Salviac depuis dix ans et qui passait pour avoir fait une petite fortune dans l'exercice de son métier de colporteur.

Edmée ne perdit pas de temps pour s'informer. Par malheur, le marchand de fer se trouva hors d'état de la renseigner. Il avait complètement perdu de vue ce cousin éloigné. Il croyait savoir qu'il habitait Montmartre, en dehors du mur d'enceinte qui n'était pas encore démoli à cette époque. Mais il n'en savait pas davantage.

Sur quoi, Edmée, résolue à partir quand même, se dit qu'un bourg de la banlieue de Paris ne devait pas être beaucoup plus grand que Salviac et qu'il lui suffirait d'y loger pour y découvrir assez vite ceux qu'elle cherchait.

Elle ne consulta personne et un beau matin, lestée de cinq cents louis d'or qu'elle portait sur elle dans une ceinture, elle prit le coche de Périgueux pour donner le change aux Salviacois qui s'aviseraient de gloser sur son départ. De Périgueux, où personne ne la connaissait, elle alla à Bordeaux. Là, elle prit la grande diligence des Messageries ci-devant Royales et elle arriva à Paris, après avoir fait un détour énorme qui ne lui prit pas moins de quatre jours.

Elle avait eu la chance d'avoir pour compagne de route depuis Bordeaux, une femme encore jeune et jolie, dont les manières et la physionomie lui plaisaient beaucoup. Elle s'était presque liée avec elle et il s'était trouvé que cette dame comptait précisément loger à Montmartre dans une maison meublée qu'elle connaissait pour y avoir demeuré à un précédent voyage.

Edmée ne pouvait mieux tomber et il avait été convenu qu'elles habiteraient cette maison, mais non pas, bien entendu, le même appartement.

Chacune d'elles avait été très réservée sur ses affaires personnelles. La dame était veuve, et portait encore le deuil de son mari. Elle s'appelait madame Bastide. Sa famille habitait Bordeaux et elle se rendait à Paris, disait-elle, pour recueillir une succession..

Edmée, qui ne voulait pas dire son vrai nom, et pour cause, s'était trouvée pour la première fois de

sa vie, dans la nécessité de mentir. Elle avait inventé une histoire qu'elle se proposait de répéter à tout venant, jusqu'à ce qu'elle eût découvert son frère : une histoire assez simple et assez plausible. Elle s'appelait mademoiselle Védrines, elle était de Bergerac où sa mère tenait un pensionnat, et elle allait à Paris attendre une riche famille anglaise qui devait se l'attacher en qualité d'institutrice et qui arriverait de Londres très prochainement.

La maison meublée était située en haut de Montmartre où on ne trouve guère, en fait d'auberges, que des bouges mal famés. Celle-là, par exception, était convenablement tenue par une personne respectable.

Il faut dire que la fameuse butte n'était pas alors ce qu'elle est devenue depuis : une sorte de Mont-Aventin de l'émeute et un refuge pour les mal-vivants des deux sexes. Elle était encore habitée par d'honnêtes bourgeois, — il y en est resté quelques-uns, — et par de braves employés qui y élisaient domicile pour ne pas avoir à payer les droits d'octroi.

Elle était aussi beaucoup moins peuplée et les innombrables maisons qu'on y a construites n'existaient pas encore. Celles qu'on y voyait alors avaient presque toutes des jardins, et, sur le haut de la colline, c'était le désert.

De tous ces agréments, il ne reste que la vue, toujours admirable, quand elle n'est pas interceptée

par de nouvelles bâtisses qui montent incessamment comme une marée de moellons.

Dans ce temps-là, on l'avait de toutes les fenêtres et de celles du petit appartement occupé par Edmée, on découvrait un immense panorama : Paris tout entier, et, au delà, les hauteurs de Châtillon.

L'établissement, dirigé par madame Gouverneur, veuve d'un chef d'escadrons tué en Afrique, avait été jadis une maison de santé, et, de sa première destination, il avait gardé une apparence tranquille, presque monacale, qui plaisait fort à Edmée. Il y avait un assez grand jardin, planté de marronniers qui lui rappelaient un peu les châtaigniers du Périgord.

Les locataires et quelques habitués du dehors, petits rentiers ou militaires retraités, dînaient ensemble à une table d'hôte modeste. Edmée et sa nouvelle connaissance, madame Bastide, convinrent, dès en arrivant, d'y prendre leur principal repas et de s'y retrouver tous les soirs, chacune d'elles restant libre de l'emploi de sa journée.

Madame Bastide avait, disait-elle, à voir des hommes d'affaires, et la soi-disant mademoiselle Védrines prétendait qu'elle devait aller tous les matins à l'ambassade d'Angleterre pour savoir si la famille qu'elle attendait était arrivée de Londres.

En réalité, Edmée se proposait de parcourir dans tous les sens la commune de Montmartre, afin de

découvrir le domicile de Lucien Doradour. Elle aurait pu demander à madame Gouverneur si elle connaissait ce nom-là, mais c'eût été donner prise à des soupçons désobligeants, et elle préférait faire son enquête elle-même, interroger les concierges et même les passants, convaincue qu'elle finirait par trouver quelqu'un qui la renseignerait.

Elle entra en campagne, dès le lendemain de son arrivée, et elle ne tardera guère à s'apercevoir qu'elle aurait beaucoup de peine à réussir.

D'abord, Montmartre était beaucoup plus étendu qu'elle ne le supposait. La butte en formait le centre, et le sommet de cette butte n'était pas très habité ; mais elle était entourée à sa base par une ceinture de rues enchevêtrées qui occupaient un espace énorme.

Il y en avait du côté de Paris, il y en avait sur les flancs de la colline, du côté de la Chapelle et du côté de Batignolles ; il y en avait aussi sur le revers, du côté des fortifications. Huit jours n'auraient pas suffi à visiter, une par une, toutes les maisons rangées autour de ce monticule allongé.

Edmée, qui ne se rendait pas compte de l'énormité de sa tâche, commença bravement par le versant qui descend vers le mur d'enceinte.

Elle alla de porte en porte, demandant M. Doradour. Dans certaines maisons, il n'y avait pas de concierge, et elle ne trouva personne à qui parler. Dans d'autres, elle eut affaire à de vieilles

portières grincheuses qui la reçurent fort mal.

Pas une ne lui fournit le moindre renseignement utile. Le Périgourdin qui hébergeait les deux proscrits paraissait être complètement inconnu dans ces parages.

Edmée, en désespoir de cause, questionna des gens qui passaient, ceux dont la figure lui inspirait confiance. Elle s'adressa même à des sergents de ville en tournée.

Personne ne put lui dire où demeurait Lucien Doradour, et parmi ceux qu'elle interrogea, il se trouva des sots qui lui rirent au nez et des insolents qui la prirent pour une chercheuse d'aventures et qui lui proposèrent de l'emmener chez eux. Elle les remit vertement à leur place, mais elle n'en fut pas plus avancée, et après avoir parcouru tout ce quartier, elle en vint à croire que l'introuvable Salviacois en habitait un autre.

Elle ne pouvait pas songer à continuer ses recherches ce jour-là, car elle avait marché plusieurs heures et elle était très lasse. Elle se décida donc à remettre au lendemain la suite de l'expédition, mais avant de rentrer sous le toit hospitalier de madame Gouverneur, elle voulut grimper jusqu'au haut de la butte.

On devait avoir de là une vue d'ensemble et elle désirait se rendre compte de la topographie Mont-

martroise, avant de recommencer le jour suivant son voyage d'exploration.

L'ascension fut longue et pénible, mais Edmée finit par atteindre la cime de cette montagne de plâtre et elle ne regretta pas la peine qu'elle avait prise pour l'escalader.

En ce temps-là, le sommet de la butte ne portait pas les guinguettes qu'on y voit maintenant. C'était un terrain vague où l'herbe poussait à peine sur un sol crayeux et accidenté, un mamelon aride fréquenté seulement par des gamins qui y venaient lancer des cerfs-volants.

Mais, de ce point culminant, Edmée découvrit des horizons nouveaux : la plaine Saint-Denis devant elle, les hauteurs de Belleville à sa droite, le Mont-Valérien à sa gauche, et en bas, de tous les côtés, des agglomérations de bâtisses où devait se trouver le logis qu'elle cherchait inutilement depuis le matin.

La vue qu'elle embrassait était si vaste, les maisons si nombreuses que la jeune fille sentit son impuissance, et faillit se décourager. Comment découvrir les deux proscrits qui lui étaient chers, au milieu de cette fourmilière humaine qui s'agitait à ses pieds ? Elle, pauvre enfant, perdue dans l'immensité de Paris où elle ne connaissait personne que des ennemis de son frère et un ami, peu disposé à se compromettre pour Louis Chancelade et encore moins pour son ancien garde-chasse.

Cet ami, non militant, c'était le comte de Sigoulès qui lui avait presque défendu d'y venir et qu'elle ne tenait pas du tout à y rencontrer.

Ses illusions tombaient une à une, et elle se prenait à regretter sa paisible maison de Salviac où elle avait reçu des nouvelles des absents, et où elle en pouvait recevoir encore, tandis qu'elle risquait de passer des mois tout près d'eux sans jamais les voir.

Mais comment rentrer à Salviac où il lui aurait fallu raconter à M. Braconne et au docteur Thiviers les incidents de ce voyage manqué, entrepris contre leur avis ?

Mieux valait encore persévérer jusqu'à ce qu'elle eût perdu tout espoir de réussir.

Le temps était doux, et le pâle soleil d'hiver illuminait ce paysage qu'elle comparait mentalement à celui qu'on aperçoit des hauteurs de Salviac et qui lui plaisait beaucoup moins, quoiqu'il fût beaucoup plus gai.

Elle était fatiguée d'avoir couru les rues, et, essoufflée d'avoir monté une côte aussi rude que celle qui domine la Dronne. Elle avisa une sorte de banc naturel, maigrement gazonné, que formait une inégalité du sol et elle s'y assit, autant pour réfléchir que pour se reposer.

Il y aurait eu pour Edmée quelques inconvénients à y stationner longtemps, si ce jour eût été

un dimanche ou un lundi, car le voisinage de la barrière y attirait des sociétés bachiques et des demoiselles de bas aloi qui auraient bien pu s'attaquer à elle après avoir reconnu qu'elle n'était pas des leurs.

A Salviac, mademoiselle Chancelade s'habillait toujours avec une certaine élégance qui ne sentait pas trop la province, et, naturellement, elle avait apporté à Paris ses toilettes les plus fraîches. Elle devait donc attirer l'attention, car sa beauté aurait suffi pour qu'on la regardât.

Dans les conditions où elle se trouvait, c'était beaucoup moins un avantage qu'un danger. Et son air modeste ne l'aurait pas préservée des interpellations grossières d'un rôdeur, ni des propositions malséantes d'un chercheur de bonnes fortunes en plein vent.

En ce moment, elle ne songeait guère à ces mauvais côtés de l'isolement. Elle pensait à son frère et à Jacques. Elle se demandait tristement si elle les reverrait jamais et les larmes lui venaient aux yeux.

Un bruit léger la tira de ses tristes méditations, un bruit de pas amorti par l'herbe poussiéreuse qui croît dans ces parages desséchés. Elle se retourna vivement et elle vit à deux pas d'elle sa nouvelle connaissance, madame Bastide.

La rencontre parut heureuse à Edmée, qui broyait

du noir et qui éprouvait le besoin de réagir contre l'envahissement des pensées sombres.

— Nous avons eu toutes les deux la même idée, dit-elle en tendant la main à la jeune veuve et en se rangeant un peu pour lui faire place. Vous venez, comme moi, admirer ce magnifique tableau.

— Pas précisément, répondit la dame. Il est superbe, mais je le connais de longue date. Et si je suis montée jusqu'ici, c'est pour m'isoler. Il y a dans la vie des moments où on a besoin de se recueillir.

Et comme Edmée faisait mine de se lever, madame Bastide reprit vivement :

— Mademoiselle, croyez, je vous en prie, que je ne regrette pas de vous trouver ici. Vous êtes la seule personne qui m'inspire assez de sympathie pour que je prenne plaisir à lui parler de mes chagrins. La solitude est chère à ceux qui souffrent, mais elle ne les guérit pas, et l'amitié les soulage.

— Vous ne m'aviez pas dit, chère madame, que vous fussiez malheureuse, murmura la jeune fille assez étonnée de ce début.

— C'est que je ne voulais pas vous attrister. N'avez-vous pas aussi vos douleurs ? Vous venez de pleurer, je le vois bien.

— Pourquoi le nierais-je ? dit Edmée en essuyant ses yeux.

— Eh bien, confions-nous réciproquement nos

peines. Les miennes sont de celles que vous n'avez pas pu éprouver, puisque vous n'êtes pas encore mariée. Voulez-vous que je vous les dise?

— Oui, et si je pouvais les adoucir...

— Rien ne peut les adoucir. Ma vie a été brisée et je ne retrouverai jamais le bonheur que j'ai perdu. Mais si j'avais une amie véritable, j'oublierais quelquefois ce que j'ai souffert. Ne vous étonnez pas de m'entendre parler ainsi à vous que je connais à peine. Je me défiais de vous d'abord... je me défie de tout le monde... j'ai été si souvent trompée... mais j'ai appris à vous connaître et je n'ai plus rien à vous cacher.

Oh! reprit madame Bastide, qui avait lu un doute sur la physionomie d'Edmée, ne craignez pas que je cherche à vous extorquer des confidences, sous prétexte de réciprocité. Je ne vous demanderai pas votre histoire qui ne doit pas être bien longue, car vous n'avez pas vingt ans... et je ne veux savoir de votre situation présente, que ce qu'il vous plaira de m'apprendre.

Ce fut dit si franchement et avec un tel accent d'émotion sincère qu'Edmée chassa aussitôt les soupçons que lui avait suggérés l'étrangeté de ces ouvertures à brûle-pourpoint.

— J'ai commencé par vous mentir en vous parlant d'une affaire de succession qui m'appelait à Paris. Ce n'est pas pour y recueillir un héritage que j'y

suis venue... et si je suis entraînée à vous dire la vérité, c'est que je viens de goûter une nouvelle amertume. L'excès du malheur est comme les grandes joies. Il pousse aux confidences et je n'ai plus la force de retenir les miennes ; je veux que vous sachiez tout, excepté mon nom.

— Celui que vous portez n'est donc pas le vôtre? demanda timidement Edmée.

— C'est le nom de ma mère ; mais j'en ai pris un autre en me mariant, et avant d'être veuve, j'avais depuis plusieurs années cessé de le porter.

Vous ne comprenez pas, je le vois. Vous ne pouvez pas deviner que mon mariage a fait tout le mal.

Que Dieu vous garde du sort qui m'est échu ! J'avais votre âge et une mère qui m'adorait ; j'étais presque riche ; j'aimais un jeune homme qui m'aimait et que j'espérais épouser, quoique nous ne fussions pas tout à fait du même monde.

C'était à peu près le cas d'Edmée, qui écouta avec encore plus de sympathie le récit d'une infortune assez semblable à la sienne.

— Nous habitions Bordeaux. Un homme y vint qui avait connu autrefois mon père, mort à l'étranger. Il se fit accueillir par ma mère, et bientôt il lui demanda ma main. Je refusai de l'épouser. Il déclara qu'il attendrait et il attendit. Trois mois après, il avait répandu de telles calomnies contre le fiancé

de mon choix, que ma mère me défendit de le voir et que j'eus moi-même la faiblesse de croire aux infamies que ce misérable avait inventées. Il ne lui restait plus qu'à me déshonorer. Il le fit. Il eut recours à la violence et il ne me resta plus qu'à subir la honte de l'épouser.

— C'est horrible ! s'écria mademoiselle Chancelade.

— Et ce n'est pas tout. Cet homme n'avait qu'un but qui était de s'approprier ma fortune. Il y parvint. Deux ans plus tard... deux ans de martyre... maltraitée, dépouillée, je demandai ma séparation de corps et je l'obtins, en lui abandonnant tout ce qui me restait et en acceptant de lui une rente à peine suffisante pour subsister. Je ne l'ai jamais revu et j'ai vécu dans la gêne jusqu'au jour où j'ai appris sa mort.

— C'était la délivrance !

— Oui, mais c'était aussi la misère. Nous n'avons pas eu d'enfants, grâce à Dieu. Il a laissé par testament tout ce qu'il possédait à des parents éloignés qui refusent de continuer à me servir la rente à laquelle j'ai droit. Pour les y contraindre, il me faudra soutenir un procès coûteux, et je ne puis pas attendre que je l'aie gagné. Mon mari est mort au service de l'État. J'espérais que le gouvernement accorderait sinon une pension, au moins un secours à sa veuve. Je suis venue à Paris pour le solliciter. Je

viens d'apprendre qu'on me le refuse. Je n'ai plus d'autre ressource que de gagner mon pain en travaillant comme une ouvrière. Et c'est à quoi je suis résolue. Demain, je quitterai cette maison meublée où la vie est trop chère pour moi et je chercherai de l'ouvrage. Je brode à merveille, et j'espère que ce talent assurera mon existence. Il me reste une petite somme qui suffira à mes premiers besoins.

Et tout cela ne serait rien, si je pouvais oublier le passé, mais le regret du bonheur que j'ai perdu me tue.

— Vous n'espérez donc plus revoir le jeune homme que vous aimiez?

— Non, et d'ailleurs, il ne m'aime plus, lui. Il a cru que je l'avais trahi et il m'a maudite. Il a quitté Bordeaux, après avoir provoqué mon mari qui a refusé de se battre, et je ne sais ce qu'il est devenu.

Mais pardonnez-moi, mademoiselle, de vous entretenir si longuement de mes tristes aventures. En vous les contant j'ai cédé à un entraînement que je me reproche, car je vois que je vous ai affligée, vous qui l'étiez déjà.

J'espère du moins que ces douloureux aveux ne vous éloigneront pas de moi.

— Il faudrait donc que je n'eusse pas de cœur, dit

vivement Edmée ; ils m'attachent à vous, au contraire. Je souffre trop, moi-même, pour ne pas aimer celles qui souffrent.

— Je ne me suis donc pas trompée en m'ouvrant à vous, dit madame Bastide en relevant la tête. Soyons amies. Notre amitié allégera nos peines. Je ne connais pas les vôtres et je ne vous demande pas de me les confier, mais si je puis vous être utile, je vous prie de disposer de moi.

— Hélas ! madame, soupira mademoiselle Chancélade, je ne puis rien pour vous et vous ne pouvez rien pour moi, je le crains bien.

— Auriez-vous été abandonnée aussi par l'homme que vous aimez ?

— Non... mais il est parti, et je ne le reverrai peut-être jamais.

— Pourquoi n'allez-vous pas le rejoindre ? Vous êtes maîtresse de vos actions, puisque vous voyagez seule ?

— C'est vrai... je suis libre... je suis venue à Paris dans l'espoir de l'y trouver et d'y trouver mon frère.

— Et vous êtes arrivée trop tard. Ils n'y étaient plus.

— Je crois qu'ils y sont encore, mais j'ignore où ils logent. Tout ce que je sais, c'est qu'ils habitent Montmartre, et j'ai été bien heureuse quand vous m'avez dit en diligence que vous comptiez y descendre. Je me figurais que Montmartre était un vil-

lage et que j'y découvrirais infailliblement la demeure de ceux que je cherche. Je viens de m'apercevoir que je m'abusais. J'ai marché pendant trois heures et personne n'a pu me renseigner sur un de nos compatriotes qui leur a donné asile.

— Asile? Ils se cachent donc?

— Oui, quoiqu'ils n'aient rien à se reprocher. On leur impute d'avoir pris part à une révolte qui a éclaté à la suite du coup d'Etat. Mon frère a été arrêté; il a pu s'évader, mais il n'en est pas moins sous le coup d'une accusation très grave... si grave qu'il y va de sa tête. L'homme que j'aime est moins compromis, mais il a lié son sort à celui de mon frère. Et j'ai entrepris ce voyage à Paris, dans l'espoir de les sauver tous les deux.

— Les sauver!... comment? Espérez-vous obtenir leur grâce? les gens que mon mari servait sont impitoyables.

— Aussi, je n'attends rien d'eux. Je voudrais passer à l'étranger avec les deux proscrits. Je vous ai dit que je comptais entrer comme institutrice dans une famille anglaise. Ce n'est pas vrai, et vous me pardonnerez d'avoir inventé cette fable. Je ne vous connaissais pas encore.

— Moi aussi, j'ai commencé par vous cacher ma véritable situation. Nous sommes à deux de jeu, et j'aurais mauvaise grâce à vous reprocher de ne pas avoir livré votre secret à une inconnue.

Mais... excusez-moi de vous interroger... pour passer à l'étranger, il faut de l'argent...

— J'en ai. Malheureusement, il faut aussi des passeports.

— Et vous ne savez comment vous en procurer. Mais le gouvernement finira par revenir sur les mesures rigoureuses qu'il a prises au lendemain de l'insurrection... ou du moins la surveillance se relâchera.

— Jamais au point de faciliter la fuite de mon frère. Nous voudrions aller en Amérique, et je suppose qu'au Havre, avant de s'embarquer, les passagers doivent justifier de leur identité. Or, je vous l'ai dit, madame, mon frère est signalé partout... et il n'a pas de papiers qui lui permettraient de se faire passer pour un autre.

— Il y aurait peut-être un moyen de nous sauver tous.

— Vous dites : nous!... êtes-vous donc poursuivie aussi?

— Non... mais je ne tiens pas à rester en France où je n'ai plus ni parents, ni amis. Et si vous vouliez me permettre de partir avec vous pour l'Amérique, je crois que je partirais. J'ai de quoi payer mon passage et les gens qui m'ont éconduite ne me refuseraient pas un passeport, quand ce ne serait que pour se débarrasser de mes réclamations.

— C'est probable, dit Edmée qui ne devinait pas où madame Bastide voulait en venir.

— Eh! bien, reprit la jeune veuve, je pourrais peut-être en obtenir aussi pour vous, pour votre frère et pour votre fiancé. J'inventerais une histoire... je dirais que vous êtes de ma famille et que nous voulons nous expatrier tous pour nous établir aux Etats-Unis.

— Je doute qu'on se contentât de votre affirmation.

— Qui sait? mon mari était un bonapartiste ardent et il occupait depuis le coup d'Etat une assez haute position. Certes, on ne soupçonnera pas sa veuve de favoriser la fuite des ennemis du gouvernement qu'il servait... et on admettra peut-être que je désire émigrer avec tous les parents qui me restent.

Me permettez-vous d'essayer?

— Je le voudrais... mais je ne puis rien prendre sur moi... avant de vous répondre, il faut que je consulte mon frère... et pour le consulter, il faut que je le voie.

— Nous le chercherons ensemble. Je connais assez bien les différents quartiers de Montmartre et je vous servirai de guide. Avec moi, d'ailleurs, on vous remarquera moins que si vous étiez seule.

Vous n'avez pas demandé de renseignements à notre hôtesse, madame Gouverneur?

— Je n'ai pas osé.

— J'oserai, moi. Et il est très probable qu'elle pourra nous indiquer le domicile de l'homme qui a reçu votre frère. Elle habite Montmartre depuis vingt ans et elle sait tout ce qui s'y passe. Si par hasard, elle n'était pas en mesure de nous répondre, elle s'informera et, parmi les habitués de la table d'hôte, il s'en trouvera bien un qui aura entendu parler de votre compatriote, pour peu que ce monsieur ne soit pas un nouveau venu à Montmartre. Comment s'appelle-t-il?

— Lucien Doradour, et je crois qu'il s'est fixé ici depuis plusieurs années. Il y a très longtemps qu'il a quitté le Périgord et les personnes que j'ai interrogées avant de partir l'ont tout à fait perdu de vue, de sorte qu'elles n'ont pas pu me donner son adresse exacte. Mais je suis certaine qu'il est encore à Montmartre. Mon frère me l'a écrit. Malheureusement, il se défiait de la poste et il ne m'a pas désigné la maison.

— Il a eu grand tort. Plus vous perdrez de temps à le chercher et plus vous courrez de risques tous les deux. Mais... il doit sortir quelquefois et vous finirez peut-être par le recontrer.

— C'est ce que j'espérais... mais je n'espère plus rien.

— Pourquoi? Vous êtes arrivée hier et c'est aujourd'hui votre première sortie. A la prochaine, vous serez peut-être plus heureuse.

— Je crains qu'il n'ose pas se montrer dehors. Il sait que la police a son signalement.

— Il est possible, en effet, qu'il craigne de faire de mauvaises rencontres. Mais ce n'est pas une raison pour vous décourager. Cherchons ensemble... cherchons jusqu'à ce que nous trouvions... Mais ce n'est pas ici qu'il faut l'attendre. Le jour baisse déjà et il ne faut pas que la nuit nous surprenne dans ces solitudes. Je pense que nous ferons bien de rentrer.

— Rentrons, madame, dit Edmée qui subissait déjà, sans trop s'en apercevoir, l'ascendant de sa nouvelle amie.

Elles se levèrent en même temps et elles reprirent le chemin de la maison meublée qui s'élevait à mi-côte et dont elles apercevaient le toit à cent mètres au-dessous du sommet de la butte.

Ce chemin n'était pas commode. Il passait d'abord à travers des terrains vagues et au-delà, il était taillé presque à pic au flanc de la colline; difficile à monter, plus difficile encore à descendre. Ces dames trébuchaient à chaque pas : madame Bastide surtout, parce qu'elle était beaucoup moins accoutumée que mademoiselle Chancelade à marcher dans les sentiers malaisés. Edmée, née et élevée aux champs, avait fait son apprentissage en grimpant sur les coteaux escarpés du Périgord, et soutenait sa compagne dans les passages difficiles.

Il arriva un moment où la jeune veuve, après avoir fait un faux pas, fut lancée malgré elle sur une pente très raide, sans que la sœur de Louis pût la retenir. Elle fit à cette allure trop accélérée une vingtaine de pas, et elle alla involontairement se jeter dans les bras d'un homme qui venait en sens inverse. Peu s'en fallut qu'ils ne tombassent tous les deux, mais, fort heureusement, il était solide sur ses jambes et il soutint le choc sans broncher.

Il prit madame Bastide par la taille, il l'aida à reprendre son aplomb, et il lui dit doucement :

— Remettez-vous, madame, et si on vous poursuit, n'ayez pas peur, je vous défendrai.

En même temps, il ôta poliment de sa bouche une pipe qu'il fumait, et il attendit.

Madame Bastide, en levant les yeux sur lui, vit un grand jeune homme, bien planté, qui avait des traits réguliers, des yeux superbes, et une physionomie sympathique.

Son sauveur, si sauveur il y avait, lui plut tout de suite, et elle balbutia quelques mots de remerciement qu'elle aurait mieux tournés si elle eût été moins troublée.

Et, en vérité, elle pouvait bien s'étonner de s'être heurtée, dans ces parages fréquentés surtout par des malandrins de toute espèce, contre un garçon très convenablement vêtu et parlant le langage des gentlemen.

— Vous plaît-il que je vous reconduise jusqu'au bout de ce désert? demanda ce singulier promeneur.

— Je vous remercie, monsieur, répondit la dame. Je ne suis pas seule... je suis venue ici avec une amie... je l'ai laissée en arrière... bien malgré moi... mais la voici!...

Edmée arrivait, en effet. Elle avait descendu la pente avec beaucoup de précaution, et elle s'arrêta court en voyant madame Bastide causer avec un homme.

— Allons à sa rencontre, dit cet inconnu. Il convient, je crois, que je lui explique moi-même ce qui vient de se passer. Elle pourrait se méprendre sur mes intentions.

Pour bien les marquer, il se découvrit et il s'avança le chapeau à la main.

Deux cris de surprise partirent à la fois :

— Louis!

— Edmée!

Le frère et la sœur se précipitèrent l'un vers l'autre et s'embrassèrent de bon cœur, sans plus songer à madame Bastide qui assistait d'assez loin à cette scène de reconnaissance.

Elle avait deviné sans peine que la soi-disant mademoiselle Védrines venait de retrouver miraculeusement ce frère proscrit dont l'absence la désolait, et elle se tenait à l'écart de peur de troubler leur joie.

Elle avait même cru devoir, par excès de discrétion, leur tourner le dos, et attendre qu'ils eussent fini d'échanger des épanchements et des confidences.

Elle attendit assez longtemps. Louis Chancelade, que sa situation avait rendu prudent, se renseignait sur la personne qui accompagnait sa sœur et Edmée lui racontait comment elle avait fait la connaissance de cette dame et comment cette dame espérait leur fournir les moyens de quitter la France avec elle.

Ce récit fort inattendu aurait dû mettre Chancelade en défiance, et cependant il accepta, sans élever la moindre objection et sans mettre en doute la sincérité des intentions d'une personne que sa sœur connaissait à peine et qu'il ne connaissait pas du tout.

Chancelade était un homme de premier mouvement, et madame Bastide lui inspirait déjà une très vive sympathie.

Coralie Bernache, plus jeune et plus jolie que cette veuve, lui plaisait beaucoup moins, et lui semblait moins sûre, quoiqu'elle lui eût déjà donné des preuves sérieuses de dévouement.

Il lui devait en partie d'avoir échappé à la poursuite du sieur Marteau et il ne devait absolument rien à madame Bastide. Mais le cœur ne raisonne pas ses préférences et Coralie n'avait pas su toucher le sien.

Ce n'était pas le moment d'exposer à sa sœur ses

intimes, ni même d'entrer avec elle dans
ses aventures depuis leur séparation.
/ait pas honnêtement laisser se morfondre
qui leur témoignait tant d'intérêt et qui,
on, s'abstenait d'approcher.
:s va très bien et il ne pense qu'à toi ;
demain, dit-il à Edmée. Viens me présen-
ıvelle amie.
e demandait pas mieux. Louis aborda
stide en lui tendant la main et commença

ur vient de m'apprendre que vous aussi
z vous expatrier, parce que vous êtes
se. Il ne tiendra pas à moi que nous ne
semble.
z-moi seulement d'ajouter qu'il est inu-
compromettre en demandant pour nous
rts que vous n'obtiendriez pas. J'ai un
n sur lequel je suis obligé de me taire,
ma sœur.
garde, en effet, de parler à Edmée, ni à
ıstide, de ses rapports avec Coralie Ber-

'aut attendre huit jours, peut-être davan-
-il, et je suis d'avis de ne rien changer
arrangements pris par ma sœur et par
ne pouvons pas vivre ensemble, sous
ıus exposer à des dangers sérieux, mais

nous pouvons nous voir... en nous rencontrant à cette place, aux heures où il n'y vient personne.

Si Edmée s'apercevait qu'on l'espionne, elle cesserait de venir et vous pourriez toujours m'apporter de ses nouvelles, vous, madame, qui n'avez rien à craindre des agents de police.

— Je le ferais de grand cœur, répondit avec empressement madame Bastide.

— Il faut cependant que je sache où tu demeures, dit Edmée. J'ai cherché toute la journée la maison de notre compatriote et je ne l'ai pas trouvée. A Salviac, l'homme auquel tu m'avais adressée, n'a pas pu me l'indiquer.

— Elle est située au fond d'une impasse qui ne porte pas de nom. Mais on la voit d'ici. Ce toit pointu, recouvert en tuiles rouges...

— Je le reconnaîtrai, mais... pour y aller...

— Il faut descendre jusqu'au boulevard qui longe extérieurement le mur d'enceinte... là, en tournant le dos à la barrière de l'octroi, tu verras devant toi une ruelle étroite. Doradour demeure au fond, dans une maisonnette qui est précédée d'une petite cour fermée par une grille.

Ne viens qu'au cas où tu aurais absolument besoin de me parler en dehors de l'heure de notre rendez-vous quotidien, sur le haut de la butte... au-dessus de l'endroit où nous sommes en ce moment. Quand

j'aurai un motif pour ne pas venir, j'enverrai Jacques...

Et Chancelade ajouta en souriant :

— Il doit te tarder de le voir. Je l'enverrai demain... à midi. Et il va être bien content ce soir, quand je lui apprendrai que je t'ai vue.

Maintenant, il faut aussi que je sache où est la maison meublée que tu habites.

— Que nous habitons, reprit madame Bastide. On la voit d'ici comme on voit la vôtre. Cette grande bâtisse blanche, à côté d'un pigeonnier. On y entre par la rue des Abbesses.

— Bon ! je sais. Mais je ne m'y risquerai pas, à moins d'y être forcé par un événement imprévu.

Et maintenant, il faut nous séparer.

— Déjà ! murmura tristement Edmée.

— Demain, Jacques te dira pourquoi.

— Tu ne viendras donc pas ?

— Je n'en sais rien encore. Dans tous les cas, tu trouveras à qui parler et si je ne viens pas demain, je viendrai le jour suivant.

Embrasse-moi, petite sœur et ne te désole plus. Quelque chose me dit que nos malheurs vont finir... nos malheurs et les vôtres, madame, ajouta Louis en regardant madame Bastide qui lui semblait de plus en plus charmante.

— Je l'espère, maintenant que j'ai une amie et un ami, répondit-elle avec une émotion sincère.

— Au revoir ! reprit Chancelade qui se mit à escalader rapidement la pente ravinée où la jeune veuve était tombée dans ses bras.

Edmée, encore mal remise de sa première émotion, prit tristement le bras de madame Bastide, et elles descendirent ensemble par une rue pavée qui commençait là et qui devait les mener à la maison de madame Gouverneur.

Ni l'une ni l'autre n'avait envie de parler. Edmée ne comprenait rien aux brusques façons de son frère et se demandait avec une certaine inquiétude ce qu'il allait faire sur le haut de la butte au moment où la nuit venait.

Madame Bastide pensait à ce garçon dont le langage ferme et franc avait réveillé en elle des sensations oubliées. L'homme qu'elle avait aimé autrefois parlait ainsi, et elle s'imaginait que Chancelade lui ressemblait.

Du reste, le trajet n'était pas long, et elles arrivèrent à la maison meublée sans avoir échangé une parole.

On dinait à cinq heures dans cet établissement patriarcal et lorsqu'elles franchirent la grille, la cloche sonnait déjà pour avertir les pensionnaires.

Ces dames n'eurent que le temps de remettre un peu d'ordre dans leur toilette que leur excursion avait fort dérangée, et quand elles descendirent, quelques habitués avaient déjà pris place autour de

la longue table que devait présider madame Gouverneur.

La salle à manger était grande, mais elle ne brillait pas par le luxe de l'ameublement. Les murs étaient tapissés de papier à dix sous le rouleau et ornés de gravures coloriées représentant des épisodes tirés de *victoires et conquêtes:* Napoléon blessé devant Ratisbonne et Poniatowski se précipitant dans l'Elster avec son cheval. Quelques quinquets fumeux accrochés de loin en loin à la muraille et une lampe en cuivre suspendue au plafond éclairaient ce local, qui avait à peu près l'aspect d'un réfectoire de collège.

La table étaient entourée de chaises de paille, mais ce jour-là par exception, la nappe, qu'on ne changeait habituellement que tous les dimanches, était d'une blancheur éclatante, et on avait placé devant chaque couvert un verre à bordeaux et un verre à champagne.

Ces préparatifs inusités annonçaient qu'on attendait un convive de distinction et, autre symptôme très significatif, au lieu d'occuper sa place réservée au centre de la table, madame Gouverneur allait et venait, gourmandant ses bonnes et disparaissant même quelquefois pour aller donner des instructions à sa cuisinière.

Cette hôtesse était un grosse femme qui avait dû être très belle sous le règne de Louis XVIII et qui

était restée imposante, comme il convenait à la veuve d'un officier supérieur.

Elle traitait ses pensionnaires avec une familiarité digne et ne souffrait pas que la conversation sortît des bornes de la décence, ni que les discussions politiques dégénérassent en querelles, et, depuis les derniers événements, elle était assez souvent obligée d'interposer son autorité, car les habitués n'étaient pas tous de la même opinion.

La majorité, composée d'anciens militaires, approuvait le coup d'État et ne se gênait pas pour souhaiter tout haut la restauration de l'Empire ; mais il y avait aussi des petits bourgeois, libéraux de 1830, et des commerçants retirés qui tenaient pour la République.

Quelques vieilles rentières donnaient parfois dans ce concert sans harmonie la note légitimiste, mais elles la donnaient en sourdine, et généralement elles se contentaient de déployer un appétit formidable.

Edmée et madame Bastide n'avaient pas dîné la veille à la table commune, parce qu'elles étaient arrivées après l'heure et elles ne connaissaient encore personne parmi les convives. Aussi se tinrent-elles à l'écart, en attendant que le repas commençât. Et on ne les regarda pas trop, les abonnés ayant tous passé l'âge où on remarque les jolies femmes.

Madame Gouverneur, tout affairée qu'elle était, trouva le moyen de leur dire qu'un de ses pension-

naires avait invité ce soir-là un ancien compagnon d'armes qui était un personnage considérable, et que le dîner serait une fête marquée par de nombreux extra.

Les deux amies se seraient bien passées de ce festin de gala. Elles n'avaient pas le cœur à la joie, et le vin de champagne ne les tentait pas. Elles délibérèrent à voix basse pour décider si elles demanderaient à se faire servir dans un de leurs deux appartements, mais elles jugèrent d'un commun accord qu'il y aurait pour elles quelque inconvénient à se singulariser, sans compter celui de dîner fort tard des reliefs du repas, et finalement elles restèrent.

Edmée était assez préoccupée de savoir qui pouvait être cet invité en l'honneur duquel on faisait tant de frais. Elle se défiait de l'imprévu et elle redoutait les nouvelles rencontres.

Le personnage en question n'arrivant toujours pas, elle prit le parti de s'asseoir à côté de madame Bastide, au bas bout de la table, le plus loin possible des deux places que madame Gouverneur avait fait marquer pour le noble étranger et pour celui des habitués qui devait l'amener.

Si la sœur de Louis Chancelade avait pu prévoir la surprise qui l'attendait, elle serait probablement allée s'enfermer dans sa chambre.

Les pensionnaires suivirent l'exemple que leur donnaient les deux nouvelles venues.

Ils avaient faim, ils étaient las d'attendre et ils trouvaient que l'hôtesse en prenait trop à son aise en retardant le dîner pour faire plus d'honneur à un étranger dont ils ignoraient le nom et dont ils se souciaient fort peu.

Madame Gouverneur se vit obligée de céder fort à contre-cœur au vœu unanime de ses abonnés et il lui fallut occuper le fauteuil de la présidence, un vieux fauteuil en paille placé au centre de la table.

Elle donna en rechignant l'ordre d'apporter le potage; la soupière fumante fit son entrée et bientôt on n'entendit plus que le bruit des cuillères heurtant le fond des assiettes.

Quelques-uns des convives avaient déjà fini d'avaler leur portion, lorsqu'on vit paraître le capitaine Ratibal conduisant un monsieur à moustaches grisonnantes et à tournure militaire.

Madame Gouverneur les salua et d'un geste majestueux leur indiqua les chaises qu'elle leur avait réservées précisément vis-à-vis d'elle. Ils les prirent, après que le capitaine eut fait signe à la maîtresse de maison de ne déranger personne, et ils se mirent aussitôt à manger la soupe comme les autres.

Cette simplicité d'allures n'empêcha pas les convives de regarder le nouveau venu et d'échanger à demi-voix des appréciations sur sa personne.

Il avait grand air et il portait à la boutonnière de sa redingote noire la rosette d'officier de la Légion

d'honneur; c'en était bien assez pour intimider les petits bourgeois qui se trouvaient là et pour exciter la curiosité des officiers retraités.

On le prit pour un général, et madame Gouverneur que le capitaine Ratibal avait renseignée étonna tout le monde en disant à haute voix :

— Monsieur le comte, me ferez-vous l'honneur de revenir au potage?

— Il est excellent, madame, répondit poliment l'invité du capitaine, mais je vous rends grâces. Je me réserverai pour le bouilli.

Ce ton bon enfant mit à l'aise les convives, et la conversation ne tarda guère à s'animer, mais le titre de comte avait fait beaucoup d'effet, et chacun se crut obligé d'observer une certaine réserve dans ses discours.

Edmée était tellement absorbée dans ses pensées qu'elle n'avait pas pris garde à l'entrée du personnage attendu, et elle ne leva les yeux sur lui qu'au moment où elle entendit le son de sa voix.

Elle les leva, mais ce fut pour les baisser presque aussitôt, car elle reconnut le comte de Sigoulès, et de tous les Périgourdins qu'elle aurait pu rencontrer à Paris, c'était peut-être celui qu'elle redoutait le plus de trouver sur son chemin, car il lui avait à peu près défendu d'y venir, et elle se sentait en faute vis-à-vis de ce brave seigneur qui voulait bien s'intéresser au sort de son frère.

Peu s'en fallut qu'elle ne sortît. Mais elle réfléchit que ce brusque départ attirerait sur elle l'attention générale et que mieux valait tâcher de se dissimuler dans le coin où elle était placée.

L'éclairage de la salle n'était pas brillant. Edmée et madame Bastide se trouvaient dans l'ombre, tandis que la lumière de la lampe suspendue au plafond donnait en plein sur M. de Sigoulès. Il pouvait donc arriver qu'il ne fît pas attention à ces dames, surtout si elles avaient soin de causer entre elles, à voix basse, sans se mêler des propos qui se tenaient au centre.

— Qu'avez-vous, ma chère Edmée? demanda madame Bastide à l'oreille de sa voisine.

— Moi?... rien, balbutia la jeune fille.

— Vous avez pâli en regardant ce monsieur. Est-ce que vous le connaissez?

— Oui... il est de mon pays.

— Alors, il vous connaît aussi bien que vous le connaissez... Et... c'est un ennemi peut-être?

— Non... au contraire.

— Vous n'avez donc rien à craindre de lui.

— N'importe! j'aime autant qu'il ne me voie pas... et je vous prie de me parler le plus que vous pourrez... comme ça, il me remarquera moins.

— Je ne demande pas mieux... mais, c'est singulier... il me semble que ce n'est pas la première fois que je le vois. Est-ce qu'il habite le Périgord?

— Oui... mais il vit toute l'année dans ses terres.

— Cependant il en sort quelquefois puisqu'il est ici. J'ai dû le rencontrer autrefois à Bordeaux. Serais-je indiscrète si je vous demandais son nom?

— A vous, je puis le dire. Il s'appelle M. de Sigoulès.

— Et il a un château aux environs de Salviac?

— Oui... comment savez-vous cela?

— Je l'ai su... à Bordeaux... il y a longtemps, balbutia madame Bastide, qui se troublait de plus en plus.

N'a-t-il pas un parent assez proche qui sera son héritier... un parent beaucoup plus jeune que lui?

— Son neveu à la mode de Bretagne... le baron de Mussidan.

— Et il vit encore, ce neveu? demanda vivement la jeune veuve.

— Oui, répondit mademoiselle Chancelade qui ne s'expliquait pas la curiosité de son amie.

— Savez-vous où il est?

— Il était en prison... M. de Sigoulès l'en a fait sortir et l'a amené à Paris, où il doit être encore.

— En prison! pourquoi?

— Pour avoir pris part comme mon frère à une insurrection contre le gouvernement. On l'a relâché, grâce à l'influence de son oncle et on a gardé Louis qui serait encore détenu s'il n'avait pas eu le bon-
-r de s'échapper.

— Mais cette insurrection... c'est dans l'arrondissement de Salviac qu'elle a éclaté... Votre frère n'habitait donc pas Bergerac ?

— Non, madame... ni moi non plus. Quand je vous ai dit cela, je ne vous connaissais pas assez pour me fier complètement à vous. Maintenant que vous avez vu mon frère, je n'ai plus rien à vous cacher.

Puis-je vous demander, maintenant que vous savez tout, en quoi M. de Mussidan vous intéresse ?

Madame Bastide eût été sans doute embarrassée pour répondre. Une diversion lui vint en aide.

Le capitaine Ratibal qui tenait à fêter brillamment son ancien camarade n'avait pas attendu le dessert pour offrir du vin de champagne à toute la compagnie.

Les bouchons venaient de sauter et les bonnes de madame Gouverneur couraient autour de la table en versant de haut pour faire plus de mousse et ne pas remplir les verres jusqu'au bord.

Force fut à madame Bastide de tendre le sien, sous peine de se singulariser, et Edmée dut en faire autant, pour le même motif.

Elles pensaient en être quittes pour mouiller leurs lèvres, mais le capitaine ne l'entendait pas ainsi.

Il se leva et il porta en ces termes chaleureux la santé du comte :

— A mon brave et digne camarade Sigoulès, qui serait aujourd'hui général de division s'il n'avait pas cru devoir briser son épée en 1830, et qui a bien voulu accepter la modeste invitation d'un ancien garde du corps.

Ce toast fut bien accueilli, quoiqu'il y eût là des gens qui admiraient la révolution de Juillet, et M. de Sigoulès remercia l'assistance en quelques mots bien sentis et bien dits.

Malheureusement, il ne s'en tint pas là. Puisqu'il avait tant fait que de grimper à Montmartre pour ne pas refuser un vieux troupier rencontré par hasard, la veille, en sortant du café de Paris, où il venait de dîner avec Adhémar, M. de Sigoulès voulait faire bien les choses et se montrer aimable avec les bonnes gens de la table d'hôte.

Ils l'amusaient fort et cette excursion dans un monde qu'il n'avait jamais fréquenté l'intéressait comme un voyage de découvertes.

Il se leva donc à son tour, dès que le brouhaha eut cessé et, le verre en main, il dit de sa voix mâle et sonore :

— Maintenant, messieurs, je bois aux dames.

Toutes les personnes appartenant au sexe faible se levèrent en même temps, et madame Gouverneur faillit tomber le nez sur la table, en se penchant pour heurter son verre contre celui du vieux gentilhomme.

Toutes, excepté les deux amies. Prises à l'improviste par cette invitation collective, elles ne savaient que faire, et elles crurent s'y dérober en ne bougeant pas. L'effet de leur abstention fut tout opposé.

Le comte était trop bien élevé pour leur reprocher de ne pas répondre à son toast, mais madame Gouverneur, qui ne se gênait avec personne, les interpella ainsi :

— Eh bien, madame et mademoiselle !... vous dédaignez donc de boire avec nous ?

Et comme la jeune veuve répondait par un signe négatif, elle reprit en haussant le ton :

— J'espère que vous ne ferez pas à M. le comte l'affront de rester assises.

Edmée aurait voulu rentrer sous terre et madame Bastide n'était pas beaucoup moins embarrassée de sa contenance.

Le vieux gentilhomme que cette petite scène divertissait infiniment crut faire merveille en disant :

— Ce n'est pas à ces dames de se déranger. Je vais présenter ma requête moi-même et je me flatte qu'elles voudront bien me faire raison.

Et avec une vivacité qui aurait fait honneur à un jeune homme, il repoussa du pied sa chaise, passa derrière le capitaine assis à sa gauche et s'en alla chercher au bout de la table les deux jolies récalcitrantes.

Madame Bastide s'était décidée à se lever et l'at-

tendait de pied ferme, couvrant Edmée qui venait après elle. Le comte l'aborda courtoisement, lui débita un petit compliment fort bien tourné et trinqua avec des façons de l'ancienne cour.

Du reste, il ne parut pas qu'il reconnût la veuve qui le regardait de tous ses yeux.

Ce fut ensuite le tour d'Edmée. Elle avait rassemblé tout son courage, elle attendait, debout, le scabreux abordage et elle avait préparé la courte phrase qu'elle prononça de façon à n'être entendue que M. de Sigoulès :

— Par grâce ne m'appelez pas par mon nom. Après le dîner, je vous expliquerai tout.

Le vieux gentilhomme, au cours de sa longue carrière, avait eu des surprises de toute espèce ; des déceptions et des bonnes fortunes imprévues ; la rencontre d'Edmée n'aurait pas dû troubler son sang-froid. Il en avait, comme on dit, vu bien d'autres. Et cependant, il ne put rester maître de lui, quand il la reconnut tout à coup.

Il ne prononça pas son nom qu'elle le suppliait de taire, il ne dit pas un mot, mais il oublia de trinquer, et ce fut la jeune fille qui choqua son verre contre celui du comte de Sigoulès.

Du reste, il se remit très vite et, après s'être excusé en excellents termes de lui avoir presque fait violence en l'obligeant à goûter le vin de champagne de madame Gouverneur, il regagna sa place, aux

applaudissements des convives, que cette petite scène avait mis en belle humeur.

Madame Bastide s'y était fort intéressée, pour d'autres raisons, et elle avait encore bien des renseignements à demander à sa voisine qui, de son côté, souhaitait de reprendre l'entretien où elle l'avait laissé, c'est-à-dire au moment où il était question du baron de Mussidan.

Mais ce n'était pas le moment, car tout le monde les regardait, et il y avait là des gens qui se seraient étonnés de les voir s'entretenir à voix basse, au lieu de prendre part à la conversation générale ; il y avait même des vieilles filles qui leur lançaient des regards dépourvus de bienveillance.

Et les deux nouvelles amies comprenaient très bien qu'il leur importait de se concilier la sympathie de madame Gouverneur et de ses habitués, car leur séjour à la villa des Marronniers pouvait se prolonger.

Quant à l'ancien garde du corps, il ne songeait qu'à abréger la séance, afin de se ménager un tête-à-tête avec Edmée, qu'il se proposait d'interroger sur sa situation présente et sur ses projets. Il ne lui en voulait pas trop d'avoir quitté Salviac sans sa permission, et il était tout prêt à la servir quand même.

Madame Bastide l'intéressait moins. Il la trouvait jolie, mais il ne se rappelait pas l'avoir jamais vue, et instinctivement il se défiait un peu d'elle.

— Mon cher, dit-il à son ancien camarade Ratibal, je te remercie de m'avoir invité. On nous traite fort bien ici et on y rencontre des femmes charmantes.

— C'est bien un hasard, répondit le vieux troupier en baissant la voix. Les habituées de la table ont toutes de cinquante à quatre-vingts ans. Les deux nouvelles sont arrivées hier, juste à point pour dîner avec toi ce soir. Ce n'est pas la première fois que je vois celle qui est en deuil. Elle a déjà logé ici, il y a deux ou trois ans, mais je n'avais jamais aperçu l'autre... la plus jeune. Il paraît que c'est une institutrice qui vient à Paris pour se placer.

Sur ce dernier point, le comte savait à quoi s'en tenir, mais il n'en laissa rien paraître et il répliqua d'un ton dégagé :

— Elle n'a pas le physique de l'emploi. Les institutrices sont presque toujours sèches et déplaisantes. Celle-ci est bien en chair et elle possède une physionomie sympathique.

— Tu envisages donc toujours les femmes au même point de vue que dans notre beau temps ?

— Pas tout à fait. Je ne suis pas ce que j'étais, il y a vingt ans. Mais j'aime encore à voir de jolies fleurs, quoique je ne puisse plus les cueillir, et j'ai une vraie manie de vieillard qui consiste à faire parler les jeunes filles. Elles ne se défient pas de ma barbe grise... elles me racontent leurs affaires de

cœur et je m'amuse à leur donner de bons conseils... qu'elles ne suivent presque jamais.

— Tu leur en donnais de détestables, lorsque tu étais caserné avec moi au quartier du quai d'Orsay. Quand le diable vieillit, il se fait ermite. Mais, parle-moi franchement : tu as envie de causer avec cette petite qui baisse les yeux et qui rougit quand on lui adresse un compliment. Chacun son goût. Moi j'aimerais mieux l'autre... celle qui est en deuil. Mais qu'à cela ne tienne, je vais arranger ça.

Cet aparté entre les deux camarades avait été couvert par le bruit d'une discussion politique engagée entre un ancien lieutenant d'infanterie, partisan fougueux du nouveau régime, et un ex-bonnetier qui avait été capitaine de la garde nationale sous Louis-Philippe.

Ratibal y mit fin en interpellant à travers la table, la digne madame Gouverneur.

— Aimable présidente, lui dit-il familièrement, est-ce que vous comptez faire servir le café ici ?

— Vous savez bien, mon cher capitaine, que c'est l'habitude de la maison, répondit en minaudant la vénérable hôtesse, qui avait encore des prétentions.

— Oui, mais pour une fois, vous pourriez bien nous réserver votre petit salon... à mon ami, à moi, et à quelques-unes de vos pensionnaires.

Ratibal disait cela en regardant du coin de l'œil

les deux nouvelles venues et madame Gouverneur qui comprenait à demi-mot, lui fit signe qu'il pouvait y compter.

Un instant après, elle se leva tout doucement pour aller donner des ordres en conséquence et les autres convives, surexcités par le vin de Champagne qui continuait à circuler, s'aperçurent à peine de son absence.

La discussion recommença de plus belle et tout le monde y prit part, excepté les deux jeunes femmes qui avaient entendu la proposition du capitaine et qui n'attendaient qu'une occasion de disparaître à l'anglaise, c'est-à-dire sans prendre congé de personne.

Cette occasion se présenta au dessert, lorsque deux ou trois vieux pécheurs demandèrent la permission de fumer, pour clore dignement cette fête exceptionnelle.

Les femmes n'osèrent pas réclamer; quelques vieilles déclarèrent même que l'odeur du tabac leur était agréable et restèrent en dépit du nuage de fumée qui ne tarda guère à remplir la salle.

Mais Edmée et madame Bastide levèrent immédiatement le siège. Le comte de Sigoulès n'osa pas en faire autant avant d'avoir trouvé un prétexte plausible pour fausser compagnie aux indifférents qui l'ennuyaient.

Son féal compagnon se chargea de le lui fournir.

— Tu sais, mon vieux, qu'il y a un jardin dans l'établissement, lui dit-il à haute voix; si nous allions y faire un tour, en attendant le café? On étouffe ici et je suis sûr que tu éprouves le besoin de prendre l'air un instant.

— C'est vrai, répondit Sigoulès ; on ne fumait pas de notre temps. Je m'y suis mis pour faire comme tout le monde, mais je n'aime à fumer que dehors.

Après cet échange de propos destinés à expliquer leur sortie, ils filèrent à la sourdine, laissant les causeries aller leur train et bravant les commentaires.

Ils rencontrèrent dans le corridor madame Gouverneur, qui leur dit gracieusement :

— Messieurs, le café est servi au parloir, et j'espère que mes deux nouvelles locataires voudront bien vous tenir compagnie. Je les ai prévenues.

— Alors, elles nous attendent? demanda Ratibal, avec un sourire malicieux.

Ce sceptique capitaine prenait ces dames pour des aventurières de moyenne vertu et riait sous cape de voir Sigoulès s'enflammer de la sorte.

— Mais non, répondit l'hôtesse. Elles sont montées dans leurs chambres... probablement pour faire un bout de toilette et je suppose qu'elles ne tarderont pas à descendre. Moi, je retourne présider la table. Mes pensionnaires ont trop bu et si je n'y mettais le holà, ils finiraient par se prendre aux cheveux.

— Mon cher Sigoulès, dit Ratibal, après qu'elle eut tourné les talons, le parloir en question est situé au fond du jardin, et il n'y doit pas faire chaud. Te sens-tu disposé à y poser jusqu'à ce qu'il plaise à ces dames de venir nous y rejoindre? A mon âge, cette faction hors de tour ne me tente pas beaucoup, je l'avoue.

— Il ne s'agit pas de ce que tu t'imagines, répliqua vivement le comte. La plus jeune est de mon pays et je tiens à avoir un entretien avec elle... en tout bien, tout honneur.

L'autre m'est inconnue et complètement indifférente.

— Bon! mais alors tu ne tiens pas à ce qu'elle assiste à cet entretien et, moi, j'y serais de trop.

— Je te répète que je n'ai pas la moindre envie de faire la cour à cette enfant qui est la fille d'un de mes métayers. Je l'ai vue naître et elle ne m'inspire que de l'intérêt. Seulement, j'ai à lui parler de choses très graves et...

— Compris. Je te laisse. Je retourne à la table d'hôte, et si tu ne reviens pas, je me charge d'expliquer ton absence. Tu vois cette lumière là-bas. C'est le parloir en question, tu y arriveras bien sans moi.

Au revoir! J'irai te demander à dîner un de ces jours.

Le comte laissa partir son vieil ami et se dirigea au pas accéléré vers le point lumineux que Ratibal venait de lui indiquer.

Il n'eut pas besoin d'aller jusque-là, car, à mi-chemin, Edmée se montra tout à coup.

— Je vous ai attendu ici, lui dit-elle. Je comptais bien que vous viendriez seul, et...

— Ma chère enfant, interrompit M. de Sigoulès, je devrais vous gronder, mais je ne m'en sens pas le courage. Mieux vaut que je vous aide à sortir de l'impasse où vous vous êtes fourrée, malgré tout ce que j'ai pu vous dire à Salviac. Ce n'est pas dans ce jardin banal que nous pourrons causer, et je vous prie de venir me voir demain à l'*Hôtel du Helder*, rue du Helder. J'y serai toute la journée. En attendant que nous puissions nous expliquer à fond, veuillez répondre brièvement à deux questions.

Votre frère est à Paris, et vous l'avez revu, je suppose ?

— Je viens de le rencontrer. Il demeure tout près d'ici, chez un de nos compatriotes. Jacques est avec lui.

— Jacques ! c'est complet !... Il faut que vous ayez tous perdu l'esprit. La police est à leurs trousses et, si je ne m'en mêlais pas, ils seraient arrêtés avant peu.

Maintenant, qu'est-ce que cette femme qui était assise à côté de vous, à table, et qui, paraît-il, est arrivée à Paris avec vous ?

— Je l'ai rencontrée à Bordeaux... Nous avons voyagé ensemble. Elle a connu autrefois votre cousin, M. de Mussidan.

— Mauvaise recommandation. Son nom, je vous prie.

— Elle s'appelle madame Bastide... elle est veuve... et j'ai pleine confiance en elle...

— Bon ! je me renseignerai auprès d'Adhémar. Provisoirement, je ne saurais trop vous recommander de ne pas livrer vos secrets à cette soi-disant amie de mon garnement de neveu.

Dans ce pays-ci, l'espionnage prend toutes les formes.

Edmée allait se récrier, mais M. de Sigoulès lui dit brusquement :

— Voilà tout ce que j'avais à vous demander ce soir. Votre place n'est pas ici. Rentrez chez vous. Je vais dire à la femme qui tient cette maison que vous n'êtes pas venue et je prendrai le café avec mon camarade. A demain !

III

Pierre Marteau possédait quelques-unes des aptitudes qu'il faut avoir pour être un bon policier : le dévouement absolu, le courage, la ténacité. Mais il lui en manquait d'autres, tout aussi nécessaires dans ce métier ingrat et difficile : la finesse, par exemple, le flair, et aussi la pratique. Il n'était pas assez Parisien, en ce sens qu'il ne connaissait pas assez Paris, ses bas-fonds et les habitudes des malandrins qui donnent de la besogne aux agents de la sûreté.

En revanche, pour garder la personne d'un chef d'Etat, empereur ou roi, Pierre Marteau n'aurait pas eu son pareil. Il en aurait remontré à Roustan, le mameluck légendaire, qui couchait toutes les nuits à la porte de la chambre de Napoléon Ier.

Aussi le général Plancoët, qui le connaissait bien, songeait-il à le caser définitivement dans la police particulière du prince-président.

Mais ce service n'étant pas encore complètement organisé, Marteau avait dû se contenter d'une place d'inspecteur dans la brigade politique ; une place provisoire, dont les attributions étaient assez mal définies.

On l'avait chargé, pour commencer, de rechercher l'assassin de M. Santelli, Louis Chancelade, qu'il connaissait mieux que personne, puisqu'il l'avait eu sous sa coupe dans la maison d'arrêt de Salviac.

Cette mission spéciale lui convenait d'autant mieux qu'il avait voué à son ancien prisonnier une haine implacable. L'évasion de Chancelade avait brisé l'avenir du gardien-chef, qui en était encore à se demander comment elle s'était accomplie. Il ne doutait pas qu'elle n'eût été favorisée par quelqu'un de la prison, mais par qui ? Il avait d'abord soupçonné la soi-disant cousine de sa femme, et il avait fini par soupçonner sa femme elle-même.

Le ménage s'était disloqué, à la suite de scènes violentes, et en arrivant à Paris, la belle geôlière avait déclaré à son mari qu'elle ne supporterait plus l'existence en commun. Le général était intervenu pour conseiller à Pierre Marteau de la laisser vivre à sa guise, et Marteau n'avait rien à refuser à son puissant protecteur. Il avait été convenu qu'Aurélie

utiliserait ses talents de musicienne en ouvrant un cours de chant. Le marquis de Plancoët se chargeait de lui procurer des élèves. Et cet époux accommodant n'en avait pas demandé davantage.

Peut-être était-il moins résigné qu'il en avait l'air ; peut-être même ruminait-il des projets de vengeance à longue échéance, mais il n'en laissait rien paraître et il s'était mis avec ardeur à exercer son nouvel emploi.

Pendant que madame Marteau s'installait dans un bel appartement de la rue de l'Arcade, il avait loué une modeste chambre dans la maison qu'il avait habitée autrefois, rue Saint-Louis-en-l'Ile, tout près de la préfecture de police, et sans frayer beaucoup avec les autres inspecteurs, il allait tous les jours au rapport, mais c'était pour la forme, car son chef, le sachant très protégé et chargé d'une mission spéciale, lui avait à peu près donné carte blanche.

Ses débuts n'avaient pas été brillants. Il manquait d'expérience et il ignorait l'art de se renseigner sûrement et promptement. Sa femme, au plus fort de leurs querelles, lui avait avoué que la prétendue Marie Minotte, n'était qu'une farceuse appelée Coralie Bernache, maîtresse du sous-préfet de Salviac, et il avait cherché à utiliser ce point de départ. Il s'était procuré sans peine l'adresse de Vignory qui logeait provisoirement à l'*Hôtel de Bade*, sur le boulevard des Italiens. Il avait même monté la garde plusieurs

fois dans la rue Mogador, espérant que Chancelade y viendrait.

Ces premières démarches n'avaient abouti à aucun résultat, si ce n'est à lui faire faire la connaissance de la femme de chambre de madame Bernache. Il l'avait entendue parler de sa maîtresse avec la concierge, sur le pas de la porte, et il n'attendait qu'une occasion de l'aborder lorsque, le soir du jeudi gras, il la vit rentrer portant un domino tout neuf et un gros bouquet de bruyères roses.

Il en conclut que la dame se proposait d'aller, le soir même, au bal de l'Opéra, que les branches de bruyère devaient être un signe de reconnaissance et qu'elle y avait peut-être donné rendez-vous à l'évadé de la prison de Salviac.

Cette conclusion était des plus hasardées, mais elle faisait honneur à la sagacité de Pierre Marteau, puisqu'il se trouva qu'il avait deviné, et il ne perdit pas de temps pour agir en conséquence.

L'arrestation de Chancelade était son unique objectif, depuis qu'il était entré dans la police, et il devait en recueillir tout l'honneur, car, à dire vrai, personne que lui ne s'en occupait sérieusement. Le gouvernement nouveau avait d'autres soucis que de pourchasser le meurtrier de M. Santelli, commissaire général qui, par une sévérité poussée à l'excès, avait fait plus de tort que de bien au pouvoir qu'il servait.

C'était même à cette indifférence relative que

Chancelade devait de ne pas être encore repris, car si les vieux routiers de la sûreté s'étaient mêlés de le chercher, il n'aurait pas pu leur échapper.

Mais Chancelade avait en la personne de l'ex-gardien-chef un ennemi aussi dangereux à lui seul que tous les agents de la préfecture, car Pierre Marteau avait un intérêt personnel à arrêter le fugitif.

Espionnant pour sa propre satisfaction, il y mettait plus de zèle qu'un simple salarié et il devait réussir là où d'autres auraient échoué.

L'idée du bal de l'Opéra s'étant logée dans sa tête, il n'en démordit plus. Il n'y était jamais allé de sa vie, à ce bal, mais il savait que les hommes peuvent y entrer masqués et il ne lui en fallait pas plus pour tenter l'aventure, avec quelques chances de succès.

Il était entré dans la salle à l'ouverture des portes et il y avait assez longtemps promené inutilement un domino de louage qui le gênait beaucoup. La femme qu'il cherchait n'était point encore arrivée et il errait par les corridors sans apercevoir le bouquet de bruyères qui devait lui servir à la reconnaître.

En revanche, il vit passer à visage découvert le comte de Sigoulès et Adhémar de Mussidan qu'il détestait presque autant que Chancelade. Celui-là, gracié régulièrement, était à l'abri de ses atteintes, et s'il s'amusa à le suivre un instant, ce fut pour écouter ce qu'il disait. Il eut le crève-cœur de le

voir entrer avec son oncle dans la loge que le général de Plancoët occupait avec une femme qu'il ne reconnut pas. Mais un peu plus tard, il rencontra Coralie Bernache, il entendit sa voix et il ne la quitta plus.

En s'attachant à ses pas, il fit, comme on dit, d'une pierre deux coups, puisqu'il put attraper au vol quelques bribes de la conversation des deux Périgourdins dont l'un avait été son prisonnier. Heureusement pour la belle geôlière, il n'entendit pas Mussidan avouer au comte de Sigoulès qu'elle avait été sa maîtresse, mais il acquit la presque certitude que Louis Chancelade était à Paris.

Et, un instant après, il n'en douta plus, quand il vit Coralie aborder un domino masculin qui portait le signe de reconnaissance et qui avait précisément la taille et la tournure du frère d'Edmée.

Il crut le tenir et il l'aurait arrêté, séance tenante, s'il eût osé, mais la préfecture recommande à ses agents d'éviter les esclandres et, d'ailleurs, Marteau ne se croyait pas encore assez sûr de son fait.

C'est alors que lui vint la malencontreuse idée de *filer* ce couple suspect. Il espérait que Coralie reconduirait Chancelade chez lui, et qu'il pourrait les suivre en voiture. Il avait compté sans les embarras de la sortie, et sans l'intervention de Jacques. Il perdit la piste, et il s'aperçut le lendemain que le prétendu agent de la sûreté s'était moqué de lui.

Le nommé Truffier était complètement inconnu à

la préfecture, et le cocher du fiacre 954, retrouvé à grand'peine, déclara et prouva qu'il n'avait *chargé* personne la veille, à la sortie de l'Opéra, rue Le Peletier.

Marteau perdit sa journée à se renseigner en pure perte, et ne se vanta pas de sa déconvenue.

Il n'avait gagné à son expédition qu'une faible chance de plus, qui était la chance de rencontrer par hasard le faux agent de police dont les mensonges l'avaient si bien égaré. Cet homme devait être un complice ou tout au moins un ami de Chancelade, et si Marteau parvenait à remettre la main sur lui, on pourrait le forcer à parler.

Marteau avait acquis aussi la presque certitude que Coralie Bernache connaissait le domicile de l'évadé, qu'elle était en relations avec lui, et que c'était d'elle surtout qu'il fallait s'occuper pour arriver jusqu'à Chancelade.

Son aventure du bal de l'Opéra avait dû lui mettre, comme on dit, la puce à l'oreille. Elle se tenait sur ses gardes et elle ne commettrait pas la faute de revoir son amant, maintenant qu'elle se savait surveillée.

Mais Marteau se dit qu'il y aurait peut-être moyen de s'entendre avec elle. Il tenait cette fausse parente de sa femme pour une franche coquine, et il la croyait très capable de livrer le fugitif pour une somme d'argent. S'il n'eût fallu que cela pour décou-

vrir l'évadé qui lui avait fait perdre sa place, il y aurait volontiers mis de sa poche, tant il tenait à le pincer.

Pierre Marteau avait d'ailleurs bien des choses à demander à la ci-devant Marie Minotte. Ils s'étaient à peine revus depuis la nuit de l'évasion, puisqu'elle avait décampé sans le prévenir. Il ne manquait donc pas de prétextes pour lui faire une visite, et il comptait bien qu'elle ne l'avait pas reconnu sous son domino au bal de l'Opéra, car elle ne devait pas se douter qu'il s'était engagé dans la police.

Il savait, d'ailleurs, par expérience, qu'elle était inconsidérée et bavarde; deux défauts féminins, dont un homme avisé n'a pas de peine à tirer parti pour apprendre ce qu'il a intérêt à savoir.

Tout bien considéré, le surlendemain de la nuit de bal où il s'était laissé berner par un simple braconnier, Pierre Marteau se décida à tenter l'aventure.

Il s'habilla avec soin et en sa qualité d'ancien militaire, il avait toujours ce qu'on appelle de la tenue; c'était un avantage qu'on appréciait beaucoup à la préfecture de police et dont il savait profiter à propos.

Il avait fait son plan et il s'achemina vers le domicile de Coralie Bernache, en se demandant si elle consentirait à le recevoir et s'il ne ferait pas bien de s'annoncer sous un nom d'emprunt,

Un incident imprévu mit fin à son indécision.

Il faisait par hasard un temps superbe. Une de ces claires journées d'hiver, assez rares au mois de février, qui font sortir de chez eux les Parisiens et surtout les Parisiennes.

Les femmes s'habillent pour aller *shoper*, comme e font les Anglaises, c'est-à-dire courir les boutiques à la mode, et aussi pour arpenter d'un pied léger les boulevards élégants et l'avenue des Champs-Élysées.

Au moment où Pierre Marteau tournait le coin de la rue Neuve-des-Mathurins pour entrer dans la rue Mogador, il se trouva littéralement bec à bec avec Coralie Bernache.

Pas moyen de l'éviter, ni de préparer un exorde. Il fallait aborder et entrer en conversation, ou bien s'enfuir.

L'ex-geôlier prit une figure de circonstance, et porta la main à son chapeau, mais Coralie lui dit en riant :

— Tiens ! vous voilà ! Bonjour, cousin ! Comment ça va-t-il, depuis Salviac ?

— Mal... très mal, grommela l'ex-gardien-chef.

— Oui, je sais qu'ils vous ont destitué, mais vous auriez tort de m'en vouloir. C'est cet animal de Vignory qui est la cause de vos ennuis. Et ça ne lui a pas profité. On l'a mis à pied aussi.

— Il ne l'a pas volé... et il n'en sera pas quitte à si bon marché. Il s'est indignement moqué de moi,

et si jamais je le rencontre, je lui dirai son fait. Je ne suis plus sous ses ordres et je lui montrerai qu'un ancien militaire ne se laisse pas berner par un blanc-bec de son espèce.

— Je suis persuadée, mon cher, que vous n'en feriez qu'une bouchée, et cependant, si j'étais à votre place, je le laisserais en repos. Il mérite une leçon, mais il ne vaut pas la peine que vous vous dérangiez pour la lui donner. Faites comme moi. Je ne m'occupe pas plus de ce joli farceur que si je ne l'avais jamais connu.

— Alors vous ne l'avez pas revu à Paris ?

— Je l'ai aperçu de loin, l'autre nuit, au bal de l'Opéra, et je vous jure que l'envie ne m'est pas venue de lui parler. Il était gris comme trois Polonais.

Ces mots : au bal de l'Opéra, firent tressaillir d'aise Pierre Marteau. Puisque Coralie déclarait y être allée, c'était bien la preuve qu'elle ne l'avait pas reconnu sous le domino dont il s'était affublé pour l'épier.

— Laissons là Vignory, reprit-elle gaîment, et dites-moi comment va ma cousine Aurélie.

— Votre cousine ! votre cousine ! grogna l'ex-gardien-chef. Vous savez très bien que vous n'êtes pas parentes.

— Amies de jeunesse ; ça vaut mieux que la parenté. J'ai été très liée avec elle, au temps où elle

s'appelait encore mademoiselle de Saint-Amour... et en ce temps-là, elle ne songeait guère à vous épouser.

— J'aurais bien fait de n'y jamais songer moi-même, dit brusquement Pierre Marteau.

— Pourquoi donc, mon cher? Aurélie est une femme charmante ; elle vous a apporté une jolie dot et la protection d'un général. Il me semble même que c'est elle qui vous a fait nommer directeur de prison. Il est vrai que vous avez perdu cette place qui vous allait comme un gant. Mais le marquis de Plancoët vous en trouvera une meilleure.

Le mari de la belle geôlière s'apercevait très bien que Coralie se moquait de lui et il enrageait de tout son cœur, mais il n'avait garde de se fâcher ouvertement, car elle l'eût envoyé promener et alors adieu les informations qu'il espérait tirer d'elle.

— Qu'est-ce que vous faites, pour le moment? reprit la Bernache, qui prenait plaisir à retourner sur le gril le persécuteur de Chancelade.

— Rien et je m'ennuie tellement que je suis heureux de vous rencontrer et de causer avec vous.

— C'est gentil ce que vous me dites là ; seulement, vous ne me le dites pas poliment. Alors, je suis pour vous un pis-aller ?

— Je ne sais pas tourner de belles phrases, mais je vous jure que je suis très content de vous voir. Je serais allé chez vous, si j'avais su où vous demeuriez.

— Vous n'auriez pas eu de peine à découvrir mon domicile. Je suis assez connue. Mais puisque le hasard nous réunit dans la rue, profitez-en pour m'accompagner, car nous ne pouvons pas rester plantés là sur le trottoir. Je vais courir les magasins. Venez avec moi, nous bavarderons en route.

Pierre Marteau hésita. La proposition ne lui souriait guère et pourtant l'occasion était excellente pour se renseigner. Il s'étonnait même que Coralie lui fît si beau jeu et les facilités qu'elle lui offrait le confirmaient dans l'idée qu'elle ne se défiait pas de lui.

— Bon ! dit-elle, je comprends. Vous craignez de vous compromettre en m'escortant. C'est tout naturel... un homme marié !... Eh bien ! n'en parlons plus... Je m'en vais... Rappelez-moi au souvenir de cette chère Aurélie.

— Mais, non, répliqua vivement Marteau. Je ne demande pas mieux que de vous faire un bout de conduite. De quel côté allez-vous ?

— Sur les boulevards. Mais vous n'êtes pas obligé de me donner le bras. Vous marcherez à côté de moi et vous me quitterez quand vous en aurez assez de ma compagnie.

Ainsi fut fait. L'ex-geôlier se mit à la gauche de l'irrégulière qui se dirigea vers la rue de la Chaussée-d'Antin. Et Coralie ne lui laissa pas le temps de respirer.

— Voyons, mon cher ; maintenant que nous avons

fait la paix, j'espère que vous allez me donner des nouvelles de votre femme. Nous nous somme très mal quittées à Salviac et en vérité, elle n'a pas été bien pour moi, avant mon départ ; mais je n'ai pas de rancune et si elle avait jamais besoin de moi, je serais charmée de lui être utile.

— Elle n'a besoin de personne, répondit d'un air bourru le mari de la belle geôlière.

— J'entends. Votre protection lui suffit. Et je suis très aise d'aise d'apprendre que vous faites toujours bon ménage.

— Nous n'habitons plus ensemble.

— Ah ! bah ! s'écria Coralie, en feignant l'étonnement.

— La vie commune n'était plus possible après ma destitution. Je cherche un emploi et Aurélie a ouvert un cours de chant pour les jeunes demoiselles.

— Excellente idée. Une ancienne élève de Saint-Denis ne saurait mieux faire que de se consacrer à l'éducation des jeunes filles. Alors, mon pauvre Marteau, vous vous êtes retiré sous votre tente, de peur de gêner votre femme ?

— Ce n'est pas tout à fait cela.

— Je m'en doute. Avouez qu'il y a eu de la brouille entre vous et que vous n'êtes pas encore raccommodés.

— J'en ai beaucoup voulu à Aurélie de s'être prêtée à l'indigne comédie qu'à jouée ce polisson de

sous-préfet. Vous, c'était tout simple ; vous aviez mis Vignory dans un mauvais cas et vous cherchiez à l'en tirer. Mais ma femme devait refuser net, car elle savait fort bien à quoi elle m'exposait.

— Je ne dis pas le contraire. Et cependant, il ne serait rien arrivé sans cette maudite évasion.

— Oui, parlons-en, de l'évasion. Personne n'y a rien compris, mais vous savez, vous, comment elle s'est accomplie.

— Moi ! vous rêvez, mon bon ! je n'étais pas chargée de surveiller vos prisonniers, qui d'ailleurs ne m'intéressaient pas.

— Ce n'est pas ce que dit Aurélie.

— Ah !... que dit-elle donc?

— Je n'ai pas de raison pour vous le cacher. Elle prétend que vous êtes tombée amoureuse de ce Chancelade...

— Eh ! bien, quand ce serait vrai ? ça ne la regarde pas.

— Elle ajoute que vous avez profité de votre séjour à la maison d'arrêt pour ouvrir à Chancelade la porte de sa cellule et la fenêtre de notre logement.

La belle geôlière n'avait rien dit de pareil à son mari. Le rusé compère plaidait le faux pour savoir le vrai et il y réussit pleinement.

— Elle a osé inventer cela ! s'écria Coralie, furieuse. Eh bien, elle apprendra à se mêler de mes affaires. Je vais vous dire la vérité, moi. Tant pis pour

vous si la vérité vous chagrine. C'est votre femme qui a ouvert les portes et la fenêtre au prisonnier qui le lui a demandé. Elle n'avait rien à lui refuser.

— Ce n'est pas possible. Elle ne connaissait pas ce Chancelade et il n'a passé qu'un jour à la maison d'arrêt.

— Eh ! qui parle de Chancelade ? Il me plaisait ce garçon, mais je ne songeais pas à le délivrer et j'aurais été incapable de lui donner la clé des champs, puisque je ne savais seulement pas où était sa cellule.

Il s'agit du baron de Mussidan, mon cher.

— Je... je ne comprends pas, balbutia Marteau qui pâlissait à vue d'œil.

— Il y est resté deux mois, à la maison d'arrêt, celui-là, et votre femme a eu tout le temps de faire sa connaissance.

— Qu'entendez-vous par ces paroles ?

— Ah ! vous tenez à ce qu'on vous mette les points sur les i ! Au fait, je ne vois pas pourquoi je me tairais, puisqu'Aurélie m'a dénoncée... et dénoncée à faux, encore !... d'ailleurs, vous devez être bronzé sur ces accidents-là. Sachez donc, mon cher, que depuis longtemps votre femme allait toutes les nuits passer une heure ou deux dans la cellule du bel Adhémar. Voilà ce que c'est que de faire chambre à part et de laisser la clef du corridor à la disposition d'une épouse sujette à caution. Et il faut que vous ayez de

bien mauvais yeux pour ne pas vous être aperçu de ce qui se passait. Les amants se donnaient des rendez-vous en musique... le piano et l'accordéon...

— Ah ! les misérables !...

— Tiens ! ça vous fait quelque chose !... Je n'aurais pas cru.

— Mais non, ce n'est pas vrai !... Si ce Mussidan eût été l'amant de Coralie, c'est lui qu'elle aurait fait évader.

— Elle n'y tenait pas. Elle se doutait bien qu'il serait gracié, et elle voulait l'avoir sous la main le plus longtemps possible. Du reste, il n'a tenu qu'à lui de décamper. Il a refusé et il a presque forcé votre femme à faire évader Chancelade. Ça vous étonne, mais ça s'est passé comme ça... J'y étais.

— Et vous auriez pu empêcher l'évasion ! murmura Marteau.

— En vous avertissant ? Ah ! non, par exemple ! Je soutiens mes amies, moi... jusqu'au jour où elles me trahissent. Et de plus, je n'étais pas fâchée qu'un beau gars comme Chancelade se tirât d'affaire. Du reste, M. de Mussidan ne tenait pas du tout à se sauver, car il aurait pu le faire dix fois. Il sortait la nuit de la maison d'arrêt, quand il voulait.

— Que me dites-vous là ! s'écria Pierre Marteau, abasourdi.

— La vérité, mon cher, répondit Coralie. M. de Mussidan avait, paraît-il, des affaires à régler en

ville ou à la campagne. Votre femme qui tenait beaucoup à lui être agréable, le laissait sortir, la nuit, à condition qu'il rentrerait avant le jour. Et il faut rendre cette justice au joli baron qu'il n'a jamais manqué de revenir.

— Comment s'y prenait-il donc? La porte de la maison d'arrêt était gardée.

— Oui, mais la fenêtre de votre logement ne l'était pas. Aurélie s'était procuré une échelle de cordes. Il rentrait aussi facilement qu'il sortait.

Et vous n'y voyiez que du feu.

— C'est inouï, murmura le mari de la belle geôlière.

— Chancelade a profité des mêmes facilités... avec cette différence qu'il n'a pas commis la sottise de revenir se constituer prisonnier. C'est M. de Mussidan qui lui a indiqué la manière de s'en servir, et qui lui a conseillé de disparaître. Dame! ça se comprend. Chancelade était accusé d'avoir assassiné le commissaire général. Sa tête ne tenait guère sur ses épaules, tandis que le baron n'avait à craindre qu'un emprisonnement plus ou moins long... ou au pis aller, la déportation. Dès qu'il a su que le fils du métayer de son oncle était sous le coup d'une comdamnation à mort, il a usé de son autorité d'amant pour contraindre Aurélie à laisser partir ce brave garçon.

— Il avait peut-être, pour se montrer si généreux,

nne raison à laquelle vous n'avez pas pensé, dit entre ses dents Pierre Marteau.

— Laquelle ?

— C'est peut-être lui qui a tué M. Santelli.

— Oh ! quelle idée ! murmura Coralie, tout interloquée.

— Une idée qui viendra à tous ceux que vous mettrez au courant des faits. M. de Mussidan sortait souvent, dites-vous. Il suffit qu'il soit sorti la nuit où le coup de fusil a été tiré. La maison d'arrêt n'est pas loin du cercle où le commissaire a été frappé d'une balle... près de la fenêtre.

— Vous oubliez que Mussidan n'avait pas de fusil dans sa cellule et qu'il n'a pas pu voler ou emprunter celui d'un de vos porte-clés.

— Deux jours avant mon départ de Salviac, on a trouvé une carabine cachée dans le jardin de la maison du cercle... une carabine anglaise.

— C'est singulier ; mais jamais je ne croirai que le baron a fait un coup pareil. Il n'avait pas de raison personnelle pour en vouloir à ce commissaire, et les gens de son monde n'assassinent pas. D'ailleurs, quand on assassine, on a des remords et le bel Adhémar mène ici joyeuse vie. Il était au bal de l'Opéra avec le vieux Sigoulès. Je l'y ai vu et il avait l'air de s'amuser beaucoup.

— Ça ne prouve rien.

— Si je vous disais, mon cher, que Sigoulès l'a

présenté au général, qui y était, dans une loge... avec une femme... il est vrai que le général l'a reçu assez froidement... mais la femme lui a fait très bon accueil.

Marteau regarda Coralie et devina ce qu'elle sous-entendait en insistant ainsi.

— Achevez, lui dit-il froidement. Cette femme, c'était la mienne, n'est-ce pas?

— Je le crois... ou plutôt j'en suis sûre, car j'ai suivi l'oncle et le neveu qui se promenaient bras dessus bras dessous dans le foyer et j'ai entendu leur conversation. Je dois même vous dire, si cela peut vous consoler, que le baron ne paraît pas disposé à renouer avec Aurélie.

— Tant pis! dit énergiquement Marteau.

— Comment, tant pis? s'écria Coralie. Alors, plus votre femme a d'amants, plus vous êtes content?

— Elle a comblé la mesure et je ne m'inquiète plus de ce qu'elle fait. Mais je suis son mari et si je surprenais cet homme chez elle, il me serait infiniment agréable de le tuer, comme j'en aurais le droit... de par la loi.

— Hé! hé! voilà qui n'est pas mal raisonné, mais je crois bien que vous n'aurez pas cette satisfaction. Aurélie a la prudence du serpent et elle ne se risquera pas à recevoir M. de Mussidan. A votre place, moi, je chercherais à me venger autrement. Je tâcherais de prouver que ce gentilhomme a sur la con-

science l'assassinat du commissaire et la justice se chargerait de lui faire couper le cou.

Marteau tressaillit. Coralie avait deviné ce qu'il pensait, et il ne voulait pas en convenir.

— Ce n'est pas mon métier de faire arrêter les criminels, dit-il vivement, et j'en suis bien aise, car ça ne m'a pas réussi quand mon métier était de les garder. J'en ai assez de servir les autorités qui renvoient un bon agent, au lieu de le récompenser. Et je rencontrerais demain ce Chancelade que, ma parole d'honneur, je n'appellerais pas un sergent de ville pour le faire empoigner.

— Vieille canaille! pensait Coralie; tu te crois bien fin, mais je suis plus fine que toi, et je vais m'amuser à te faire aller. Je t'ai lâché sur une fausse piste, et tu y perdras ton temps.

Et elle dit tout haut :

— Je comprends que vous soyez dégoûté de tout ces vilains états, et pour vous prouver que je n'ai pas conservé un mauvais souvenir de nos relations, je vous promets que je tâcherai de vous trouver un meilleur emploi. Je n'ai pas le bras si long que le général, mais j'ai un ami qui pourrait vous être utile.

Répugneriez-vous à accepter une situation à l'étranger? En Russie, par exemple?

— Ma foi, non! répondit impudemment l'ex-geôlier, qui, pour rien au monde, n'aurait quitté la France

avant de s'être vengé de ses deux prisonniers de Salviac.

— Alors, mon cher, je vais m'occuper de vous. Mon amant, le prince Lounine, a des propriétés immenses près de Moscou. Je lui demanderai pour vous une place de régisseur ou d'intendant.

— Ce ne serait pas de refus.

— Justement, il vient d'arriver à l'improviste, comme toujours... figurez-vous qu'au moment où je l'attendais le moins, j'ai reçu une lettre anonyme qui me donnait rendez-vous au bal de l'Opéra. Il avait déguisé son écriture, mais je l'ai reconnue tout de même. Je suis allée au bal, je l'y ai trouvé et je lui ai fait une scène de jalousie, pour l'empêcher de m'en faire une.

— C'est très bien joué, mais...

— Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que nous avons été espionnés pendant tout le temps que nous y sommes restés.

— Pas possible, murmura Pierre Marteau, assez préoccupé de savoir où tendait ce discours.

— Mon Dieu, oui. Un escogriffe masqué et caché sous un domino, qui lui allait comme une robe de soie à un ours, s'est mis à nous suivre jusqu'à la sortie, sans que nous ayons pu deviner pourquoi. Il ne nous a lâchés qu'à la porte et encore je crois qu'il aurait couru après nous dans la rue, si nous n'avions pas pris un fiacre... le prince, arrivé le matin, n'avait

pas songé à commander son coupé... Enfin, nous avons réussi à nous débarrasser de cet animal et nous sommes allés souper tranquillement au café Anglais.

Croiriez-vous, mon cher, que je m'étais figuré qu'on me surveillait à cause des histoires qui se sont passées à Salviac? Les gens de la police sont si bêtes qu'ils croient peut-être que je suis en relations intimes avec ce Chancelade. Ah! Ils se mettent bien le doigt dans l'œil. Chancelade est un beau gars, mais je n'aime pas les ruraux et je n'ai pas envie de compromettre ma position pour un petit maître d'école de campagne.

Du reste, ils auront beau le chercher, ils ne le trouveront pas. J'ai entendu, au bal, le vieux comte dire à M. de Mussidan que Chancelade était arrivé à New-York et que sa sœur allait l'y rejoindre.

Mais, reprit Coralie, en s'arrêtant tout à coup, je ne sais pas pourquoi je m'amuse à vous raconter des histoires qui ne vous intéressent guère.

Nous voici au boulevard et j'ai affaire chez le bijoutier dont vous voyez d'ici la boutique. Il doit me livrer une parure, turquoises et diamants, que le prince m'a offerte hier pour payer sa bienvenue. Je vous rends donc votre liberté... à moins que vous n'ayez l'intention de m'acheter un bracelet ou une bague... et encore... de vous, je ne l'accepterais pas, ajouta en riant Coralie.

— Vous auriez tort, dit gravement Marteau. Je ne suis pas très riche, mais j'ai assez d'argent pour faire des cadeaux aux personnes qui me rendent des services. Et vous venez de m'en rendre un fameux, en me renseignant sur ce nobliau que je déteste.

— Le fait est que vous n'avez pas de raison pour l'aimer. Mais, bah ! laissez-le en repos, croyez-moi.

Et maintenant, quittons-nous bons amis.

— Vous ne me permettrez donc pas de venir vous voir ?

— Mais, si... quand vous voudrez... vous savez mon adresse !

— Non, répondit audacieusement Marteau.

— Rue Modagor, 19. Vous demanderez madame Bernache. Vous me trouverez toujours l'après-midi... et à la première occasion, je vous présenterai à mon prince.

— Vous êtes vraiment trop bonne. Une dernière question, je vous prie ?

— Allez !

— Savez-vous où est descendu M. de Mussidan ?

— Je présume qu'il loge dans le même hôtel que son noble parent, M. le comte de Sigoulès. Mais quant à vous dire où cet hôtel est situé, j'en suis incapable, attendu que je l'ignore absolument.

Je m'en informerai, si vous le désirez.

— Vous me ferez plaisir.

— J'ai justement une amie qui a été la maîtresse de Mussidan, qui le cherche et qui finira bien par le découvrir. Elle s'appelle Clara Lasource... c'est une femme très chic... entretenue par le baron d'Ormuz...

Mais je vous conseille encore une fois de ne pas faire d'esclandre. Vous n'y gagneriez rien.

Sur cette sage conclusion, Coralie offrit le bout de ses doigts au mari de la belle geôlière, traversa d'un pied léger la chaussée du boulevard, et se mit à remonter vers la Madeleine.

Elle était ravie de sa conversation avec l'ennemi de Louis Chancelade, car elle se flattait de l'avoir mis hors d'état de nuire et elle se félicitait de sa diplomatie inventive.

— Tu peux venir à la maison, gredin! disait-elle tout bas. Tu n'y rencontreras pas Louis, et si tu t'attaques à Mussidan, il t'en cuira.

Pierre Marteau ne triomphait pas, lui, mais il ruminait de nouveaux projets, en s'en allant le long du boulevard, en sens opposé à la direction que Coralie avait prise.

Pierre Marteau était un singulier personnage.

Dans les livres, on parle beaucoup du cœur humain, et les auteurs ont la prétention d'analyser les sentiments qui le remplissent, comme si tous les cœurs se ressemblaient.

Ainsi, par exemple, le mari de la belle geôlière

tolérait parfaitement qu'elle fût la maîtresse du général marquis de Plancoët. Elle l'était avant qu'il ne l'épousât; il le savait et il ne s'était fait aucun scrupule de profiter de la protection de l'amant de sa femme. L'ancien troupier poussait jusque-là le respect de la hiérarchie et le fanatisme de l'obéissance passive.

Mais il n'entendait pas abdiquer ses droits conjugaux sur Aurélie. Il l'aimait à sa façon, et s'il avait consenti à la séparation qu'elle lui avait imposée à leur retour de Salviac, il n'avait pas renoncé à elle et il comptait bien reprendre l'existence en commun, quand leur situation le lui permettrait, c'est-à-dire quand sa femme aurait gagné une fortune indépendante. Ce calcul honteux lui paraissait tout naturel, et bien des gens le font, car on voit souvent des messieurs bien nés épouser des drôlesses enrichies. Ceux-là ne veulent pas qu'un rival leur coupe l'herbe sous le pied, et ils ne tolèrent pas les autres amants de cœur. De même, Pierre Marteau ne supportait pas que sa femme le trompât avec un autre homme que le général.

Et ce n'était pas seulement par intérêt qu'il prétendait la garder pour lui et pour M. de Plancoët. Il était jaloux d'elle... où la jalousie va-t-elle se nicher?... sérieusement et violemment jaloux... jaloux au point de tuer l'homme qu'il surprendrait avec Aurélie, et il ne s'était pas vanté en déclarant à

Coralie Bernache qu'il se vengerait ainsi, le cas échéant.

Elle venait de lui faire une cruelle blessure, cette Bernache, en lui dénonçant les fredaines de son ancienne camarade. Il était atteint tout à la fois dans son amour-propre de mari et dans son amour-propre de geôlier, car il ne pouvait plus douter que cette fille lui eût dit la vérité en lui dévoilant le secret de l'évasion de Louis Chancelade. Il se rappelait maintenant des faits auxquels il n'avait pas pris garde à Salviac; des faits qui prouvaient que sa femme et son prisonnier s'étaient, pendant deux mois, outrageusement moqués de lui, et cela presque sous ses yeux.

Il n'en fallait pas tant pour que l'antipathie que lui avait toujours inspirée le baron de Mussidan se changeât en haine : une de ces haines vigoureuses qui ne s'éteignent jamais et qui vont jusqu'au bout d'elles-mêmes.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'il connaissait son malheur et déjà il condamnait à mort Adhémar de Mussidan. Sa résolution de se défaire de lui était irrévocable; il n'hésitait que sur la manière de l'exécuter.

Le tuer chez Aurélie de Saint-Amour, ce n'était pas commode, car, s'il fallait en croire mademoiselle Bernache, ce volage gentilhomme ne tenait pas du tout à revoir la belle geôlière, qui avait charmé les

ennuis de sa captivité. Et alors même qu'il irait chez elle, comment l'y surprendre? Marteau ne pouvait pas passer son temps à surveiller la maison de la rue de l'Arcade où demeurait sa femme.

Mais, plus il réfléchissait et plus il se persuadait que Mussidan était le véritable assassin du commissaire général. La justice n'avait pas songé à l'accuser, parce qu'il paraissait matériellement impossible qu'il fût coupable; le fait seul d'être en prison constituait un alibi parfaitement établi. Mais du moment où il serait prouvé que ce prisonnier sortait, la nuit, cette prétendue justification tomberait d'elle-même. Seulement, il fallait prouver. Et pour prouver, il fallait obtenir un aveu d'Aurélie qui le faisait sortir. C'était difficile, mais non pas impossible, car s'il était vrai que Mussidan refusait de renouer la liaison commencée à la maison d'arrêt, et interrompue par des événements de force majeure, Aurélie n'avait pas dû lui pardonner de la dédaigner.

Restait à savoir si elle pousserait le ressentiment jusqu'à livrer à son mari le secret de ces sorties nocturnes, au risque d'exposer son ancien amant à tomber sous le coup d'une accusation capitale.

Et Marteau regrettait de ne pas avoir su la triste vérité avant de quitter Salviac. S'il l'avait connue, avec quel plaisir, lui qui accusait Chancelade avec tant d'acharnement, il se serait retourné contre le baron de Mussidan! quel zèle il aurait mis à décou-

vrir le propriétaire de cette carabine anglaise, providentiellement retrouvée par le jardinier du cercle! Et il y serait parvenu; il s'en flattait, du moins. Il était encore temps de chercher, mais, à Paris, l'enquête présentait des difficultés presque insurmontables.

N'importe! il voulait l'entreprendre cette enquête, dont le résultat pouvait être d'envoyer en cour d'assises l'homme qu'il exécrait maintenant cent fois plus que Louis Chancelade.

Chancelade n'avait pas été l'amant de la belle geôlière, Chancelade n'était pas l'ennemi personnel de Pierre Marteau, et Chancelade ne se serait pas évadé, si le baron de Mussidan n'eût pas contraint Aurélie à faciliter la fuite de ce maudit instituteur de village.

Et le soin que le baron de Mussidan avait pris d'assurer l'évasion d'un homme qu'il connaissait à peine, ce soin étrange était encore à sa charge. Mussidan, qui, comme tous ses pareils, se piquait de sentiments généreux, n'avait pas voulu laisser condamner le fils d'un métayer de son oncle pour un crime qu'il avait commis, lui, tout baron qu'il était. Il n'avait pas poussé la générosité jusqu'à se déclarer coupable, mais il était resté en prison pour que l'innocent pût se sauver à sa place. Il y était resté, parce que s'il eût profité pour fuir de la complaisance d'Aurélie, on n'aurait pas manqué de découvrir que ce n'était pas la première fois qu'il en usait, et de le

soupçonner d'avoir tué le commissaire général.

Donc, l'assassin, le lâche assassin que l'opinion publique ne pouvait pas excuser, comme elle excusait les insurgés de décembre, c'était Adhémar de Mussidan, le bel Adhémar, le noble gentilhomme qui fascinait toutes les femmes, en se posant comme un héros de roman.

Ainsi raisonnait Pierre Marteau et il tressaillait d'aise en pensant qu'il se vengerait tout à la fois de son ancien prisonnier et d'Aurélie, car Aurélie serait sans doute horriblement humiliée d'apprendre que cet amant qu'elle prenait pour une victime des rigueurs du gouvernement n'était qu'un criminel de droit commun.

Mais une idée lui vint qui gâta sa joie. Il se demanda tout à coup si, en dénonçant M. de Mussidan, il ne compromettrait pas gravement madame Marteau ; si par le seul fait de cette dénonciation, la belle geôlière ne se trouverait pas impliquée dans une terrible affaire ; si la justice ne soupçonnerait pas que Mussidan lui avait dit, à elle, pourquoi il sortait, la nuit, de la maison d'arrêt. Dans un cas comme celui-là, confidente ou complice, c'est tout un, et il était difficile d'admettre qu'il ne lui avait pas confié le but de ses sorties.

Or, l'ex-gardien-chef tenait à se venger, mais il ne tenait pas du tout à perdre sa femme, et il n'y avait pas moyen de faire arrêter Adhémar sans raconter

ce qui s'était passé à la prison de Salviac, pendant qu'Adhémar y était détenu.

Pierre Marteau, plus perplexe que jamais, se disait tout cela en promenant ses rêveries sur le boulevard des Italiens, et il était arrivé devant Tortoni, lorsqu'il aperçut, descendant les marches du perron de cet illustre glacier, l'homme auquel il n'avait pas cessé de penser, depuis qu'il avait laissé Coralie Bernache aller à ses affaires.

L'élégant Adhémar mâchonnait un cure-dents avec la désinvolture d'un viveur qui vient de bien déjeuner, qui n'a pas de soucis, et encore moins de remords.

Le sang du mari d'Aurélie ne fit qu'un tour, et s'il eût obéi à son premier mouvement, il aurait sauté à la gorge de ce rival exécré. Mais il sut se contenir, et au lieu de se livrer à des violences inutiles, il tourna par la rue Taitbout, et il s'arrêta, parfaitement décidé à suivre Adhémar et à ne pas le lâcher avant de savoir où il logeait.

C'était d'autant plus facile qu'Adhémar ne l'avait pas vu.

Une minute après, le triomphant baron apparut au coin de la rue, passa devant lui sans le regarder, et continua son chemin d'un pas tranquille et lent, un pas de désœuvré qui flâne avant de rentrer chez lui.

Marteau lui laissa prendre un peu d'avance et commença à le *filer* d'assez loinl

Adhémar, qui n'avait pas le plus léger soupçon d'être suivi, ne se retourna point. Arrivé à l'endroit où la rue Taitbout rencontre la rue du Helder, il hésita un instant. Il se demandait s'il irait voir son ancienne amie Clara Lasource qui demeurait rue Saint-Lazare, ou s'il irait prendre des nouvelles de son oncle Sigoulès qu'il n'avait pas vu, le matin, avant de sortir, et après réflexion, il prit ce dernier parti.

Marteau le vit entrer dans l'*Hôtel du Helder*. Il voulut s'assurer que que c'était là son domicile, et après lui avoir laissé le temps de monter chez lui, il franchit hardiment la porte cochère et il demanda au portier : M. le baron de Mussidan ?

— Il vient de rentrer, lui répondit ce portier. Et s'il n'est pas dans sa chambre, il doit être chez le comte de Sigoulès... au numéro quinze... au premier au-dessus de l'entresol, l'escalier à droite, au fond de la cour.

C'était tout ce que Marteau voulait savoir. Il n'avait garde de monter et il allait s'en aller, muni de ce renseignement, lorsqu'il vit venir Edmée Chancelade qui se dirigeait vers la loge. Il fit aussitôt volte-face, afin de l'éviter ; il rétrograda en lui tournant le dos et en feignant de chercher une carte dans son portefeuille; si bien qu'il put se flatter qu'elle ne l'avait pas remarqué.

Pour lui, cette rencontre était un coup de partie, car il n'avait pas renoncé à retrouver Chancelade et, maintenant qu'il tenait la sœur, il lui suffisait de ne plus la lâcher pour arriver jusqu'au frère, car il ne doutait pas qu'ils ne se fussent réunis depuis leur arrivée à Paris.

C'était une nouvelle piste à suivre immédiatement, et il n'avait plus besoin de filer Mussidan, puisqu'il savait où le trouver quand il lui plairait d'agir contre lui.

Il alla donc s'embusquer, en face de l'hôtel, dans l'allée d'une maison, et là, il attendit, le col de son paletot relevé jusqu'aux oreilles et le chapeau enfoncé jusque sur les yeux.

Il n'attendit pas longtemps, mais ce ne fut pas Edmée qui sortit.

Il y avait à peine cinq minutes que Marteau montait la garde dans une allée sombre quand il vit paraître, sur le seuil de la porte cochère de l'hôtel, Adhémar de Mussidan.

— Tiens ! se dit-il, il s'en va déjà !... Tant mieux !... je n'ai que faire de lui, maintenant, et il aurait pu me gêner pour suivre la sœur de Chancelade.

Mais Adhémar, au lieu de mettre le pied dans la rue, restait à la même place et regardait de tous les côtés, comme un homme qui veut s'assurer que le chemin est libre.

— C'est singulier, pensa Marteau. On dirait qu'il craint d'être épié. Et puis, comment se fait-il qu'il sorte si vite? Il vient à peine d'entrer. Il n'a donc pas trouvé son cousin Sigoulès?... C'est possible... Mais il a dû rencontrer dans l'escalier cette péronnelle de Salviac... Pourvu qu'elle ne m'ait pas reconnu et signalé à Mussidan?...

Marteau cherchait à se rassurer, mais bientôt il lui sembla que les yeux du baron se fixaient sur l'entrée du corridor où il se cachait et il recula vivement.

Ce fut une précaution inutile, Adhémar traversa la rue d'un pas décidé, vint droit à l'allée, y entra et appela :

— Monsieur Marteau !

Le mari de la belle geôlière se garda bien de répondre, et peu s'en fallut qu'il ne montât l'escalier pour se dérober. Mais il comprit que Mussidan l'y suivrait et il se contenta de se dissimuler dans l'ombre et de se tenir coi.

— Ne faites donc pas l'enfant, monsieur Marteau, reprit la voix railleuse du baron. Je sais parfaitement que vous êtes là. Pourquoi jouez-vous à cache-cache ? Avancez un peu. J'ai à vous parler.

L'ex-gardien-chef se décida à se montrer, faute de pouvoir s'esquiver.

Il était pris, comme un renard acculé dans un terrier, et la rencontre devenait inévitable.

D'ailleurs, la colère lui montait à la tête et le poussait à affronter son ennemi.

— Me voici, dit-il, que me voulez-vous ?

Et il vint se planter en face et à deux pas d'Adhémar qui reprit avec un flegme parfait :

— Vous consentez enfin à vous montrer. C'est quelque chose, mais ce n'est pas assez. On est très mal ici pour causer et les locataires de cette maison viendraient infailliblement nous déranger. Veuillez sortir de cette allée. Nous nous expliquerons beaucoup mieux dans la rue.

— Soit ! répliqua Pierre Marteau.

Et quand ils furent tous les deux sur le trottoir, Mussidan lui dit en le regardant fixement :

— De quel droit vous permettez-vous de m'espionner ? Vous n'êtes plus geôlier et je ne suis plus sous votre coupe.

— Où avez-vous pris que je vous espionne ? demanda Marteau.

— Vous n'allez pas, je suppose, me soutenir que vous êtes entré ici par hasard ?

— Je n'ai pas de compte à vous rendre.

— Pardon ! vous m'avez suivi et vous venez de demander des renseignements sur moi au portier de l'*Hôtel du Helder* que j'habite. Je veux savoir pourquoi.

Oh ! ne niez pas. Quelqu'un vous a vu.

— C'est la sœur de Chancelade qui vous a si bien renseigné ?

— Vous l'avez reconnue, à ce qu'il paraît ?

— Parfaitement.

— Et vous l'attendez pour savoir où elle ira en sortant de l'hôtel. Epargnez-vous la peine de la suivre. Son frère est en sûreté, de l'autre côté de l'Atlantique.

— A quel propos me dites-vous cela ? Chancelade a été sous ma surveillance, dans la prison de Salviac, mais je ne suis plus gardien-chef.

— Non. Vous êtes agent de police. Ne me dites pas le contraire. Je le sais par mon parent, M. de Sigoulès, qui le tient du général Plancoët, votre protecteur, lequel vous a procuré cet honorable emploi.

— Et quand ce serait vrai ?... où voulez-vous en venir ? demanda rageusement Pierre Marteau.

— A vous signifier que je vous défends... entendez-vous ?... que je vous défends de suivre mademoiselle Chancelade. Si vous me suivez encore, moi, je me charge de vous en dégoûter. Mais elle n'est qu'une femme et elle ne pourrait pas se débarrasser de vous. Je l'en débarrasserai, si vous vous avisez de recommencer.

— Par quel procédé, s'il vous plaît ?

— Mais... en vous cassant la figure à coups de canne.

Pierre Marteau devint affreusement pâle et resta

quelques instants sans répondre. La colère le suffoquait.

— Monsieur, dit-il d'une voix étranglée, vous venez de prononcer des paroles qui vous coûteront cher. J'ai servi honorablement dans l'armée et quelle que soit ma situation actuelle, vous me devez une réparation, car la menace ridicule que vous venez de lancer constitue une injure grave.

— Moins grave que l'exécution devant laquelle je ne reculerai pas, si vous persistez à espionner cette jeune fille. Vous avez beau avoir été militaire, vous êtes maintenant agent de police et on ne se bat pas avec un policier. Mais je vous hais tellement que je vous ferais volontiers l'honneur de vous accepter pour adversaire, si j'étais sûr qu'après ce duel, vous laisserez en repos mademoiselle Chancelade. Malheureusement, je ne puis me fier à votre parole.

— Moi aussi, je vous hais, dit Marteau, d'une voix sourde, et je n'avais pas besoin que vous m'insultiez pour avoir envie de vous tuer.

— Vraiment? ricana le baron. Et pourquoi me haïssez-vous tant ? Je serais curieux de le savoir.

— Vous devriez vous en douter, répliqua l'ancien gardien-chef, qui ne se possédait plus.

— Pas le moins du monde.

— Vous oubliez volontairement ce qui s'est passé à la maison d'arrêt... entre ma femme et vous.

— Je ne vous comprends pas, répondit Adhémar, sans s'émouvoir en apparence.

— Oui, dit amèrement le mari d'Aurélie, vous vous piquez d'être un gentleman, et les gens de votre sorte croient avoir le droit de mentir pour sauver une femme. Mais vos dénégations impudentes n'y feront rien. Je sais tout, et vous n'oserez pas prétendre qu'un galant homme peut refuser satisfaction à un mari qu'il a outragé.

— Qui diable a pu me dénoncer? se demandait le baron de Mussidan, très contrarié de la tournure que prenait cette explication engagée à la légère.

Il répondit tout haut et d'un air insouciant :

— Ma foi! monsieur, je ne me doutais pas que vous preniez au tragique ces accidents-là. Vous devriez y être accoutumé.

— Trêve d'insolences! Et cessez de nier... J'ai des preuves.

— Des preuves! C'est la première fois que j'entends un mari trompé parler comme un juge d'instruction. A ce que je vois, vous tenez à bien établir que vous appartenez à la grande confrérie des Sganarelles. Comme il vous plaira, monsieur. Je vous prie seulement de remarquer que je n'avoue rien.

— Vous n'avez garde. Si vous conveniez que ma femme allait vous voir, dans votre cellule, vous seriez obligé de convenir aussi qu'elle vous aidait à

sortir, la nuit, de la maison d'arrêt, et à y rentrer avant le jour... Et cet aveu pourrait vous mener très loin.

Adhémar ne s'attendait pas à ce coup droit et il resta court, un instant. Mais il se remit vite, et au lieu de riposter par une dénégation, il dit du ton le plus impertinent :

— Est-ce madame Marteau qui vous a si bien renseigné ?

— Croyez ce que vous voudrez.

— Si ce n'est pas elle, c'est assurément sa cousine, cette aimable personne qui tient si brillamment son rang parmi les filles à la mode.

— Vous savez fort bien que cette drôlesse n'a aucun lien de parenté avec ma femme. Mais qu'importe que j'aie appris d'elle, ou que j'aie découvert à moi tout seul ce que je sais. Les faits sont là et je veux que vous me rendiez raison de l'outrage.

— Je n'y répugne pas absolument, dit Adhémar qui commençait à envisager la situation sous un jour nouveau. Mais du diable si j'attendais de votre part une pareille proposition. Vous m'étonnez prodigieusement, monsieur Marteau.

— Oui, vous m'avez pris pour un pacifique bourgeois, dont un seigneur comme vous peut se moquer impunément. Je ne suis pas gentilhomme, moi, mais j'ai été soldat, et je vous montrerai que je sais tenir une épée.

Pierre Marteau ne disait pas tout. Au régiment, il avait été maître d'armes et il se croyait parfaitement sûr de tuer le bel Adhémar. Cette certitude était même la principale cause du revirement qui s'était fait dans ses projets. Surprendre Mussidan chez sa femme et le tuer, en se couvrant de l'excuse légale, Marteau ne pouvait guère espérer cela, maintenant que Mussidan, averti, devait se tenir sur ses gardes. Marteau aurait préféré dénoncer son ennemi comme ayant assassiné le commissaire général et le livrer à la justice, mais il lui manquait la preuve et il était retenu par la crainte de compromettre Aurélie. Mieux valait finir par un duel à mort où il aurait tout l'avantage. Il ne s'agissait que de décider le baron à accepter la rencontre.

De son côté, le baron sentait très bien que ses excursions nocturnes, si elles venaient à être connues du juge d'instruction, le mettraient en mauvaise posture pour se défendre d'une accusation capitale. Les magistrats de Salviac n'avaient pas désarmé et ils devaient être fort mal disposés pour lui; le substitut surtout, que Vignory avait malmené au cercle, en présence de M. de Sigoulès. Et l'ex-gardien-chef, poussé à bout par un refus, ne manquerait pas de signaler au parquet les sorties de son prisonnier. Il n'avait plus rien à perdre, puisqu'on l'avait révoqué.

Adhémar se disait qu'après tout ce geôlier était

dans son droit strict en exigeant une réparation ; qu'il avait porté les galons de sous-officier et qu'il est des cas où un galant homme peut et doit se battre avec n'importe qui.

Adhémar était d'ailleurs d'une jolie force à toutes les armes et se flattait qu'une botte bien poussée débarrasserait pour toujours du sieur Marteau lui, Edmée, Louis Chancelade et Aurélie.

— Allons ! dit-il, puisque vous y tenez absolument, j'en passerai par là... à condition que ce sera sérieux... et qu'après, ce sera fini.

— Soyez tranquille, répondit l'ex-gardien-chef, nous n'aurons pas besoin de recommencer, car nous nous battrons jusqu'à ce que l'un de nous deux tombe mort.

— Si nos témoins veulent bien permettre que nous allions jusque-là, dit ironiquement Adhémar.

Et d'abord, il faudrait en trouver, des témoins.

— Je me charge de trouver les miens, répliqua Pierre Marteau, et j'accepte d'avance les vôtres.

— Je ne puis pas vous en dire autant. Vous n'auriez qu'à choisir deux de vos confrères de la brigade politique...

— Cette plaisanterie est indécente. Vous savez fort bien que je prendrai des militaires, d'anciens camarades à moi.

— Qui ignorent le métier que vous faites mainte-

nant. Si vous m'en amenez deux, je n'ai plus d'objection.

Mais quel motif leur donnerez-vous pour expliquer notre rencontre?... car je suppose que vous ne leur parlerez pas de madame Marteau.

— Le premier motif venu. D'ailleurs, mes amis ne me demanderont pas d'explications.

Où dois-je vous les adresser?

— *Hôtel du Helder*. J'y suis descendu avec M. de Sigoulès, qui probablement m'assistera sur le terrain.

— Fort bien, monsieur. Demain, vous aurez de mes nouvelles.

— J'attends, et je compte que vous voudrez bien, pour cette fois, abandonner la surveillance dont vous êtes chargé. Mademoiselle ne tardera pas à sortir. J'espère qu'elle ne vous trouvera pas en faction devant la porte de l'hôtel.

— Je m'engage à ne plus m'occuper d'elle et je quitte la place. Au revoir, monsieur.

Ayant dit, le mari de la belle geôlière s'en alla, au pas accéléré, vers le boulevard, après avoir échangé avec son futur adversaire un salut presque courtois.

Et il ne songeait point à revenir s'embusquer devant l'*Hôtel du Helder*, car il pensait bien que M. de Mussidan allait avertir la sœur de Chancelade et probablement même l'escorter, lorsqu'elle s'en irait.

Adhémar, lui, ne fit que traverser la rue. Il lui

tardait de revoir Edmée. Elle l'avait rattrapé pendant qu'il montait l'escalier de l'hôtel; elle lui avait appris que l'ex-geôlier de la prison de Salviac était occupé à parlementer avec le portier, et elle était entrée chez M. de Sigoulès, pendant qu'Adhémar descendait précipitamment pour couper court aux espionnages du sieur Marteau.

Il s'agissait maintenant de rendre compte de son expédition à ceux qu'elle intéressait, mais d'en rendre compte en passant sous silence l'arrangement belliqueux auquel avait abouti ce colloque avec l'ennemi commun.

Et il se promettait de les interroger, afin de savoir, avant de se battre, ce qu'il était advenu de Louis Chancelade.

Adhémar n'avait pas vu M. de Sigoulès, depuis vingt-quatre heures. Il ignorait que son parent eût miraculeusement découvert Edmée dans une table d'hôte de Montmartre et il s'étonnait de la trouver faisant une visite au comte, rue du Helder, alors qu'il la croyait à Salviac.

C'était d'ailleurs une raison de plus pour se renseigner promptement sur toute la tribu des Chancelade qu'il avait fort oubliée, depuis sa sortie de la maison d'arrêt, et qui ne lui inspirait que de la sympathie.

Il monta donc vivement au premier étage et il trouva M. de Sigoulès engagé dans une conversation

très animée avec la jeune fille. Ils ne se querellaient pas, mais assurément, ils n'étaient pas d'accord, car le vieux gentilhomme élevait la voix plus qu'il n'avait coutume de le faire en causant avec une femme. Edmée parlait moins haut et cependant elle lui tenait tête, car elle était très rouge.

— Tu arrives à propos, s'écria M. de Sigoulès en voyant entrer son jeune cousin. Tu vas m'aider à faire entendre raison à cette petite entêtée. Croirais-tu qu'elle veut épouser Jacques?... tu sais bien... Jacques, mon ancien garde-chasse.

— Je le connais, répondit Adhémar, en regardant Edmée. C'est un hardi compagnon qui aurait fait un excellent soldat.

— Bon! mais l'épouser!...

— Il a risqué sa vie pour délivrer mon frère, dit Edmée d'un ton ferme.

— Et il est ici avec ce frère, reprit le comte; ils sont cachés tout les deux dans je ne sais quel coin de Montmartre et mademoiselle les voit!... alors que tous les agents de la préfecture sont à leurs trousses!... c'est de la folie.

— Une folie généreuse, rectifia Mussidan. Quant aux agents, mademoiselle sait qu'on l'espionne elle-même, car elle vient de me signaler la présence, devant la porte, de mon ancien geôlier de Salviac; et je viens d'aborder ce personnage qui, je l'espère, ne recommencera plus.

— Quoi ! tu as adressé la parole à ce drôle?

— Il a bien fallu lui parler pour le renvoyer. Je vous raconterai tantôt ce que je lui ai dit, et je crois que vous m'approuverez.

Voulez-vous, mademoiselle, me permettre de vous demander comment vous espérez tirer votre frère et son ami Jacques de la dangereuse situation où ils se sont mis en venant à Paris?

— Il ne nous manque, pour quitter la France, que des passeports. Quelqu'un m'a promis de me les procurer.

— Ah ! oui, dit ironiquement M. de Sigoulès, cette veuve qui a fait connaissance avec vous dans la diligence de Bordeaux. Si vous attendez qu'elle vous les apporte, je vous prédis, ma chère enfant, que vous attendrez longtemps.

Et à propos de cette obligeante personne, il est bon que tu saches, mon cher Adhémar, qu'elle prétend te connaître.

— Moi !... et où m'aurait-elle connu?

— A Bordeaux, probablement, puisqu'elle en vient.

— Alors la connaissance date de loin, car je ne suis pas allé à Bordeaux depuis sept ou huit ans.

— Comme s'appelle-t-elle?

— Elle s'appelle madame Bastide... c'est-à-dire... Bastide est son nom de demoiselle, répondit Edmée.

— Jeanne Bastide ! s'écria le baron de Mussidan.

— Oui... Jeanne Bastide.,. c'est bien cela.

— La fille d'un ancien capitaine au longs cours?

— Qui est mort en mer. Elle n'avait plus que sa mère lorsqu'elle s'est mariée.

— Vous a-t-elle nommé l'homme qu'elle a épousé? demanda Mussidan avec une vivacité singulière.

— Non, monsieur. Elle m'a dit seulement que cet homme, après avoir indignement abusé d'elle, l'a rendue très malheureuse.

— Sait-elle que ce misérable est mort?

— Elle le sait et elle porte son deuil.

— Elle pourrait s'en dispenser. Vous a-t-elle dit aussi comment il a fini?

— Non. Il paraît qu'il était au servive du gouvernement. En sa qualité de veuve d'un fonctionnaire, elle croyait avoir droit à une pension, et elle est venue à Paris pour la réclamer. On la lui a refusée. On ne veut même pas lui accorder un secours.

— En a-t-elle donc besoin?... autrefois elle avait quelque fortune.

— Cette fortune, son mari l'a dissipée. Elle n'est cependant pas sans ressources; il lui reste de quoi payer son passage et s'établir en Amérique. Elle doit partir avec nous.

— C'est-à-dire avec vous, votre frère et Jacques?

— Oui, monsieur, et elle espère obtenir des passeports pour nous tous... en nous faisant passer pour des parents à elle,

— Alors vous prendrez de faux noms! s'écria M. de Sigoulès. Et vous vous imaginez qu'on ne vous demandera pas de justifier de votre identité? C'est insensé!

— Nous n'espérons qu'en elle, murmura la jeune fille.

— Pardon, mademoiselle, reprit Adhémar. Cette dame a-t-elle vu votre frère?

— Elle l'a vu hier. J'étais avec elle quand nous l'avons rencontré... je l'avais cherché toute la matinée, et je n'avais pas réussi à trouver son domicile, quand le hasard l'a amené sur la butte Montmartre au moment où nous en descendions.

— Et vous les avez présentés l'un à l'autre.

— Il le fallait bien. Du reste, je ne regrette pas de l'avoir fait. Elle a beaucoup plu à Louis et je crois que Louis lui a plu.

— Encore un mariage à l'horizon, grommela ironiquement l'ancien garde du corps.

— Louis Chancelade pourrait se marier plus mal, dit Adhémar.

— Alors, c'est vrai?... tu la connais, puisque tu as si bonne opinion d'elle?

— Assez, pour affirmer que c'est une charmante femme et qu'elle mérite toutes les sympathies.

— Peste! quelle chaleur! il ne te manque plus que de te mettre sur les rangs.

— Moi!... c'est impossible, répliqua vivement le

baron de Mussidan. Je prierai même mademoiselle Edmée de ne pas lui dire qu'elle m'a vu.

— Et tu trouverais bon qu'elle épousât Louis Chancelade. J'avoue que je n'y comprends plus rien.

— Il n'est pas nécessaire que vous compreniez, mon cher oncle.

Et s'adressant à la jeune fille, Adhémar reprit :

— Cette dame connaît, m'avez-vous dit, la fâcheuse situation où se trouve votre frère?

— Elle sait qu'on le cherche et qu'il est obligé de se cacher, jusqu'à ce qu'il puisse quitter la France.

— Mais elle ne sait pas de quel crime on l'accuse?...

— Non... elle croit qu'il a été arrêté à la suite des événements du mois de décembre dernier.

— Eh! bien, promettez-moi de ne jamais lui apprendre qu'il est accusé d'avoir tué le commissaire général.

— Si j'avais voulu le lui apprendre, ce serait déjà fait. Ce secret appartient à mon frère. Lui seul a le droit de le confier à quelqu'un.

— Conseillez à votre frère de le garder pour lui... jusqu'à nouvel avis... jusqu'à ce que son innocence soit prouvée... et elle le sera tôt ou tard... j'en réponds.

— Qu'en sais-tu? demanda brusquement M. de Sigoulès.

— Je me chargerais de la prouver, s'il le fallait.

Mais, très probablement, je ne serai pas obligé d'intervenir, car je vais, je l'espère, le débarrasser de son plus dangereux ennemi... le nommé Pierre Marteau, que je viens de congédier de façon à lui ôter l'envie d'y revenir.

— Ne t'en flatte pas. Et vous, ma chère enfant, redoublez de prudence, je vous en prie. Cet espion n'a qu'un but... c'est d'arrêter son ancien prisonnier... il va continuer à vous surveiller, quoi qu'en dise cet optimiste d'Adhémar... abstenez-vous donc de voir votre frère, si vous voulez que votre frère échappe à M. Marteau. Et en ce qui concerne votre nouvelle amie, je suis de l'avis de mon cousin; ne vous livrez pas trop, je vous le répète. Moi, je vais m'occuper de vous. Je plaiderai la cause de Louis Chancelade auprès du général et par son influence, j'obtiendrai peut-être qu'on cesse les poursuites... ou même que l'autorité ferme les yeux sur son départ pour l'étranger.

— N'oubliez pas Jacques, mon cher oncle, dit Adhémar, en souriant à Edmée.

— Jacques n'est pas en cause, répliqua M. de Sigoulès avec humeur. Il a encouru quelques mois de prison pour braconnage et il se tirera bien d'affaire sans moi.

Et maintenant, ajouta-t-il en s'adressant à la jeune fille, retournez chez vous, mademoiselle. J'ai à causer sérieusement avec Adhémar.

Je vais sonner pour qu'on vous amène un fiacre. Je ne veux pas que vous rentriez à pied. On pourrait vous suivre.

IV

Lucien Doradour, compatriote et ami de Louis Chancelade, était un brave garçon qui après avoir débuté en portant la balle, avait fini par conquérir une certaine aisance, à force de travail et d'économie. De colporteur, il était devenu brocanteur, marchand de chiffons, marchand de ferrailles et de bien d'autres articles. Il vendait de tout, et il entreposait ses marchandises dans un magasin qu'il avait loué à Clignancourt, mais il courait Paris toute la journée et il ne rentrait que le soir assez tard dans la maisonnette achetée à bas prix où il vivait seul, avant l'arrivée des deux Périgourdins qu'il hébergeait.

Lucien Doradour ne s'était pas marié, parce qu'il n'avait pas eu le temps.

Il connaissait Chancelade depuis son enfance, et

quoiqu'il eût dit adieu pour toujours au pays de Salviac, il écrivait de temps en temps à son ancien camarade d'école qui lui répondait régulièrement.

En recevant la lettre que Louis lui avait adressée pour lui demander l'hospitalité, il n'avait pas hésité, quoiqu'il n'eût jamais vu Jacques, à mettre son logis à la disposition des deux fugitifs.

Ils y faisaient très bon ménage et ils ne se gênaient pas réciproquement. Doradour prenait ses repas au dehors, tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre; Chancelade et Jacques se passaient fort bien de cuisinière, accoutumés qu'ils étaient de longue date à se servir eux-mêmes. Jacques allait aux provisions, et Louis l'aidait à préparer des mets simples qui leur suffisaient, parce qu'ils n'étaient pas difficiles. Ils se couchaient à la même heure que les poules et ils ne voyaient guère leur ami Doradour que le matin, avant qu'il se mît en route.

Et leur existence passait complètement inaperçue des voisins, voire même des petits marchands chez lesquels ils se fournissaient.

Il faut dire qu'ils habitaient au fond d'une ruelle qui ne comptait que trois ou quatre maisons, très espacées, et où il ne passait presque personne, parce qu'elle ne menait à rien.

Cette ruelle, qu'on aurait pu prendre pour une impasse, partait du boulevard qui longeait extérieurement le mur d'enceinte, et elle allait se perdre

dans des enchevêtrements de passages et d'escaliers.

On l'a décorée, depuis, du nom de passage de l'Élysée des beaux-arts, mais à cette époque elle ne portait pas encore cette étiquette prétentieuse qu'elle ne mérite guère, car on n'y trouve ni artistes ni promenades plantées.

La maison de Doradour avait cependant un jardinet, grand comme un salon de modeste dimension et fort mal entretenu, le propriétaire n'ayant ni le loisir ni le goût de cultiver des fleurs. En fait d'arbres, on n'y voyait qu'un acacia rachitique et un marronnier rabougri qui verdissait à peine au printemps.

On entrait dans ce clos par une grille en fer, achetée d'occasion, qui donnait à ce logis délabré une certaine apparence, mais cette grille ne s'ouvrait pas souvent, car Doradour était rarement chez lui; et quand, par hasard, il y était, il ne recevait personne.

Aux premiers temps de leur séjour, les réfugiés ne sortaient que pour les besoins de leur ménage et quelquefois aussi pour aller respirer l'air frais sur le sommet de la butte Montmartre. Ils attendaient une lettre d'Edmée qui n'arrivait pas, et, sans Edmée, ils ne pouvaient rien faire pour sortir de cette situation plus ennuyeuse que périlleuse, car ils auraient pu rester là des mois sans que personne s'occupât d'eux.

Mais ils s'étaient lassés de cette inaction, et c'est alors que Chancelade eut l'idée d'envoyer Jacques à la découverte chez madame Bernache, qui lui avait marqué tant d'intérêt dans la prison de Salviac. Et, à la suite de cette ambassade, était venue la nuit du bal de l'Opéra qui avait failli leur coûter si cher.

Cette nuit-là, Jacques était rentré seul, très content d'avoir débarrassé son ami du terrible Marteau, mais Chancelade s'était laissé enlever par Coralie, et il n'était sorti qu'à midi de l'appartement de la rue Mogador. Il aurait fallu qu'il fût de bois pour résister à des séductions dont il n'avait pas la moindre idée. Mademoiselle Bernache, pour le retenir, avait déployé tout son savoir-faire, et elle y avait réussi, sans trop de peine. Mais elle s'abusait complètement sur les conséquences de ce premier succès.

Elle croyait tenir un amoureux tel qu'elle le rêvait depuis son voyage en Périgord. Or, Chancelade était parti en se reprochant d'avoir succombé, et en se promettant de ne pas recommencer. Il avait compris que cette femme vivait des libéralités de ses amants riches et il n'était pas homme à s'accommoder d'un partage honteux. Il se demandait même s'il ne ferait pas bien de se passer du service que Coralie voulait lui rendre en lui procurant des passeports.

Mais, par-dessus tout, il regrettait amèrement de

lui avoir dit où était située la maisonnette qu'il occupait avec Jacques.

La rencontre inespérée qu'il avait faite le lendemain l'avait consolé de cette fâcheuse aventure. Edmée retrouvée, Edmée prête à le suivre en Amérique! c'était plus de bonheur qu'il ne lui en fallait pour oublier une faiblesse qu'il se reprochait un peu plus que de raison.

Et comme un bonheur, dit-on, n'arrive jamais séul, Edmée l'avait présenté à une femme qui avait fait sur lui une impression très vive.

Le côté romanesque de l'aventure y était bien pour quelque chose. Madame Bastide était tombée dans ses bras, au moment où il promenait ses inquiétudes et ses remords sur le versant peu poétique de la butte Montmartre. Il lui semblait qu'il y avait dans cette rencontre bizarre quelque chose de providentiel et qu'à dater de cet instant sa destinée se trouvait liée à celle de madame Bastide.

Chancelade avait toujours été un exalté et les persécutions qu'il subissait depuis un mois n'avaient fait qu'augmenter les tendances naturelles de son caractère, prompt à s'enflammer et à s'exagérer la portée des événements.

Et, depuis que sa sœur lui avait raconté très sommairement l'histoire de sa nouvelle amie, il s'intéressait encore davantage à cette charmante veuve. Elle aussi était malheureuse; elle aussi songeait à

s'expatrier. Pourquoi n'auraient-ils pas mis en commun leurs infortunes et tâché d'en faire un bonheur?

Edmée n'avait pas eu le temps de le renseigner beaucoup sur madame Bastide et elle ne l'avait pas revu après leur rencontre en plein air. Elle ne pouvait donc pas savoir ce que son frère pensait de cette jeune femme, mais elle avait dû le deviner, et Chancelade ne doutait pas qu'elle pensât comme lui, car ils étaient presque toujours du même avis dans leurs appréciations sur les personnes. Cependant, il désirait la consulter, et il serait allé dès le lendemain, au rendez-vous donné, une fois pour toutes, sur le sommet de la butte, si Jacques ne l'eût pas prié de lui céder son tour. Chancelade aurait pu l'y accompagner, mais il sentait qu'après une si longue séparation, ces fiancés aimeraient mieux que leur première réunion fût un tête-à-tête. Et il n'y voyait aucun inconvénient, car il avait en eux une confiance absolue.

Donc, ce jour-là, à l'heure même où Pierre Marteau s'expliquait dans la rue du Helder avec le baron de Mussidan, Louis Chancelade était seul dans la modeste habitation de son ami Doradour. Il faisait beau temps et il fumait sa pipe dans le jardin en pensant à madame Bastide. La jolie figure de la jeune veuve était sans cesse devant ses yeux et il croyait encore entendre le son de sa voix, alors qu'il n'avait devant lui

qu'un Cupidon en plâtre posé sur une borne dans un coin du jardinet et qu'il n'entendait que le mugissement lointain des cornets où soufflaient les gamins de Montmartre, fêtant le samedi gras.

Il fut tiré de sa rêverie par un bruit beaucoup plus rapproché. Quelqu'un secouait vigoureusement la grille fermée, et la première idée du réfugié fut que des agents essayaient de forcer l'entrée ; mais il réfléchit bien vite qu'il n'y avait pas de sonnette à la porte et qu'un visiteur qui n'était pas muni d'une clé, ne pouvait s'annoncer qu'en ébranlant les barreaux rouillés de cette clôture peu solide.

Mais, depuis que Chancelade habitait chez son compatriote, c'était la première fois que quelqu'un s'y présentait. Doradour traitait ses affaires à son magasin, et ne recevait jamais ses commettants dans son domicile.

Le bruit continuant, Chancelade se décida à se montrer, mais il prit ses précautions. Il se glissa le long du mur de la maisonnette, et, arrivé à l'angle de la grille, il avança la tête.

Il vit une femme vêtue de noir et voilée jusqu'au menton, une femme qui n'était certainement pas Edmée, et qu'il prit pour madame Bastide, par cette unique raison qu'on croit volontiers ce qu'on désire.

Il courut à la grille et ses illusions se dissipèrent, car la personne qui la tenait l'interpella en ces termes :

— Enfin, te voilà ! ce n'est pas malheureux ! Il y a un quart d'heure que je me meurtris les doigts. Je suis sûre que j'ai des ampoules.

C'était la voix de Coralie Bernache qui s'empressa, du reste, de relever sa voilette.

Rien ne pouvait contrarier Louis Chancelade plus que cette visite intempestive, mais il n'y avait pas moyen de l'éviter.

Si le pauvre garçon avait refusé d'ouvrir, il s'en serait suivi une scène bruyante qui aurait attiré les voisins aux fenêtres.

Coralie ne connaissait pas d'obstacles, et elle était très capable de faire du tapage pour forcer son amant à la recevoir.

Il tira les verrous qui assujettissaient en dedans cette grille détraquée, et il fit entrer mademoiselle Bernache.

— C'est drôle, lui dit-elle, de but en blanc. Tu n'as pas l'air content de me voir.

— Mais, si, balbutia Chancelade : seulement, je ne m'y attendais pas. Vous m'aviez promis de ne pas venir ici...

— Je n'y serais pas venue, si tu étais venu chez moi. Et puisque j'y suis, j'y reste. Introduis-moi dans tes appartements.

— La maison est close... et mon ami a emporté la clé... venez au fond du jardin... là, les passants ne pourront plus nous voir.

— Les passants?... Il ne doit jamais passer personne dans cette vilaine ruelle... tu habites un fichu quartier, mon petit Louis... et il faut que je t'aime bien pour avoir grimpé à pied jusqu'à ton impasse. Mais, trente-six heures sans t'embrasser!... je n'y tenais plus, s'écria la sensible Bernache.

Et sans plus de cérémonie, elle lui sauta au cou.

Chancelade fut forcé de se laisser faire et après ces premières effusions, elle reprit :

— Je ne me suis occupée que de toi, depuis hier. Devine un peu avec qui je viens de causer pendant trois quarts d'heure.

— Je ne m'en doute pas, répondit d'un air distrait Chancelade, qui ne tenait pas du tout à savoir ce qu'avait fait mademoiselle Bernache depuis qu'ils s'étaient quittés à la porte de l'appartement de la rue Mogador.

— Je te le donne en mille, reprit Coralie en forçant le frère d'Edmée à s'asseoir près d'elle, sur un banc vermoulu qui se trouvait derrière la maisonnette, tout au fond du jardin.

Non, au fait!... Il est inutile que tu cherches... Tu ne devinerais jamais.

— Alors, dites-moi de quoi il s'agit?

— Pourquoi ne me tutoies-tu pas? demanda brusquement l'ancienne maîtresse de Vignory.

— Mais... le manque d'habitude, balbutia Louis.

— Bon! ça viendra. Maintenant, je ne veux pas te

faire languir davantage. Tout à l'heure, en sortant de chez moi, j'ai rencontré au coin de ma rue, notre espion du bal de l'Opéra... ton geôlier de Salviac.

— Pierre Marteau !

— En personne. Je suis convaincue qu'il venait pour me voir, quoiqu'il n'ait pas voulu en convenir, Mais quoi qu'il en soit, je l'ai joliment roulé.

— Roulé ? répéta Chancelade qui n'était pas familiarisé avec la langue spéciale que parlent les Parisiennes.

— Oui, mon cher. Ça veut dire que je me suis moquée de lui, et que je me flatte de t'avoir délivré à tout jamais des persécutions de ce vilain mouchard.

— Quoi ! il renoncerait à me poursuivre !... c'est impossible..., il est payé pour cela.

— Oui ; nous l'avons vu à l'œuvre, la nuit du jeudi gras... mais j'ai trouvé le joint pour le dégoûter de te filer.

— Comment donc avez-vous fait ?

— D'abord, je lui ai raconté que le domino qui m'escortait au bal de l'Opéra était tout simplement mon entreteneur, mon prince russe, arrivé la veille de Moscou... où il est encore... je ne l'attends que la semaine prochaine.

— Et Marteau a cru cela ?

— Je l'espère. Du reste, dans la conversation, j'ai eu soin de lui dire que tu étais débarqué en Améri-

que et que le vieux Sigoulès venait de recevoir de toi une lettre datée de New-York.

Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que j'ai fini par lui offrir ma protection auprès de mon boyard et qu'il l'a acceptée. Je lui ai promis de lui procurer une place en Russie.

Mais ce n'est pas tout. Je me défiais de l'intention qu'il affiche de renoncer au métier qu'il fait ici; alors, j'ai imaginé de le lancer sur une fausse piste et j'y ai réussi.

— Comment?

— En lui persuadant que le véritable assassin du commissaire général, c'est le beau Mussidan.

— M. de Mussidan! Mais ce n'est pas lui!... Vous avez accusé un innocent!

— Je ne sais pas si ce baron est innocent, mais ce que je sais parfaitement, c'est que pendant son séjour à la maison d'arrêt de Salviac, il a été l'amant d'Aurélie... et tu sais cela aussi bien que moi.

— J'espère que vous n'avez pas dénoncé cette femme à son mari.

— Je ne m'en suis pas gênée. Avec ça qu'elle a été bien pour moi, cette pimbêche! Depuis qu'elle est ici, elle n'a pas daigné me donner signe de vie.

— Ce n'est pas une raison pour livrer un secret qu'elle vous avait confié... Vous avez fait là une méchanceté, pour le plaisir de la faire.

— Tu crois?... Tu n'est qu'un grand niais. Si j'ai

trahi Aurélie, ce n'est pas pour me venger de ses mauvais procédés, c'est tout simplement pour te tirer d'affaire.

— Je ne comprends pas, dit sèchement Louis Chancelade, que la colère gagnait peu à peu.

— Donne-toi donc la peine de raisonner. Je ne pouvais pas accuser Mussidan d'avoir tué le commissaire, sans dire qu'il sortait de la prison, la nuit, quand il voulait ; et je ne pouvais pas dire qu'il sortait, sans dire que la belle geôlière était sa maîtresse. C'est elle qui le faisait sortir, comme elle t'a fait sortir, toi, parce que son amant l'y a forcée.

— C'est vrai tout cela ? demanda Chancelade en fronçant le sourcil ?

— Exactement vrai. Je le tiens d'Aurélie, qui n'avait pas intérêt à l'inventer... Et, entre nous, mon cher, je ne serais pas très étonnée que Mussidan eût fait le coup.

— Je me refuse à le croire. Pourquoi aurait-il tué cet homme, qui ne lui avait pas fait de mal ?

— Vas-tu pas prendre sa défense ? Tu parles comme si tu étais son avocat. Moi, je vais te répondre comme si j'étais le procureur de la République. Mussidan pouvait avoir contre le commissaire des griefs que nous ne connaissons pas. D'ailleurs, c'est à lui de se justifier, s'il peut, quand on l'aura empoigné.

— Quoi ! ce Marteau songerait à l'arrêter !

— Un peu qu'il y songe ! Il a si bien mordu à l'hameçon qu'il n'aura pas de repos jusqu'à ce qu'il se soit vengé de l'amant de sa femme. Et il n'inventera pas de vengeance plus cruelle que de l'envoyer à la guillotine. Maintenant qu'il est lancé, il ne s'arrêtera plus. Il va chercher des preuves et il est capable d'en trouver. Mussidan, qui ne se doute de rien, dort sur ses deux oreilles et, un beau jour, il sera réveillé par les gendarmes... quand ils lui mettront la main au collet.

Ça m'est égal, mais ce qui me touche, c'est que désormais, le terrible Marteau ne s'occupera plus de toi.

Maintenant, dis encore, si tu l'oses, que j'ai eu tort de lui raconter une des fredaines de sa femme... qui en a fait bien d'autres.

— Je dis que cette dénonciation est une infamie, répliqua Chancelade avec violence.

— Une infamie !... répéta Coralie, qui commençait à se fâcher. Ah ! C'est trop raide !... Tu oublies, mon cher, que cette infamie te sauve... Tu n'es pas de force à te défendre contre un vieux routier comme Marteau... Et si je ne m'étais pas mêlée de tes affaires, c'est toi qui irais... à la guillotine.

— Je ne veux pas être sauvé à ce prix-là... et je vous déclare que si M. de Mussidan est arrêté, je me livrerai plutôt que de ne pas témoigner en sa faveur.

— Témoigner?... Tu n'as rien vu. Que pourras-tu dire, à moins d'avouer que c'est toi le coupable? Et si tu n'es pas absolument fou, tu ne pousseras pas la générosité jusqu'à t'accuser d'un crime que tu n'as pas commis.

— Je dirai que M. Mussidan aurait pu fuir et qu'il n'a pas voulu. Personne ne croira qu'il serait resté volontairement en prison s'il avait eu sa tête à sauver. Je n'y suis pas resté, moi, quand j'ai eu la possibilité de m'évader.

Coralie tressaillit. Une idée venait de poindre dans sa cervelle d'oiseau, une idée qui la terrifiait.

Incapable de comprendre les sentiments élevés qui inspiraient Chancelade, elle se demandait si Chancelade n'avait pas commis le meurtre, et elle était ainsi faite que ce soupçon ne la dégoûtait pas de lui... au contraire.

Comme toutes ses pareilles, la joyeuse Coralie manquait absolument de sens moral, et peu lui importait au fond que son amant eût un crime sur la conscience, pourvu que cet amant lui plût.

— Écoute, lui dit-elle sur un tout autre ton; je suis certaine que tu me caches la vérité. Tu crois que tu me ferais horreur si j'apprenais que tu as tiré ce malheureux coup de fusil, à propos duquel on fait tant de bruit. Tu ne me connais pas, mon cher. Je serais à toi quand même, et tu verrais ce que c'est qu'une femme qui aime... non pas comme aiment ces sottes

qui exigent de leur amant un certificat de bonne vie et mœurs. Moi, j'irais te chercher au bagne, si on t'y envoyait. Dis-moi tout... dis-moi que tu ne veux pas laisser condamner à ta place ce baron de Mussidan dont je me soucie, moi, comme de ma première paire de bottines... dis-moi que c'est toi qui as tué ce mouchard de haute volée...

— Alors, s'écria Chancelade, vous me prenez pour un assassin?

— Laisse-donc là tes grands mots, et réponds-moi franchement. Est-ce toi, oui ou non?

Si c'est toi, je regretterai encore moins de t'avoir débarrassé de Marteau, qui t'aurait pincé un jour ou l'autre.

— Et qui pincera encore plus facilement l'innocent que vous lui avez dénoncé.

— Tu me la bailles belle, avec ton innocent. Il n'y a d'innocent que l'enfant qui vient de naître, et Mussidan est sevré depuis longtemps. Si on le prend, il aura beau se défendre... et s'il était à ta place et toi à la sienne, il ne ferait pas tant de façons pour se tirer d'affaire à ton détriment.

— Je ne sais pas ce qu'il ferait, mais si je le laissais condamner, je serais le dernier des misérables.

— Encore ! ah ! mais tu commences à m'embêter, avec tes étalages de beaux sentiments..., et je commence aussi à croire que tu es plus malin que tu en as l'air. Tu caches ton jeu, mais je lis dedans tout de

même ; avoue donc que tu me cherches une querelle d'Allemand, parce que tu en as assez de moi.

Et, comme Chancelade haussait les épaules sans répondre, Coralie reprit sur le mode aigu :

— Mon cher, moi, je ne pose pas pour la vertu, et je déteste les poseurs. Je suis une bonne fille, mais, quand un homme se conduit salement avec moi, je ne suis pas assez lâche pour courir après lui. Seulement je me venge, et tu te repentiras de ce que tu me fais.

Coralie ne se possédait plus, et dans ces moments-là, elle oubliait complètement les belles manières. La fille reparaissait sous la demi-mondaine façonnée par la fréquentation de viveurs bien élevés. Les gros mots lui venaient aux lèvres ; elle se retenait encore, mais on voyait bien qu'elle n'allait pas tarder à s'exprimer en termes tirés du catéchisme poissard.

— Que me reprochez-vous donc ? lui demanda froidement Chancelade.

— Je te reproche de me traiter du haut en bas, quand tu devrais me remercier à genoux de ce que j'ai fait pour toi. Parce que j'ai été assez sotte pour me toquer de lui un instant, monsieur s'imagine qu'il va me mener à la baguette et que je serai encore trop heureuse de rester à sa disposition. Eh bien ! mon petit, ça ne se passera pas comme ça. Tu feras mes volontés ou sinon.....

Chancelade, à bout de patience, se leva brusque-

ment du banc où ils étaient assis côte à côte, et dit :

— Je pense que vous êtes folle et je vous prie de vous en aller.

— Tu me chasses ! cria Coralie.

— Je ne vous chasse pas, mais je trouve que cette scène ridicule a assez duré.

— Aie donc le courage de dire que tu as une autre maîtresse et que tu l'attends.

Cette imputation que lui jetait à la tête une femme emportée par une jalousie extravagante désarçonna complètement Louis Chancelade.

Il était cuirassé contre les injures, mais il n'était pas préparé à une attaque de ce genre et il manqua la riposte.

— Tu te tais ! reprit Coralie, tu te tais parce que tu n'oses pas nier. Monsieur a une maîtresse ! Elle va venir... à moins qu'elle ne soit déjà ici. Montre-la donc, cette mijaurée que tu me préfères ! Est-ce une bergère de Salviac qui t'a suivi à Paris ?... ou bien une rouleuse des boulevards que tu as levée au bal, avant de m'y rencontrer? Elle est donc bien laide que tu la caches ?

Chancelade étouffait de colère et il se tenait à quatre pour ne pas prendre cette enragée par les épaules et la pousser dehors.

— Et moi, bonne bête, continuait la Bernache, je me figurais que j'étais tombée sur un bon garçon qui m'apportait un cœur tout neuf et qui me récom-

penserait en m'adorant d'avoir été le chercher dans son trou de Salviac, de l'avoir tiré de prison, de m'être compromise à Paris pour empêcher qu'on ne lui coupât le cou!... jour de Dieu! c'est trop fort!... mais je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir vu cette drôlesse... à moins que tu ne me la nommes. Allons! parle... est-ce?... mais, oui... ça doit être Aurélie... son Mussidan ne veut plus d'elle... je le sais... il l'a dit à son oncle au bal de l'Opéra... je l'ai entendu... et elle n'est pas femme à se contenter de son vieux brisquard de général... elle s'est rabattue sur toi.

— Encore une fois, je vous dis que vous êtes folle, cria Chancelade, abasourdi par ce flux de paroles insensées.

Et il fallait, en effet, que Coralie eût perdu l'esprit pour voir une rivale en la personne de madame Marteau, qui n'avait pas rencontré le frère d'Edmée depuis son évasion et qui ne savait même pas qu'il fût à Paris.

Mais une fois lancée, Coralie ne s'arrêtait plus.

— Je comprends maintenant, continua-t-elle, je comprends pourquoi tu m'en veux tant de l'avoir dénoncée à son mari. Ça dérange tous tes plans. Elle n'osera plus venir te voir. Marteau va la garder à vue. Il supporte le général, mais il ne te supportera pas... et il a un moyen bien simple de se débarrasser de toi... il t'empoignera et il te fera mettre à

l'ombre... ça t'apprendra à être l'amant de la femme d'un mouchard...

— En effet, il ne tient qu'à vous de me livrer, dit froidement Chancelade. Faites-le donc. Je n'aurai que ce que je mérite, puisque je me suis fié à vous.

— Oui, je le ferai... si tu ne me prouves pas que je me trompe et que tu n'as pas d'autre maîtresse que moi.

Et comme Chancelade ne répondait pas :

— Tu me méprises donc bien que tu dédaignes de te justifier !... essaie au moins de te défendre.

— On ne se défend pas contre une accusation absurde.

— Ah ! enfin, tu te décides à parler !... c'est heureux !... mais ce n'est pas assez... il faut que tu t'expliques.

— A quoi bon?

— Tu ne comprends donc rien?... Tu ne comprends pas que si je te fais une scène, c'est que je t'adore?... Si je n'avais eu qu'un caprice pour toi, je m'en ficherais pas mal que tu ailles avec une autre femme... Ah ! tu pourrais bien t'en payer une douzaine, sans que j'y trouve à redire... je serais toujours sûre de t'avoir quand je voudrais... Mais je sens que je suis prise, et pour une fois que ça m'arrive, je ne veux pas de partage... Tu es mon homme, entends-tu.... et je prétends te garder pour moi toute seule... Pars pour l'A-

mérique, si tu veux ; je t'y suivrai... Mais si tu me préfères une gueuse... Aurélie ou une autre... tu finiras mal, je te le promets. J'en crèverai de chagrin, mais je te jure que je t'enverrai en prison et cette fois tu n'en sortiras pas par la fenêtre. Paris n'est pas Salviac, et à Mazas, il n'y a pas de geôlières complaisantes.

Mais tu ne me forceras pas à en venir là, conclut mademoiselle Bernache en lançant à Chancelade un regard qui le troubla.

Elle avait des yeux sans pareils, des yeux à rajeunir un octogénaire et Chancelade n'avait pas trente ans.

Elle vit l'effet qu'elle produisait et elle se rapprocha de lui. Elle lui prit la main et elle sentit qu'il tressaillait à ce contact.

— Veux-tu que nous fassions la paix, murmura-t-elle, en l'attirant doucement. Dis-moi seulement que tu m'aimes et que tu n'attends personne. Je ne demande qu'à te pardonner, grande canaille.

Cette scène se passait dans le jardin, à quelques pas de la grille, car ils avaient marché tout en se querellant. Ils s'étaient rapprochés de la rue sans s'en apercevoir, et ils en étaient si près que les passants, s'il y en avait eu, auraient pu les entendre.

Heureusement Coralie avait baissé le ton. Elle

parlait maintenant sur le mode tendre, presque à l'oreille de son amant, et elle lui dit tout bas :

— Pourquoi rester dehors? Entrons... je te pardonnerai bien mieux là-haut... la porte de la maison est ouverte.

Elle allait l'y entraîner, mais, tout à coup, elle le repoussa violemment.

Une femme venait de dépasser l'angle du mur contre lequel s'étaient arrêtés ces amoureux mal assortis.

Ils avaient oublié de refermer la grille, lorsque Coralie était arrivée, et la nouvelle venue n'avait eu qu'à la pousser pour entrer.

Chancelade la reconnut du premier coup d'œil, et Coralie, qui ne l'avait jamais vue, poussa un cri de rage. Peu s'en fallut même qu'elle ne lui sautât au visage, mais sa fureur n'éclata qu'en paroles.

— La voilà donc celle que tu attendais ! vocifera-t-elle en montrant le poing à Chancelade. Tu ne nieras plus maintenant, misérable !... Ah ! je comprends qu'il te tardait de me renvoyer... Eh ! bien, sois satisfait, je m'en vais. Tu recevras bientôt de mes nouvelles. Jouis de ton reste, mon garçon. Moque-toi de moi avec ta particulière. Je lui cède la place, mais tu ne riras pas longtemps.

Et elle se précipita vers la sortie, sans laisser à Chancelade le temps de dire un seul mot.

Il l'entendit tirer avec fracas la porte de la grille et il se garda bien de courir après elle.

La femme dont l'apparition subite avait amené ce dénouement brusque d'une situation tendue resta pétrifiée à la place où elle se tenait, et il fallut que Chancelade vînt à elle pour qu'elle se décidât à avancer.

— Excusez-moi, monsieur, balbutia-t-elle. Je viens de la part de mademoiselle Edmée, votre sœur, mais si j'avais su que vous n'étiez pas seul...

— C'est moi, madame, qui vous supplie de me pardonner, dit chaleureusement Chancelade. La femme qui sort d'ici est venue m'y surprendre... elle y est entrée malgré moi... et vous me rendez un grand service en me délivrant d'elle.

Tout mauvais cas est niable, et pour rien au monde, Chancelade n'aurait dit de but en blanc à madame Bastide la vérité sur le tête-à-tête orageux qu'elle venait d'interrompre. Sa visite inespérée le comblait de joie, mais il maudissait le hasard qui l'avait mise en présence de mademoiselle Bernache.

— Je n'ai pas d'explications à vous demander, monsieur, dit-elle doucement, vous êtes libre de recevoir qui bon vous semble et votre sœur ne m'a pas envoyée ici pour surprendre vos secrets. Vous m'avez autorisée à la remplacer, lorsqu'il y aurait du danger pour elle à venir vous voir. C'est le cas aujourd'hui.

— Que se passe-t-il donc? demanda vivement Louis.

— Rien de grave, jusqu'à présent. Hier soir, après vous avoir quitté, nous avons dîné à la table d'hôte de la maison meublée où nous sommes descendues en arrivant à Paris... et il s'est trouvé qu'un des habitués avait invité le comte de Sigoulès... que vous connaissez, je suppose.

— Parfaitement. Mon père a été un de ses métayers... et je sais qu'après mon arrestation, il s'est intéressé à Edmée.

— Il l'a reconnue tout de suite, et il a eu la discrétion de ne pas le laisser paraître. Mais après le dîner, il a trouvé le moyen de lui parler en particulier, et il l'a priée de venir la voir aujourd'hui à l'hôtel où il loge, rue du Helder. Votre sœur y est allée, et, en y entrant, elle s'est aperçue qu'un espion la surveillait... Cet espion, c'est l'ancien geôlier de la prison de Salviac.

— Marteau!... nous sommes perdus!

— Non, car elle a pu lui échapper. Un parent du comte, M. de Mussidan, s'est trouvé là fort à propos. Je ne sais ce qu'il a dit à cet homme, mais il est parvenu à le mettre en fuite. Un peu plus tard, après avoir eu une longue entrevue avec M. de Sigoulès, Edmée est rentrée à Montmartre en voiture, et elle est certaine qu'on ne l'a pas suivie.

Mais M. de Sigoulès lui a fait promettre de ne pas

venir vous voir. Il se fait fort, dit-il, d'obtenir qu'on vous laisse partir pour l'étranger, si vous ne commettez d'imprudences ni l'un ni l'autre. Et la plus grosse de toutes, ce serait de vous aboucher, car la police aura désormais l'œil sur elle. C'est pourquoi votre sœur m'a envoyée ici à sa place. Elle tenait à vous mettre au courant de sa situation... sa commission est faite et il ne me reste qu'à me retirer.

— Déjà ! murmura tristement Chancelade.

— Il le faut bien. Cette dame qui était là tout à l'heure n'aurait qu'à revenir.

— Permettez-moi du moins de vous expliquer sa visite... Vous venez de me dire où en est Edmée; vous ne refuserez pas de lui dire où j'en suis.

— Non... si vous voulez bien me l'apprendre.

— Eh bien! rapportez-lui que je viens de me faire de cette femme une dangereuse ennemie et que je ne puis plus rester chez l'ami qui m'a donné asile.

— En effet... elle est partie en vous menaçant de sa vengeance. Que lui avez-vous donc fait? demanda madame Bastide en regardant fixement Louis Chancelade.

— Je l'ai invitée à ne plus remettre les pieds ici.

— Elle croyait donc avoir des droits à y revenir?

— Des droits que je ne lui reconnais pas. Mais elle s'en est allée furieuse, et je la crois très capable de me dénoncer précisément à ce Marteau qui me cherche.

— Ce serait indigne. Mais enfin, si on vous arrêtait, vous vous justifieriez, j'espère. Edmée m'a dit qu'on vous reprochait de vous être mêlé d'une insurrection qui a suivi le coup d'État... Le temps des mesures de rigueur est passé.

— S'il ne s'agissait que de cette insurrection, à laquelle, d'ailleurs, je n'ai pris aucune part, je me serais livré moi-même. Mais sachez la vérité, madame.

On m'accuse d'avoir lâchement assassiné le commissaire du gouvernement... M. Santelli que je n'ai jamais vu.

— Vous ! s'écria madame Bastide, pâle et troublée. Vous seriez l'homme qui a tué d'un coup de fusil ce...

— Est-ce que j'ai l'air d'un assassin? demanda Chancelade en se redressant.

— Non certes, mais comment se fait-il qu'on vous impute ce crime abominable ?

— Ce serait trop long à vous raconter. Edmée vous expliquera mieux que moi par quelle série de fatalités j'ai été arrêté. Et je m'étonne qu'elle n'ait pas commencé par là. Sans doute elle aura craint de vous effrayer.

La jeune veuve, très émue, se taisait, et ce ne fut qu'après un assez long silence qu'elle articula péniblement ces mots :

— Je ne suis pas votre juge et je suis la sincère

amie de votre sœur. Je puis donc attendre de vous la vérité. Jurez-moi sur l'honneur que ce n'est pas vous qui avez tiré sur M. Santelli.

— Je le jure, répondit sans la moindre hésitation Chancelade. Je le jure sur mon honneur, sur ma vie, sur la vie de ma sœur... et j'espère que Dieu me permettra de prouver mon innocence, mais en ce moment, je serais certainement condamné si on m'arrêtait, car toutes les apparences sont contre moi. Et la justice humaine est sujette à l'erreur... surtout quand il s'agit d'un crime politique. C'est pourquoi il ne me reste qu'à passer à l'étranger.

Les beaux yeux noirs de madame Bastide reprirent leur éclat, un moment terni par une émotion que Louis ne s'expliquait pas très bien. Elle semblait respirer plus librement.

— Et s'il est vrai, madame, ajouta Chancelade, s'il est vrai que vous aussi vous voulez quitter la France, comme Edmée me l'a assuré hier, si vous consentez à partir avec nous, l'exil me semblerait doux.

— Je serais très heureuse de ne pas quitter votre sœur et si vous étiez du voyage, je n'y verrais pas d'inconvénient, mais... qu'en penserait la personne qui était là tout à l'heure? demanda en souriant à demi la belle veuve.

— Je n'ai pas à lui rendre compte de mes actions... je la connais à peine...

— Vraiment?... j'avais cru entendre qu'elle vous tutoyait... me serais-je trompée?

Chancelade rougit jusqu'aux oreilles et ne sut que répondre.

— Pardon, monsieur! reprit madame Bastide. J'oublie que je n'ai pas le droit de vous interroger et je vous prie de ne pas vous occuper de la sotte question que je viens de vous adresser, fort mal à propos. Je vais aller rejoindre votre sœur qui m'attend avec impatience... veuillez croire que je ne lui parlerai que de vous.

— Ne partez pas encore, je vous en supplie.

— Ah! j'allais oublier aussi qu'Edmée m'a chargée de vous dire que, pour suivre l'excellent conseil de M. de Sigoulès, elle n'ira pas retrouver M. Jacques sur le haut de la butte.

— Il y est monté avant midi et il doit y être encore. Je me charge de l'avertir. Il faut absolument qu'il sache ce qui s'est passé entre cette femme et moi... elle le connaît... Edmée aussi la connaît...

— Est-ce possible?

— C'est la vérité. Et j'aime mieux vous la dire tout entière... si vous consentez à l'entendre.

— Remarquez, s'il vous plaît, que je ne vous demande rien, interrompit malicieusement madame Bastide.

— Mais, moi je veux que vous sachiez tout. Vous

n'ignorez pas que j'étais en prison à Salviac et que je me suis échappé.

— Votre sœur m'a appris cela hier.

— Sans doute elle n'est pas entrée dans des détails qui ne vous auraient pas intéressée et qui, maintenant, vous intéresseront peut-être. La femme que vous avez trouvée dans ce jardin logeait chez le directeur de la maison d'arrêt lorsqu'on m'y a enfermé. Elle m'a aidé à m'évader.

— Oh! alors, je comprends que vous l'ayez revue à Paris.

— Je ne voulais pas la revoir... elle ne m'inspirait aucune confiance... je lui ai envoyé Jacques et, le soir même, j'ai eu la faiblesse d'aller au rendez-vous qu'elle m'a donné, par l'intermédiaire de cet ami qui sera bientôt mon beau-frère, s'il ne nous arrive pas malheur... je l'ai donc rencontrée... il m'en coûte de l'avouer... au bal de l'Opéra...

— Ah! elle est de celles qui vont là! dit madame Bastide, sans la moindre aigreur.

— Oui, madame, c'est une femme galante. Je me suis juré de ne rien vous cacher.

— Tant mieux! elle sera moins dangereuse pour vous. Oserai-je vous demander ce qui s'est passé à ce bal?

— Nous y avons rencontré l'ancien geôlier de la prison de Salviac qui s'est fait agent de police et qui était là dans l'exercice de son métier. Il nous a re-

connus, je ne sais comment, car nous étions en domino et il s'est attaché à nos pas. J'étais pris, si Jacques ne m'eût sauvé.

— Comment?

— Au moment où nous quittions le bal, Jacques qui m'attendait à la porte s'est aperçu que cet homme nous suivait. Il s'est jeté dans ses jambes, il l'a fait tomber et pendant qu'il s'expliquait avec lui, j'ai pu monter dans une voiture...

— Seul? interrompit la veuve en regardant Louis bien en face.

Il hésita un instant, mais il répondit :

— Non, madame.

— Alors cette femme vous a reconduit ici?

— Je suis allé chez elle, répondit Chancelade avec effort. Je n'aurais pas pu donner mon adresse au cocher sans m'exposer à être découvert par la police qui me cherche.

— Alors, vous n'êtes rentré chez vous que le lendemain.

— C'est la vérité.

— Je m'explique maintenant le tutoiement, dit madame Bastide d'un ton plus plaisant que fâché.

— Ne m'accablez pas. Je rougis d'avoir cédé et j'en suis puni, puisque je suis forcé de vous avouer ma honte.

— Je vous sais gré de votre franchise... et je vous en aurais beaucoup voulu si vous m'aviez menti.

Quand a eu lieu ce bal?

— Le jeudi gras. Avant-hier, par conséquent.

— Et depuis hier, vous n'aviez pas revu cette... je ne sais comment l'appeler... voulez-vous me dire son nom?

— Coralie Bernache, murmura piteusement le frère d'Edmée. J'espérais ne jamais la revoir, mais elle ne l'entendait pas ainsi. Elle est tombée chez moi à l'improviste...

— Elle n'y serait pas venue, si vous ne lui aviez pas donné votre adresse...

— J'en conviens.

— Et quand elle s'est présentée, vous n'étiez pas obligé de la recevoir.

— Si j'avais refusé de lui ouvrir, elle aurait fait une scène dans la rue.

— Mais... il me semble qu'elle vous en a fait une.

— Au fond de ce jardin, oui... les voisins ne pouvaient pas l'entendre... tandis que si je l'avais laissée heurter à la grille...

— Elle croit donc avoir des droits sur vous?

— C'est une folle, murmura Chancelade en baissant la tête.

— Une folle dangereuse, à ce que je vois.

— Oh! très dangereuse. Elle m'a menacé de se venger.

— En vous dénonçant?... Ce serait infâme.

— Je ne crois pas qu'elle aille jusque-là... il n'en

est pas moins vrai que je suis à sa merci. Elle connaît cet espion qui me cherche... elle l'a connu dans la prison de Salviac... elle venait de le rencontrer dans la rue et de lui parler quand elle est arrivée ici.

— Elle n'aurait qu'un mot à dire pour que cet homme vînt vous arrêter.

— Oui... et quand la jalousie lui trouble l'esprit, elle est capable de tout.

— Alors... tout à l'heure, quand elle vous menaçait, c'était la jalousie qui la poussait?

Chancelade n'osa pas répondre, mais sa mine parlait pour lui.

— Si elle est jalouse de vous, c'est qu'elle vous aime, dit madame Bastide qui semblait prendre plaisir à tourmenter le pauvre garçon.

— Ces femmes-là n'aiment pas, murmura-t-il.

— Vous vous trompez. Toutes les femmes peuvent aimer, et les plus dégradées aiment peut-être plus passionnément que les autres. Mais... vous lui avez donc donné quelque sujet de jalousie? Je croyais que, depuis le bal de l'Opéra, vous n'aviez vu que votre sœur et moi.

— Ce n'est pas cela. Ce qui a excité la colère de cette extravagante, c'est que j'ai pris la défense de... d'une personne dont elle me parlait.

— Je ne comprends pas.

— Cette personne, je puis vous la nommer. C'est madame Marteau, la femme du geôlier de la maison

d'arrêt de Salviac. La créature que vous avez vue se vantait de l'avoir dénoncée à son mari. Je lui ai reproché d'avoir fait cela, et elle s'est imaginé que madame Marteau avait été ma maîtresse pendant que j'étais en prison... Elle savait pourtant que madame Marteau était la maîtresse d'un autre prisonnier, puisque c'est ce prisonnier qu'elle a dénoncé au mari... mais la colère la mettait hors d'état de raisonner.

Et ce qu'elle a fait est d'autant plus abominable que l'homme qui était détenu en même temps que moi pourrait être accusé, comme je le suis moi-même, d'avoir tué ce commissaire. Madame Marteau, à ce qu'il paraît, laissait sortir son amant, la nuit. Et cette Coralie, sous prétexte de prouver que ce n'est pas moi qui ai fait le coup, a dit au geôlier que c'est mon compagnon de captivité. Elle lui a déclaré qu'elle en était certaine et Marteau a dû l'en croire.

Notre querelle a commencé parce que je lui ai reproché durement d'avoir parlé de la sorte. L'idée qu'elle allait peut-être faire condamner un innocent me révoltait.

— Si c'était vrai pourtant que ce prisonnier est le coupable?

— Ce n'est pas vrai! Je n'ai jamais été son ami... quoiqu'il m'ait rendu un grand service... mais je le connais assez pour affirmer qu'il n'a pas commis un

crime si lâche. Les gens de sa caste n'assassinent pas.

— De sa caste?... c'est donc un noble? demanda madame Bastide avec une vivacité qui étonna Chancelade.

— De la meilleure noblesse du Périgord, répondit-il. C'est le très proche parent de ce comte de Sigoulès, qui s'intéresse à ma sœur et que vous avez vu hier soir. Il a commandé les insurgés, lors des événements de Décembre, et il était enfermé à la maison d'arrêt depuis deux mois, lorsque j'y suis entré.

— Son nom?

— Adhémar de Mussidan.

— Et vous êtes sûr qu'il était l'amant de cette geôlière! s'écria la jeune veuve.

— Aussi sûr qu'on puisse l'être, répondit Chancelade, qui ne comprenait rien à l'émotion de madame Bastide. Coralie était dans la confidence des amours de M. de Mussidan avec la femme du geôlier, et elle m'a dit tout ce qu'elle savait. D'ailleurs j'ai vu de mes propres yeux madame Marteau entrer dans la cellule de son amant... et leur conversation, que j'ai entendue, ne m'a laissé aucun doute.

— Je vous crois et je vous remercie, dit la veuve d'une voix sourde.

— Oserai-je vous demander en quoi cette aventure vous intéresse?

— Dispensez-moi de vous répondre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous ne me faites aucune peine en m'apprenant qu'il n'y a jamais rien eu entre cette femme et vous. C'est bien assez que vous n'ayez pas su résister aux séductions de mademoiselle Bernache, et peu m'importe maintenant que madame Marteau ait été la maîtresse de M. de Mussidan, qui en a eu bien d'autres.

— Est-ce que vous le connaissez? demanda vivement Louis.

— Je l'ai connu autrefois... mais il y a plusieurs années que je ne l'ai vu ; je ne désire pas le revoir, et comme il pourrait m'arriver de le rencontrer, puisqu'il est à Paris... c'est votre sœur qui me l'a dit... je veux quitter la France le plus tôt possible. Je vais aller, aujourd'hui même, demander un passeport pour l'Amérique... M. de Sigoulès se flatte, paraît-il, d'en obtenir trois... un pour votre sœur, un pour votre ami Jacques, et un pour vous.

— Alors, nous partirons ensemble! s'écria Chancelade.

— Oui, à moins que mademoiselle Coralie ne vous retienne.

— Moi!... ah! madame, j'espère que vous ne parlez pas sérieusement. Cette fille me fait horreur.

— Prenez garde! je ne crois pas aux conversions subites. Et d'ailleurs, vous lui devez de la reconnaissance puisqu'elle a favorisé votre évasion.

— J'en dois bien plus à M. de Mussidan qui aurait pu fuir et qui m'a cédé son tour. Si je restais, ce serait pour le défendre.

— En vous accusant vous-même?

— Non, car je ne suis pas coupable.

— Si vous vous borniez à plaider sa cause, on ne vous écouterait pas. Songez donc plutôt à vous mettre en sûreté. Vous ne pouvez pas vous embarquer demain... Mais vous pouvez quitter sur-le-champ cette maison où vous êtes exposé à être arrêté d'un instant à l'autre, maintenant que cette femme en connaît le chemin.

— J'en sortirais à l'instant, si je savais où aller.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas rejoindre votre sœur dans la maison qu'elle habite?...

— Et que vous habitez.

— Raison de plus pour y venir. Nous serons deux pour répondre de vous... j'y suis connue depuis longtemps et notre hôtesse ne mettra pas en doute l'histoire que je lui raconterai.

Le mieux serait de lui dire tout simplement la vérité... que vous êtes le frère d'Edmée... c'est-à-dire de mademoiselle Védrines, puisqu'elle a pris ce nom-là... et que vous arrivez de Bergerac. On ne l'a pas inquiétée, depuis qu'elle est à Paris, et on ne vous inquiéterait pas davantage.

Mais, si vous le préférez, vous pourriez aussi vous faire passer pour mon frère, à moi.

— Vous y consentiriez?

— Pourquoi pas? Je tâcherais de m'accoutumer à vous tutoyer. On sait que je suis veuve; sans cela, j'aurais pu vous présenter comme étant mon mari... c'eût été un peu plus compromettant, mais je n'aurais pas hésité, si je n'avais pas eu d'autre moyen de vous sauver.

— C'est trop de dévouement... Songez donc à ce qu'il adviendrait de vous et d'Edmée si on venait m'arrêter chez vous.

— Il nous arriverait d'être interrogées et nous ne serions pas en peine de répondre. Quel est donc le commissaire ou le juge qui oserait nous faire un crime de vous avoir assisté? Une sœur a bien le droit de venir en aide à son frère proscrit... et moi, je n'aurais qu'à me nommer pour qu'on me mît hors de cause.

Chancelade ne comprit pas pourquoi le nom de Bastide aurait ce privilège, le cas échéant, mais au lieu de s'en informer, il éleva une objection assez topique.

— Et Jacques? demanda-t-il, que feriez-vous de lui? Je ne puis pas l'abandonner. Que penserait-il de moi, s'il ne me trouvait pas ici quand il rentrera?

— Il suffirait qu'il sût où vous êtes allé. Ne m'avez-vous pas dit qu'en ce moment, il attend votre sœur au sommet de la butte?

— Oui, mais il ne l'attendra pas indéfiniment. Je

suis même surpris qu'il ne soit pas déjà revenu.

— Rien ne nous empêche d'aller le prévenir. J'irais seule, si je le connaissais.

— Et si nous le croisions en route!... Si pendant que nous irons à sa rencontre, des agents conduits par ce Marteau envahissaient cette maison? Jacques viendrait se jeter dans la gueule du loup.

— Il ne se laisserait pas prendre. Edmée m'a raconté la vie qu'il mène depuis longtemps. Il échapperait aux policiers de Paris, comme il a toujours su échapper aux gendarmes du Périgord. Songez, d'ailleurs, que nous ne le sauverions pas en restant ici.

— Croyez-vous donc que le danger soit si pressant?

— Cette femme vous a menacé de se venger de vous. Elle ne peut se venger qu'en vous dénonçant. Et si elle y est décidée, elle n'attendra pas que sa colère soit refroidie... elle a dû courir chez cet espion... et lorsqu'elle l'aura averti, il agira sans perdre une minute.

— J'hésite encore à croire qu'elle ait réalisé ses menaces.

— Et moi, je n'en doute pas. Ma vue l'a exaspérée et elle se dit sans doute que si les agents se hâtent, ils me trouveront chez vous. C'est ce qu'elle doit souhaiter, puisqu'elle me prend pour une rivale. Elle croit peut-être que je suis mariée, que la police

m'obligera à déclarer mon nom et que mon mari interviendra.

— Vous avez raison, madame. Il importe que vous sortiez immédiatement de cette maison. Je ne me pardonnerais pas de vous entraîner dans mon malheur.

— Alors, venez ! nous rencontrerons certainement votre ami, et alors nous aviserons.

— Aviser ! ce sera difficile. Je ne puis arriver chez votre hôtesse à pied... sans bagages. Il faudrait au moins que j'eusse l'air d'un voyageur.

— Il n'est pas nécessaire que vous arriviez maintenant et avec moi.

Je rentrerai seule et je m'entendrai avec Edmée pour annoncer à madame Gouverneur que mademoiselle Védrines attend ce soir son frère et un ami de son frère... vous voyez que je n'oublie pas M. Jacques... nous dirons que vous arriverez vers neuf heures.

D'ici là, vous aurez le temps d'acheter des malles que vous ferez charger sur un fiacre.

Et, si vous n'avez plus d'argent, je vous apporte deux rouleaux d'or que votre sœur, qui pense à tout, m'a chargée de vous remettre.

— Pas ici, dit Chancelade. Il sera temps de me les remettre quand nous aurons trouvé Jacques.

— Alors, vous n'avez plus d'objections contre mon projet?

— Aucune. Je vous suivrais au bout du monde.

— Nous n'irons pas si loin. Vous ne laissez rien là-haut?

— Rien qui puisse mettre sur ma trace. Le compatriote qui nous a donné l'hospitalité ne s'inquiétera pas de nous. Et d'ailleurs, je lui écrirai demain sans lui indiquer notre nouvelle adresse. Il comprendra à demi-mot.

— Eh! bien, partons

La jeune veuve passa la première et Chancelade la suivit de près.

Il tira la grille derrière lui. C'était brûler ses vaisseaux, car il n'avait pas la clé pour rentrer; Jacques l'avait emportée.

La ruelle était libre. Pas un passant ne s'y montrait et il n'y avait personne aux fenêtres des trois ou quatre maisons du voisinage.

— Nous allons prendre le plus court chemin, dit madame Bastide; celui par lequel je suis venue. Il faut remonter jusqu'au bout de cette rue, et tourner à gauche. Nous arriverons au pied d'un escalier...

— C'est cela, répondit Chancelade. Jacques ne prend jamais d'autre chemin pour descendre de la butte... et, d'ailleurs, c'est le moins fréquenté.

Ils se mirent en marche et en quelques instants, ils arrivèrent à la rue latérale.

A ce moment, un fiacre venant du boulevard extérieur entrait dans celle qu'ils suivaient, et c'était presque un événement qu'une voiture s'engageât

dans cette voie étroite et à peu près sans issue.

Mais ils étaient trop préoccupés pour faire attention à cet incident et ils poussèrent jusqu'au pied de l'escalier.

Là, en levant les yeux, ils aperçurent campés sur la plus haute marche, deux sergents de ville qui causaient tranquillement et qui ne paraissaient pas s'occuper d'eux le moins du monde.

La rencontre n'en était pas moins désagréable et ils se demandèrent s'ils allaient attendre que ces gens eussent quitté la place ou s'ils allaient monter, au risque de s'exposer à être dévisagés par eux.

La délibération ne fut pas longue, car les sergents de ville, au bout de quelques instants, reprirent leur tournée dans les rues de Montmartre et disparurent.

— Le passage est libre... profitons-en, dit Chancelade.

Il se disposait à aider madame Bastide à escalader cette montée assez raide, lorsqu'il entendit derrière lui un bruit de pas précipités.

Il fit volte-face et il vit venir à lui deux hommes de mauvaise mise qui passèrent sans s'arrêter, mais non pas sans le regarder, franchirent quelques marches de l'escalier, et prirent position sur le premier palier. Là, chacun d'eux tira de sa poche une blague à tabac et se mit à rouler une cigarette. Ils

manœuvraient avec un tel ensemble, qu'ils avaient l'air d'exécuter un service commandé.

Chancelade comprit aussitôt que ces gens-là le guettaient, et que, s'il montait, ils allaient se mettre à ses trousses.

— Si vous m'en croyez, dit-il tout bas à madame Bastide, qui avait compris aussi, nous allons rebrousser chemin. Il y a derrière nous une autre ruelle. Je m'y jetterai, et je suis sûr qu'ils ne me rattraperont pas... Vous, madame, vous descendrez, sans vous presser, vers le boulevard extérieur, pendant qu'ils courront après moi.

Il parlait encore lorsqu'il vit apparaître, au haut de l'escalier, Jacques, qui le reconnut de loin et qui allait se hâter de descendre. Les agents lui tournaient le dos et ne l'avaient pas encore aperçu.

Chancelade lui fit un signe qui voulait dire : sauve-toi ! et Jacques eut la présence d'esprit de détaler immédiatement.

Les agents remarquèrent le geste, mais, quand ils levèrent la tête, Jacques avait disparu.

— Ils me prendront peut-être, pensait Chancelade, mais, du moins, ils ne le prendront pas.

Chancelade connaissait fort bien la topographie du quartier qu'il habitait depuis son arrivée à Paris.

La rue où était située la maisonnette de Doradour partait du boulevard et aboutissait à un mur. Là, elle bifurquait. Une ruelle à gauche, une ruelle à droite.

Avec madame Bastide, il avait pris à gauche, et il avait été mal inspiré, mais en revenant sur ses pas, il pouvait prendre à droite et atteindre par un autre chemin le sommet de la butte. Il ne s'agissait que de gagner de vitesse les agents qui, en le voyant rétrograder, avaient abandonné leur poste d'observation pour le suivre, et il allait se lancer, lorsqu'il se trouva presque face à face avec deux autres agents qui arrivaient d'en bas.

Au même moment, il aperçut un fiacre qui stationnait devant la grille de la maison Doradour, un immense fiacre à six places, comme il en existait encore quelques-uns en 1852.

Et de ce fiacre descendait un monsieur tout de noir vêtu, qui avait bien l'air de commander à tous ces estafiers.

Fuir eût été inutile. La retraite était coupée. Mieux valait faire bonne contenance et essayer de rentrer dans Paris en passant la barrière.

— Parlez-moi, dit-il à celle qui partageait volontairement le péril de son aventure. Ils nous prendront peut-être pour des amoureux en promenade.

— Il y encore quelqu'un dans la voiture, murmura madame Bastide. Il y a... une femme... sans doute celle que j'ai trouvée chez vous... Elle est allée chercher un commissaire de police et elle vient savourer sa vengeance.

— J'espère que vous vous trompez.

— Non, je ne me trompe pas. Elle met la tête hors de la portière... c'est elle... le commissaire se retourne pour la consulter et elle l'encourage d'un geste...

— Je la vois... je suis pris... quittez-moi vite! ils n'oseront pas vous empêcher de passer.

— Non... je veux partager votre sort.

— S'ils nous abordent, dites-leur au moins que vous ne me connaissez pas... dites-leur que vous venez de me rencontrer dans la rue... que je vous ai adressé la parole, sans votre permission, et que vous cherchiez à vous débarrasser de mes importunités.

— A quoi bon? cette femme me démentirait... et ne craignez rien pour moi... je n'aurai qu'à leur dire mon nom... ils ne m'arrêteront pas.

Pendant qu'ils avançaient en causant à voix basse, les agents qui gardaient l'escalier s'étaient rapprochés. Chancelade et sa compagne étaient cernés. Il ne leur restait plus qu'à attendre le choc.

L'homme habillé de noir vint droit à eux et dit en s'adressant au frère d'Edmée :

— Vous êtes Louis Chancelade, inculpé d'assassinat, et vous vous êtes évadé de la prison de Salviac.

— De quel droit m'interrogez-vous? demanda brusquement l'ex-pensionnaire de M. Marteau.

L'homme déboutonna son paletot, montra une ceinture tricolore et répliqua d'un ton sec :

— Je suis commissaire de police, et j'ai contre vous un mandat d'amener.

Chancelade n'essaya pas de nier ni de récriminer, de peur que madame Bastide se compromît en essayant de le défendre.

— C'est bien, dit-il. Je suis prêt à vous suivre. Où allez-vous me conduire?

— D'abord, à la préfecture de police, où vous serez confronté avec quelqu'un qui vous connaît parfaitement.

— Je sais qui c'est... et je sais aussi que j'ai été dénoncé par une femme... celle que vous avez laissée dans le fiacre... J'espère que vous n'essaierez pas de me contraindre à y monter avec elle. Je me ferais hâcher en morceaux plutôt que de subir l'odieuse compagnie de cette créature.

— Il n'est pas question de cela. Une autre voiture m'attend sur le boulevard... une voiture dans laquelle il y aura place pour moi, pour vous et pour la personne qui vous accompagne.

— Vous n'avez pas, je suppose, de mandat contre madame, et vous ne l'arrêterez pas pour l'unique raison que vous la rencontrez avec moi. Je viens de l'aborder dans la rue et je ne sais pas qui elle est.

— Mais, moi, j'ai besoin de le savoir... et elle voudra bien me l'apprendre.

Allons, madame, parlez... si vous avez quelque chose à dire pour m'expliquer comment vous vous

trouvez avec cet homme. Et expliquez-vous vite, car je n'ai pas de temps à perdre.

Pour toute réponse, madame Bastide tira de sa poche une petite liasse de papiers qu'elle remit au commissaire.

Il les prit en haussant les épaules, et s'il y jeta un coup d'œil, ce fut certainement pour l'acquit de sa conscience.

Mais à peine eut-il commencé à les examiner, que sa figure changea d'expression.

— Est-ce bien à vous que cette lettre ministérielle est adressée? demanda-t-il d'un ton moins rude.

— Vous n'en douterez pas si vous prenez la peine d'examiner la copie de mon acte de mariage, et la copie de l'acte de décès de mon mari.

— Ces pièces me semblent régulières. Où demeurez-vous?

— Rue des Abbesses, dans la maison meublée de madame Gouverneur. J'y suis descendue en arrivant de Bordeaux.

— Et vous êtes venue à Paris pour solliciter du gouvernement une pension ou un secours?

— Qu'on m'a refusés, vous le voyez. La lettre du ministre de l'intérieur est très nette.

— Ainsi vous êtes la veuve de...

— De M. Angelo Santelli, commissaire général pour les départements du Centre et du Sud-Ouest.

Chancelade tressaillit. Il comprenait maintenant

pourquoi la prétendue madame Bastide lui avait fait jurer qu'il n'avait pas tué cet homme et il se disait que si elle avait exigé de lui ce serment, c'est qu'elle craignait d'aimer le meurtrier de son mari.

— Monsieur, reprit-elle, si vous tenez à vous assurer que je vous dis la vérité, vous n'avez qu'à me mettre en présence de M. le secrétaire général qui m'a reçue avant-hier. Il me reconnaîtra. Vous pouvez aussi vous renseigner à Bordeaux. J'y porte le nom de ma mère, mais beaucoup de mes compatriotes connaissent l'histoire de mon mariage et des suites qu'il a eues. J'étais depuis longtemps séparée judiciairement de M. Santelli...

— Cela ne m'explique pas pourquoi je vous rencontre avec son assassin, interrompit le commissaire, en regardant fixement la veuve.

Elle soutint ce regard sans pâlir, mais Chancelade s'écria :

— Je vous défends de me traiter d'assassin.

En l'entendant élever la voix, les agents se rapprochèrent à seule fin de l'empêcher d'en venir aux voies de fait, mais leur chef les arrêta d'un geste.

— Monsieur, dit la jeune femme, j'ai vu, hier, pour la première fois, M. Chancelade. En voyage, j'avais fait connaissance avec sa sœur, et j'étais avec elle quand je l'ai rencontré. C'est elle qui, aujourd'hui, m'a envoyée chez lui, n'osant pas y venir elle-même.

Elle m'avait dit que son frère était poursuivi pour avoir pris part à une insurrection, à la suite des derniers événements. J'ignorais qu'il fût accusé d'un crime abominable... accusé injustement, j'en suis certaine. C'est lui-même qui me l'a appris tout à l'heure, dans le jardin de la maisonnette où il se cachait... là-bas... derrière cette grille. Il me l'a appris en protestant contre une accusation inique...

— Il ne suffit pas de protester. Il fuyait, lorsque mes agents lui ont barré le passage. Vous étiez avec lui. Où alliez-vous?

— Il fuyait, c'est vrai. Il s'attendait à être dénoncé par une femme... et il ne se trompait pas, puisqu'elle vous a amené ici. Je le conduisais chez sa sœur, qui habite la même maison que moi... Si vous tenez à vous assurer qu'elle y demeure, faites-moi accompagner par un de vos agents.

Tout cela était dit si franchement, avec un tel accent de sincérité et avec tant d'énergie que le commissaire dut réfléchir avant de prendre une décision.

Chancelade lui était signalé depuis longtemps, comme à tous ses collègues, et sur la dénonciation de Coralie, il s'était mis aussitôt en mesure de l'arrêter. Mais rien ne prouvait que Chancelade eût une complice et, dans l'instruction de son affaire, il n'avait jamais été question de la veuve de Santelli. Un magistrat soucieux de sa responsabilité ne pouvait pas

mettre la main sur elle pour ce seul motif qu'il la rencontrait en compagnie d'un accusé. On aurait pu lui reprocher cet excès de zèle et il jugea qu'il ne devait pas aller si loin. C'était aux juges à vérifier les allégations de cette femme. Son devoir à lui, était de s'assurer qu'elle logeait rue des Abbesses, chez madame Gouverneur, et de la faire surveiller, jusqu'à nouvel ordre.

— Soit ! dit-il, un de mes hommes va vous reconduire chez vous. Mais partez à l'instant et attendez-vous à être interrogée très prochainement.

Vous, ajouta-t-il en s'adressant à Chancelade et en lui montrant le bas de la rue, marchez !

La veuve tendit silencieusement la main à Louis qui n'osa pas y mettre un baiser, quoiqu'il en mourût d'envie et elle s'éloigna un peu.

Le commissaire appela un agent, lui donna tout bas de brèves instructions et commanda aux trois autres d'entourer Chancelade qui était tout prêt à marcher.

Il savait maintenant qu'il était aimé et il se sentait fort de son innocence. Que lui importait de retourner en prison? Quelque chose lui disait qu'il en sortirait justifié. Il ne s'inquiétait que de sa sœur et de son ami.

Il ne paraissait pas que Coralie eût aussi dénoncé Jacques. Chancelade pouvait espérer qu'il irait se

renseigner chez Edmée et que, finalement, il se tirerait d'affaire.

Du reste, il n'eut pas le loisir de réfléchir longtemps au sort de son ami, car en passant devant la grille de la maison Doradour, il vit à la portière du fiacre la figure de Coralie et il s'aperçut qu'elle pleurait.

— Ils t'emmènent, lui cria-t-elle d'un air égaré. Et c'est moi qui t'ai livré!... Pardon !.. grâce !

— Arrière ! répondit Chancelade en lui lançant un regard chargé de mépris.

Cachez-vous, ou je vous crache au visage!

La malheureuse se rejeta en arrière et Chancelade passa en détournant la tête.

Le commissaire qui avait entendu l'apostrophe n'eut pas de peine à comprendre ce qu'il avait déjà à peu près deviné.

Coralie était tombée chez lui, le visage bouleversé, les yeux égarés et lui avait déclaré sans préambule que l'assassin de M. Santelli se cachait dans une maison du voisinage. Il avait eu beaucoup de peine à lui arracher des renseignements sur elle-même et sur les motifs qui la poussaient à dénoncer cet homme. Mais il avait bien vu qu'il avait affaire à une maîtresse délaissée qui voulait se venger, et comme la chose en valait la peine, il s'était décidé à vérifier la déclaration.

Coralie avait demandé à l'accompagner et il y avait

consenti sans difficulté, car il tenait à la tancer vertement, au cas où, par hasard, elle lui aurait donné une fausse indication.

Elle était furieuse; elle ne raisonnait plus et tant que dura ce premier accès de colère, elle ne se démentit pas. Elle aurait volontiers étranglé de ses propres mains Chancelade et la femme qu'elle prenait pour sa maîtresse. Si elle les avait vus collés à un mur, en face d'un peloton d'exécution, elle aurait, sans hésiter, commandé le feu.

Mais cette surexcitation devait se calmer vite, par cela même qu'elle était excessive. En montant dans le fiacre avec le commissaire, Coralie se repentait déjà de ce qu'elle venait de faire. Malheureusement, il était trop tard pour empêcher les funestes effets de la dénonciation, et quand elle arriva devant la grille, le commissaire avait déjà lancé ses agents à la poursuite du couple qu'elle avait aperçu en mettant la tête à la portière et qu'elle s'était laissée aller à lui montrer.

Elle n'avait pas osé descendre et elle avait assisté de loin à la scène de l'arrestation, sans comprendre pourquoi le commissaire s'expliquait si longuement avec la femme. Puis elle avait vu cette femme s'en aller seule et Chancelade s'acheminer vers le boulevard sous l'escorte du commissaire et de trois agents.

Alors, le cœur lui avait manqué, elle s'était mise

à fondre en larmes, elle avait demandé pardon à Chancelade qui passait près d'elle et Chancelade lui avait répondu en lui jetant à la face la cruelle expression de son mépris.

Eperdue, affolée, elle sauta du fiacre, et elle fit mine de suivre l'escorte, mais le commissaire, qui s'en aperçut, revint sur ses pas et lui dit sèchement :

— L'homme que vous m'avez signalé est arrêté. Vous devez être contente.

— Contente ! mais c'est mon amant !

— Je n'en doute pas.

— J'ai menti... je l'ai accusé injustement... parce que j'étais jalouse... je vous demande grâce pour lui... arrêtez-moi, si vous voulez, pour vous avoir fait une fausse dénonciation, mais ne l'emmenez pas.

— En voilà assez !... Vous serez entendue comme témoin, mais pour le moment je n'ai que faire de vous, et je vous prie de me laisser en repos. Remontez dans le fiacre qui nous a amenés. Il vous reconduira chez vous et il ne vous en coûtera rien.

Il est payé, ajouta ironiquement le commissaire, en la congédiant d'un geste impératif.

Coralie comprit qu'elle ne l'attendrirait pas et s'arrêta sur place.

Chancelade était déjà au bas de la rue, entre deux agents, et le commissaire hâtait le pas pour les rejoindre. Elle les vit disparaître à l'angle du boulevard où un autre fiacre les attendait.

Le cocher de la voiture à six places qui stationnait devant la grille avait reçu son argent et démarrait déjà.

Et Coralie ne songeait guère à s'en servir pour rentrer chez elle.

— Il me hait... il me méprise, murmurait-elle, je ne le reverrai jamais. Et c'est moi qui l'ai envoyé à la mort!

C'est infâme ce que j'ai fait... Oh! cette femme!... c'est elle qui est cause de tout... quand je l'ai vue arriver, j'ai perdu la tête... et ils ne l'ont pas arrêtée!... elle s'en va tranquillement, pendant qu'on le traîne en prison... qu'a-t-elle pu dire à ce commissaire pour qu'il l'ait laissée libre? que venait-elle faire chez Louis?... Qui est-elle?... je ne la connais pas. Est-ce sa maîtresse?... peut-être que non. Depuis qu'il était à Paris, il ne sortait jamais... où l'aurait-il rencontrée? Et certes, elle ne vient pas de Salviac... elle n'a ni la mise ni la tournure d'une provinciale... si c'était... une amie de sa sœur?... Mais, non; sa sœur n'a pas d'amies à Paris...

Coralie se rappela tout à coup que cette problématique personne avait remonté la rue et qu'un agent l'avait suivie de loin. Par où était-elle passée? Elle n'y avait pas pris garde, mais elle savait qu'elle semblait se diriger vers le haut de la butte, et l'idée lui vint de tâcher de la rattraper.

— Elle ne me fait pas peur, se disait-elle. Je l'a-

borderai carrément... il faudra bien qu'elle s'explique... et quand je saurai à qui j'ai affaire, je lui proposerai de nous entendre pour sauver Louis... si elle l'aime, elle me comprendra.

Et sans plus réfléchir, Coralie commença cette poursuite hasardeuse.

En arrivant avec le commissaire, elle avait vu Chancelade prendre à gauche, et un peu plus tard, elle n'avait pas vu que madame Santelli prenait à droite.

Instinctivement, elle prit du même côté que Chancelade.

Elle arriva au pied de l'escalier, elle le monta en courant et elle déboucha sur la place de la Mairie.

C'est une espèce de carrefour, planté de maigres arbres, et les gens de Montmartre y viennent volontiers flâner dans la journée.

Elle y trouva des promeneurs qui devisaient en fumant leur pipe et des bourgeois assis sur les bancs municipaux.

Elle ne pouvait pas les aborder pour leur demander s'ils n'avaient pas vu passer une femme en deuil, suivie à distance par un homme mal vêtu, et elle s'aperçut un peu tard qu'elle faisait fausse route.

Elle allait peut-être rebrousser chemin, lorsqu'elle vit venir à elle l'ami de Chancelade, celui qui était intervenu si à propos à la sortie du bal de l'Opéra.

Averti par la pantomime expressive du frère

d'Edmée, Jacques s'était bien gardé de descendre l'escalier, mais il n'était pas allé très loin. Il avait pris position contre un mur et il délibérait avant de se risquer à rentrer au domicile commun.

Quand il aperçut Coralie, il n'hésita point à profiter de l'occasion pour se renseigner sur ce qui se passait.

Le braconnier du bois de Valade et l'ex-maîtresse de Vignory ne s'étaient pas rencontrés depuis la nuit du bal de l'Opéra, mais Chancelade avait raconté à Jacques comment avait fini son aventure avec mademoiselle Bernache, et Jacques avait deviné sans peine qu'elle était venue relancer à domicile Chancelade, qu'il venait de voir causant avec une autre femme. Il pensa que, ne l'ayant pas trouvé dans la maisonnette de leur compatriote Doradour, elle le cherchait et que c'était le cas ou jamais de s'aboucher avec elle, à seul fin de l'interroger.

— Eh bien? lui demanda-t-elle en clignant de l'œil.

— Il est arrêté, répondit Coralie.

— Arrêté!... je viens de le voir, il n'y a pas dix minutes.

— Il était avec une femme, n'est-ce pas?

— Oui... il est vrai que j'ai vu aussi deux individus qui avaient l'air de le surveiller... deux mouchards, sans doute, car il m'a fait signe de me sauver.

— Ces deux-là étaient suivis de deux autres et d'un commissaire de police. A cette heure, notre ami roule en fiacre avec ces gredins-là. On le mène en prison.

— Il faut qu'on l'ait dénoncé... qui donc l'a trahi? cette femme peut-être...

— Vous ne la connaissez pas?

— Je l'ai bien regardée et j'ai de bons yeux. Je suis sûr que je ne l'avais jamais vue. Est-ce qu'on l'a arrêtée aussi?

— Non. Un agent l'a suivie, mais elle est libre. C'est après elle que je cours. Mais j'ai perdu sa trace et je n'espère plus la rejoindre.

— A quoi bon, d'ailleurs? Elle ne nous aiderait pas à délivrer Chancelade.

— Le délivrer! vous espérez donc encore?

— Je ne désespère jamais. On ne peut pas condamner un innocent.

— Alors, vous êtes certain que ce n'est pas lui qui a tué le commissaire?

— J'étais avec lui à deux lieues de Salviac, à l'heure même où le coup de fusil a été tiré... par qui?... malheureusement, je n'en sais rien.

— Je le sais, moi.

— Vous le savez!... et vous n'avez pas désigné l'assassin!... vous étiez là pourtant, quand ces mouchards ont mis la main sur Louis.

— Le commissaire n'aurait pas voulu me croire.

Je n'ai pas de preuves à fournir, Mais j'en aurai demain.

— Expliquez-vous plus clairement... et commencez par me nommer l'assassin.

— L'assassin, c'est M. de Mussidan.

— Vous êtes folle. Il était enfermé à la maison d'arrêt.

— Oui, mais il en sortait quand il voulait... grâce à la complaisance de madame Marteau.

Vous savez bien qu'il était son amant.

— Louis me l'a dit... mais je n'ai rien vu.

— J'ai vu, moi... et je déclarerai ce que j'ai vu.

— Les juges ne se contenteront pas de votre déclaration.

— Ils se contenteront de celle de madame Marteau.

— Quoi! vous vous imaginez que cette geôlière ira s'accuser elle-même.

— J'essaierai de l'y amener.

— Par quel procédé?

— C'est mon secret. Dites-moi seulement où je pourrai vous revoir.

— Je l'ignore. Je ne rentrerai pas dans la maison où je logeais avec Chancelade. Me voilà donc sur le pavé. Ça ne m'effraie pas trop. Je suis accoutumé à coucher à la belle étoile. Je me déciderai peut-être à retourner en Périgord.

Jacques ne disait pas ce qu'il pensait, car il se

proposait d'aller le soir même avertir Edmée, qu'il avait attendue inutilement au sommet de la butte, pendant plusieurs heures.

— Rien ne vous empêche de venir chez moi. Vous y êtes déjà venu, et maintenant qu'elle tient votre ami, la police ne s'occupera plus de vous, reprit Coralie.

— Soit! dit Jacques. J'irai.

— C'est tout ce que je vous demande. Maintenant, séparons-nous. Je renonce à retrouver la femme que je cherchais quand je vous ai rencontré. Je ne pense plus qu'à sauver Louis... et je le sauverai, ou bien je mourrai à la peine.

V

La belle geôlière assurément ne regrettait pas l'existence qu'elle menait au temps assez récent où elle naviguait encore sous le pavillon conjugal.

Elle avait gagné au change, et le général qui la protégeait lui avait fait des loisirs dorés. Au lieu de se morfondre dans un logement mesquin entre les quatre murs d'une prison, elle occupait, rue de l'Arcade, un bel appartement au deuxième étage. De ses fenêtres on voyait un coin de la Madeleine. Elle avait à ses ordres une femme de chambre, une cuisinière, un cocher et un joli coupé.

Et, ce qui valait mieux encore, elle était débarrassée de son mari.

Plus de ménage à surveiller, plus de guichetiers ni de détenus sous ses yeux, plus de grincements de

clés à ses oreilles, plus de gronderies à subir, les jours où Pierre Marteau était de mauvaise humeur, et ces jours-là revenaient quatre ou cinq fois par semaine.

Elle sortait quand elle voulait, sans s'exposer aux commentaires des naturels d'une maussade petite ville ; elle allait se promener à pied sur les boulevards, elle allait en voiture aux Champs-Élysées, au bois de Boulogne et au théâtre.

Il est vrai qu'elle y allait seule. M. de Plancoët n'osait pas s'y montrer avec elle et ne lui permettait pas de s'y afficher avec une amie qui n'aurait pu appartenir qu'au monde des déclassées. Mais cet isolement ne lui déplaisait pas trop, parce qu'elle recueillait au passage de muets témoignages d'admiration qui la flattaient infiniment.

On l'avait fort oubliée à Paris et elle faisait, pour ainsi dire, un nouvel essai de sa beauté.

Son général, d'ailleurs, ne lui déplaisait pas, quoiqu'il eût la moustache grise et le cheveu très rare. Il ne la gênait pas non plus, car il venait la voir tous les jours à la même heure, et ce n'était que par exception qu'il s'attardait chez elle.

Viveur d'une autre génération, il avait gardé les bonnes façons des hommes de son temps, et il comblait sa maîtresse d'égards autant que de cadeaux.

Elle n'avait qu'à exprimer un désir pour qu'il le satisfît.

Ainsi lotie, madame Marteau aurait dû être parfaitement heureuse, et cependant il manquait quelque chose à son bonheur.

Il y manquait l'homme aimé, celui que Coralie appelait l'amant de cœur et dont une femme ne peut point se passer quand elle est enrégimentée dans la grande armée des irrégulières.

Et cet homme, Aurélie n'en était plus à le chercher. Elle l'avait sous la main. En quittant Salviac, elle l'avait laissé dans la maison d'arrêt, mais il n'y était plus. Relâché, grâce à l'influence du général, il était à Paris, et, selon toute apparence, il se proposait d'y rester.

Si elle avait accepté les très avantageuses propositions du marquis de Plancoët, c'est qu'elle comptait absolument renouer avec M. de Mussidan des relations passagèrement interrompues par des événements inattendus. Le bel Adhémar tenait la première place dans ses combinaisons de vie nouvelle. Et il réunissait toutes les conditions nécessaires pour jouer le rôle qu'elle lui destinait.

D'abord, il lui avait plu à première vue et il lui plaisait encore davantage depuis qu'elle le connaissait mieux. Il n'était ni trop vieux ni trop jeune et Aurélie n'aimait ni les hommes mûrs ni les blancs becs. Il était bien né, bien élevé, brave, intelligent et gai ; Aurélie méprisait les rustauds parvenus, détestait les sots, les pédants, et ne se se-

rait pas du tout accommodée d'un bellâtre. Enfin, s'il avait croqué son patrimoine, il lui restait la perspective d'un assez gros héritage et l'oncle Sigoulès ne pouvait pas, de son vivant, laisser dans la gêne son neveu à la mode de Bretagne.

Et madame Marteau, qui ne lui aurait pas demandé un sou, n'aurait pas voulu de lui, s'il eût été dans la misère.

Rien ne manquait donc à cet amant de son choix, et dès qu'elle avait appris, par le général, que M. de Mussidan venait d'arriver à Paris, elle s'était mise en mesure de le rencontrer le plus tôt possible.

L'occasion s'était présentée au bal de l'Opéra, où M. de Plancoët avait consenti à la mener. Adhémar, amené par M. de Sigoulès, était entré dans la loge. Il y était resté une demi-heure, quoique le général l'eût assez froidement reçu. Aurélie avait pu échanger quelques mots avec lui, et comme elle prévoyait cette visite, elle avait préparé un billet qu'elle lui avait glissé dans la main, sans que son seigneur et maître s'en aperçût.

Ce billet contenait l'indication d'un rendez-vous pour le lendemain et quelques allusions élégamment tournées à leurs anciennes amours qui allaient renaître.

A partir de cette première rencontre, dont elle attendait monts et merveilles, avaient commencé les déceptions.

Adhémar n'était pas venu au rendez-vous. Adhémar n'avait pas même pris la peine de s'excuser par une lettre. Et, depuis cette première impertinence, Adhémar n'avait pas donné signe de vie.

Rien cependant ne lui eût été plus facile et ce n'était assurément pas la crainte du général qui l'empêchait de se montrer ou d'écrire, car Adhémar n'avait peur de rien et Aurélie, fort peu surveillée par son protecteur, pouvait sans danger entretenir des correspondances avec qui bon lui semblait.

Adhémar n'était pas disposé à renouer et son indifférence se doublait d'impolitesse, car le silence qu'il gardait ne pouvait être pris que pour une marque de dédain.

Il rompait avec madame Marteau sans plus de cérémonie que s'il s'était agi de planter là une drôlesse quelconque. Et, en vérité, ce procédé par trop cavalier était fait pour blesser profondément la belle geôlière.

Après avoir posé une heure sur la place de la Madeleine, le lendemain du bal, elle attendait depuis deux jours une lettre d'excuses, ou tout au moins d'explications, et la lettre n'arrivait pas.

D'où il s'ensuivait que sa passion déçue tournait à l'aigre et qu'elle commençait à ruminer des projets de revanche. C'était la première fois qu'un homme se permettait de la dédaigner, et de tous ceux qu'elle avait favorisés de ses bonnes grâces, M. de Mus-

sidan était celui qui lui devait le plus de reconnaissance, car elle l'avait incontestablement aimé pour lui-même, dans ce triste cabanon où il ne pouvait lui offrir que sa personne.

Elle s'était, de plus, gravement compromise en le laissant sortir, la nuit, de la maison d'arrêt.

Et son ingrat amant la récompensait en la délaissant, sans même y mettre des formes.

Aurélie était donc fort mal disposée et si elle avait pu se venger de lui comme sa ci-devant amie Bernache s'était vengée de Chancelade, elle n'y aurait probablement pas manqué, sauf à se repentir après, toujours comme mademoiselle Bernache.

Mais le cas n'était pas le même. Mussidan n'avait plus rien à craindre de la justice exceptionnelle, maintenant qu'il était libre, et il n'avait jamais eu à redouter d'être poursuivi par la justice régulière.

De ce côté, il était invulnérable, et la belle geôlière ne pouvait l'atteindre que dans son amour-propre, en lui donnant un successeur et en s'arrangeant pour qu'il le sût.

Encore se pouvait-il que l'indifférence l'eût cuirassé contre ce genre de blessure. Aurélie, d'ailleurs, n'espérait pas trouver un nouvel amant du jour au lendemain, et elle était obligée de compter avec le général, quoique le général ne se montrât pas très jaloux.

Aussi en était-elle réduite à ronger son frein et à

compter, pour assurer sa vengeance, sur un hasard de la vie parisienne qui la mettrait quelque jour en présence de M. Mussidan.

Il y avait bien son mari qui détestait cordialement le bel Adhémar et qui n'aurait pas mieux demandé que de jouer un mauvais tour à ce brillant gentilhomme, mais elle ne voyait plus Pierre Marteau depuis qu'il s'était enrôlé dans la police, et quoiqu'elle sût fort bien où il demeurait, elle ne se souciait pas du tout d'aller le trouver pour lui demander assistance contre Adhémar.

C'eût été par trop fort d'employer son mari à punir l'infidélité de son amant, et ce mari ne se serait peut-être pas prêté à cette combinaison audacieuse.

Il lui arrivait aussi, parfois, de songer à Coralie qu'elle avait complètement perdue de vue et qu'elle regrettait presque d'avoir à peu près chassée de chez elle, à Salviac. Celle-là était une bonne fille, pas rancunière du tout et le cœur sur la main. Elle avait été mêlée aux scènes qui s'étaient passées dans l'intérieur de la prison et avant d'y assister, elle connaissait déjà Mussidan pour avoir souvent soupé avec lui et une certaine Clara Lasource, dont elle était la camarade. Elle devait savoir bien des choses sur ce baron volage et elle n'avait aucune raison pour prendre son parti. Elle aurait pu peut-être servir les projets d'Aurélie. Mais où la rencontrer ? Aurélie n'osait pas aller chez elle — M. de Plancoët le lui

avait défendu — et il ne paraissait pas que Coralie Bernache eût le désir de revoir son amie de jeunesse, car elle faisait semblant de ne pas la reconnaître lorsqu'elles se croisaient en voiture, comme cela était arrivé deux ou trois fois depuis leur retour à Paris.

Madame Marteau en était là, trois jours après le bal de l'Opéra, et elle venait de donner l'ordre d'atteler pour aller promener ses soucis aux Champs-Élysées, lorsque sa femme de chambre lui annonça qu'une dame qui n'avait pas voulu dire son nom demandait à lui parler d'une affaire importante.

La belle geôlière, qui ne recevait pas volontiers les inconnues, eut le pressentiment qu'elle n'aurait pas à regretter de déroger cette fois à ses habitudes. Elle dit de faire entrer, et elle eut quelque peine à reconnaître Coralie Bernache, tant la pauvre fille était changée depuis sa triste campagne de la veille.

Madame Marteau ne pouvait rien souhaiter de mieux que cette visite inespérée, mais elle n'en laissa rien paraître et elle commença par un :

— Puis-je savoir, madame, à quelle circonstance je dois de vous voir chez moi ?

Auquel Coralie répliqua, en disant sur un tout autre ton :

— Tu m'en veux ? Tu as tort, et il faut que tu m'écoutes... Après, tu me mettras à la porte, si tu veux.

— Qu'y a-t-il donc? demanda madame Marteau,

sans se départir encore de la raideur qu'elle croyait devoir affecter.

— Il y a que Chancelade est arrêté, répondit Coralie.

— Chancelade?... qu'est-ce que c'est que ça?

— Oh! ne fais pas l'ignorante... tu as des raisons personnelles pour te souvenir de ce qui s'est passé à la prison de Salviac et tu sais très bien de qui il s'agit. A quoi bon poser avec moi? Je ne viens pas ici en ennemie... Je viens te demander un service... et t'en rendre un.

— Vous vous y prenez un peu tard. Il y a assez longtemps que nous sommes rentrées à Paris et si vous aviez eu véritablement le désir de me voir...

— J'avais peur de ne pas être reçue. Tu m'as si mal congédiée à Salviac... et puis... c'est hier seulement qu'on a arrêté mon amant.

— Votre amant?... ce Chancelade?

— Oui, je l'ai retrouvé depuis que nous l'avons fait évader. Il a réussi à se réfugier à Paris, après avoir couru bien des dangers... il est venu chez moi... et je l'aime...

Madame Marteau écoutait, impassible, ces propos incohérents et se demandait si son ancienne amie n'était pas devenue folle.

— Oui, je l'aime, reprit Coralie. Je croyais n'avoir eu pour lui qu'un caprice. Je me suis aperçue que j'étais prise.

— C'est fâcheux, ricana la belle geôlière. Mais ne vous tourmentez pas. Je vous connais... ça vous passera.

— Et quand ça me passerait!... il est en prison... accusé d'assassinat... il sera condamné.

— Que voulez-vous que j'y fasse!

— Je veux que tu m'aides à prouver qu'il est innocent.

— Moi!... vous perdez l'esprit, ma chère.

— Écoute! Tu avais un amant, toi aussi, là-bas, à la maison d'arrêt... et cet amant, tu l'aimes, encore, je le sais.

— Vous vous trompez. M. de Mussidan m'est devenu complètement indifférent.

— Pourquoi donc, alors, l'autre nuit, au bal de l'Opéra, dans la loge de ton général, pourquoi lui as-tu glissé une lettre dans la main?

Madame Marteau tressaillit et regarda fixement Coralie pour tâcher de deviner comment elle pouvait être si bien renseignée.

— Vous étiez à ce bal? demanda-t-elle froidement.

— Oui... dans une loge des premières, juste en face de la tienne.

— Et de là, vous m'avez vue remettre un billet à M. de Mussidan!... vous avez de bons yeux!

— Je n'ai rien vu... j'ai entendu...

— Quoi?

— J'ai entendu M. de Sigoulès reprocher à son

neveu de s'être laissé faire, au nez et à la barbe de M. de Plancoët, qui a obtenu sa grâce.

— Où avez-vous entendu cela?

— Dans le foyer. Ces messieurs y sont entrés en sortant de la loge et je les ai suivis.

— Vous espionnez, maintenant?

— Non, c'est ton mari qui espionne. Il était là, en domino, et ce n'était pas toi qu'il surveillait. Il avait appris, je ne sais comment, que j'avais donné rendez-vous à Chancelade, dans le corridor des premières. Il m'a reconnue à ma voix et il m'a filée tout le temps. J'ai averti ton amant qui parlait trop haut... Je l'ai averti que Marteau était sur nos talons.

— Et M. de Mussidan vous a répondu?

— Non, c'est à son oncle qu'il a répondu. Veux-tu savoir ce qu'il lui a dit?

Et comme madame Marteau se taisait, Coralie reprit :

— Il lui a dit que ce n'était pas sa faute si tu avais pris sa main pour une boîte aux lettres, qu'il se ferait un cas de conscience de tromper cet excellent général et qu'il était fermement résolu à ne jamais te revoir.

La belle geôlière pâlit. Le coup avait porté.

— Je ne te raconte pas ça pour te faire de la peine, continua mademoiselle Bernache. Je veux seulement que tu saches à quoi t'en tenir sur les intentions de

ce joli monsieur pour les beaux yeux duquel tu t'es compromise à Salviac. Et il a tenu parole à son oncle, car tu ne l'as pas revu.

— Qu'en savez-vous?

— Je vois ça sur ta figure. Tu ne lui as pas écrit pour des prunes... parions que c'était pour lui donner un rendez-vous et qu'il n'y est pas venu.

Cet amant passionné renonce à toi par égard pour ton entreteneur. Il sacrifie son amour à ses scrupules. Il s'ennuyait en prison; tu t'es trouvée là tout à point pour le distraire... et il a cru te faire beaucoup d'honneur en te permettant d'être sa maîtresse. Mais à Paris, où il peut en trouver d'autres, il s'empresse de te lâcher.

— Assez! interrompit madame Marteau. Où veux-tu en venir avec ton réquisitoire contre Adhémar?

Elle était si troublée qu'elle revenait, sans y prendre garde, au tutoiement, et Coralie s'empressa de profiter de ce premier avantage.

— Enfin! s'écria-t-elle, tu cesses de poser avec ta meilleure amie. Tu arrives à comprendre qu'au lieu de te gendarmer, tu feras beaucoup mieux de t'entendre avec moi. L'union fait la force, ma chère. Unissons-nous contre l'ennemi commun.

— Quel ennemi?

— L'ennemi, c'est ce Mussidan qui se moque de toi et qui est cause de tous les malheurs de mon pauvre Chancelade.

— Comment cela? c'est lui au contraire qui l'a fait évader... malgré moi.

— Parce qu'il comptait bien qu'on gracierait le baron de Mussidan et que la fuite de Chancelade tournerait contre ce pauvre garçon... qu'on l'accuserait plus que jamais d'avoir assassiné le commissaire. Et maintenant qu'ils le tiennent, ils le condamneraient, si je les laissais faire.

— Je voudrais bien savoir comment tu les en empêcheras.

— En leur livrant le vrai coupable.

— Tu le connais donc ?

— Oui... et toi aussi tu le connais.

— Moi!

— Parfaitement. C'est ton Adhémar.

— Ah! pour le coup, c'est trop fort! Adhémar qui était enfermé...

— Et qui sortait la nuit, quand il voulait.

— Il n'est sorti qu'une seule fois.

— Juste le soir où on a tué le commissaire.

— Et quand ce serait ce soir-là?

— Ça suffit pour qu'on l'accuse.

— Allons donc! ce serait absurde. Pourquoi aurait-il tué ce Santelli? Il ne le connaissait pas.

— Nous n'en savons rien. Je suis sûre qu'en cherchant bien, on découvrirait qu'il y a eu autrefois quelque chose entre eux... une affaire de femmes, sans doute.

— Personne ne croira cela. Le commissaire avait bien vingt ans de plus que M. de Mussidan. Ils n'ont jamais pu être rivaux.

— Voilà une belle raison ! Ton général est entre cinquante et soixante... Ça ne t'empêche pas d'être sa maîtressse et tu l'étais déjà quand tu as pris l'autre.

— Ce n'est pas du tout la même chose. Et d'ailleurs, on ne sait pas et on ne saura jamais que M. de Mussidan a passé quelques heures dehors, pendant qu'il était en prison.

— A moins que tu ne le dises...

— Et tu t'imagines que je le dirai !

— Ou que je ne le dise.

— Tu aurais beau le dire, on ne te croirait pas.

— Je l'ai dit à ton mari et il l'a cru parfaitement.

— Tu as fait cela ! et tu oses t'en vanter devant moi !

— Je ne m'en vante pas, et c'est dans ton intérêt que je te mets au courant de la situation. Du reste, Marteau n'a pas trop mal pris la chose.

— Tu mens. Il est homme à me tuer s'il me surprenait avec un amant.

— Oh ! un de plus ou de moins !... il tolère bien M. de Plancoët. Mais ne chicanons pas là-dessus. Il a fait une forte grimace quand je lui ai dévoilé les petits mystères de la maison d'arrêt. Seulement

toute sa colère s'est tournée contre le bel Adhémar. De toi, pas un mot.

— Tu ne le connais pas, il se vengera.

— D'Adhémar, oui.

— Et de moi aussi. Ta conduite est indigne. Que t'avais-je fait pour me trahir si lâchement ?

— Ma chère, je ne pensais qu'à sauver Chancelade. Chacun pour soi, n'est-ce pas ? Ton mari était chargé d'arrêter mon amant. L'idée m'est venue de le lancer sur une autre piste. Et j'y ai réussi.

— Non, puisque ce Chancelade est arrêté.

— Ce n'est pas Marteau qui l'a arrêté. Marteau ne pense plus qu'à faire condamner M. de Mussidan. Il prétend le contraire, mais j'en suis certaine. C'est lui qui m'a fait remarquer la conclusion qu'un juge ne manquera pas de tirer des sorties nocturnes de son prisonnier. Il ira plus loin.

— Tu oublies qu'il lui faudrait me dénoncer aussi.

— C'est une considération qui ne l'arrêterait pas.

— Alors, je suis perdue... et tu viens me l'annoncer froidement !... Allons ! avoue la vérité... tu as un but.

— Mon but, je viens de te le dire, c'est de sauver Chancelade... et de le sauver sans te nuire.

— Je voudrais bien savoir comment tu t'y prendras.

— Je n'ai pas besoin de raconter qu'Adhémar était

ton amant. Il ne s'agit que de nous entendre pour déclarer qu'il t'a suppliée de le laisser sortir, en te promettant de rentrer; que tu as eu la faiblesse de céder à ses prières, et que, même après l'événement, tu n'as pas supposé que c'était lui qui avait tiré sur le commissaire... Si on te demande comment tu pouvais t'entretenir avec un des prisonniers de ton mari, tu répondras que sa fenêtre faisait vis-à-vis à la tienne, et que vous vous parliez par signes... tu ajouteras que ton rôle s'est borné à ouvrir la porte de sa cellule et la fenêtre de ton logement qui donnait sur la rue, et si on veut savoir pourquoi tu t'avises maintenant de déclarer des faits que tu avais cachés jusqu'à présent, tu diras qu'ayant appris l'arrestation toute récente de Chancelade, tu as craint qu'on ne condamnât un innocent et tu n'as pas voulu laisser plus longtemps la lumière sous le boisseau.

Qui donc te démentira? Ce ne sera pas Pierre Marteau. Il te soutiendrait plutôt, car en supposant qu'il croie que tu l'as trompé, il ne tient pas à ce que tout le monde le sache.

Sera-ce M. de Mussidan? Non, car il n'y gagnerait rien. Qu'importe qu'il ait été ton amant ou qu'il ne l'ait pas été, si on prouve que l'assassin c'est lui?

La belle geôlière écoutait, la tête basse, les raisonnements serrés de Coralie Bernache. Elle en tenait un certain compte, mais elle n'était pas convaincue, et son visage trahissait les sentiments qui l'agitaient.

Elle ne pardonnait pas à son ancienne amie de l'avoir mise dans une situation terrible, en livrant à Pierre Marteau le secret qu'elle avait surpris. Mais elle reconnaissait que le conseil qu'elle lui donnait pouvait être bon à suivre.

Elle ne croyait pas à la résignation de son mari en ce qui la concernait, et elle se demandait si le meilleur moyen de prévenir les effets de sa colère n'était pas de prendre les devants en confessant spontanément une partie de la vérité.

Le prétexte imaginé par Coralie était assez plausible; madame Marteau pouvait espérer que son mari, son protecteur et la justice s'en contenteraient. Elle aurait même le beau rôle, car elle aurait l'air de se sacrifier pour sauver un innocent.

D'ailleurs, elle doutait beaucoup de la culpabilité d'Adhémar. Elle était persuadée qu'il se justifierait en prouvant qu'il n'était sorti de la prison que pour aller détruire des listes d'insurgés, et autres papiers compromettants. C'était l'explication qu'il lui avait donnée, dans le temps, à Salviac, et elle y avait cru. D'autres pourraient y croire, et M. de Mussidan en serait quitte pour de gros désagréments et pour un nouvel emprisonnement préventif, qui ne serait pas de très longue durée.

C'était précisément ce que voulait la belle geôlière. Son désir de se venger n'allait pas jusqu'à souhaiter la condamnation à mort de son ancien amant. Une

vengeance plus anodine lui suffisait parfaitement, et elle jugeait qu'Adhémar serait assez puni si elle parvenait à le faire arrêter

Restait la question de savoir ce qu'il adviendrait de lui, une fois qu'il serait coffré. Aurélie n'était pas très sûre qu'on le relâcherait, pas si sûre qu'elle cherchait à se le persuader à elle-même. Et l'enjeu de cette partie dangereuse c'était la tête d'un homme qu'elle avait aimé, qu'elle aimait peut-être encore.

Aussi hésitait-elle, et Coralie, qui s'en aperçut, eut recours à la calomnie pour la décider.

C'est une arme que les femmes de son espèce emploient volontiers, et qui leur réussit presque toujours.

— Il t'en coûte, je le vois, de dénoncer Adhémar, reprit-elle doucement. Et s'il n'avait fait que te quitter, je comprendrais ton hésitation. Mais tu ne sais pas ce qu'il a dit de toi, ce fat de province, ce sans-cœur.

— Qu'a-t-il donc dit? demanda vivement madame Marteau.

— Je ne t'ai pas répété les propos qu'il a tenus dans le foyer, pendant que je le suivais. Je ne voulais pas te faire de la peine inutilement. Mais puisque tu t'illusionnes encore sur ce triste personnage, je veux que tu saches à quoi t'en tenir, et je ne te cacherai pas plus longtemps que ton Mussidan parlait de toi à son oncle, comme il aurait parlé de la dernière

des dernières. Il t'a traitée de femme d'occasion, de pis-aller, dont il a pu se contenter quand il était sous clé, mais dont il ne veut pas s'embarrasser, maintenant qu'il est dehors... je crois même qu'il a dit : s'embâter.

— Lui!... ah! c'est trop fort!

— Il a été jusqu'à se moquer de tes imperfections... il a prétendu que tes beaux cheveux blonds tirent sur le roux et que tu as de vilaines mains. C'est bête, car ce n'est pas vrai, mais c'est une façon de dire : ce qui serait très bien pour un autre n'est pas assez bien pour moi.

Ah! s'il avait su que je l'entendais, il aurait chanté un autre air, car il n'ignore pas qu'il est à ta merci... mais il croyait ne parler qu'à ce M. de Sigoulès qui ne se doute pas de ce qu'a fait son joli cousin... et il ne se gênait pas pour te débiner tout à son aise.

Heureusement, j'étais là... et quand je pense que j'ai eu la bonté de lui signaler ton mari qui l'épiait!... J'aurais dû le laisser s'enferrer jusqu'au bout. Mais te voilà renseignée et j'espère que tu lui feras payer cher sa canaillerie.

— Oui, il me la payera, dit madame Marteau d'une voix sourde.

— Alors, tu vas venir avec moi chez le commissaire de police, reprit vivement Coralie.

— Quel commissaire de police?

— Celui qui a arrêté Chancelade. Je ne te proposerais pas de nous adresser à ton mari... il n'y est pour rien et ce n'est pas à lui que nous aurons affaire.

— Et que dirai-je à ce commissaire?

— Tu lui diras qu'ayant appris l'arrestation de Chancelade, tu crois devoir porter à sa connaissance les faits qui se sont passés dans la prison de Salviac.

— Mais... il me demandera mon nom.

— Naturellement. Tu le lui donneras et lui exposeras ta situation. Il comprendra qu'elle est délicate et il ne s'avisera pas de mettre en cause Pierre Marteau. Les loups ne se mangent pas entre eux. Il recevra ta déposition et il la portera au parquet... Le procureur de la République lancera un mandat d'amener contre M. de Mussidan...

— Et après?

— Après, tu seras appelée devant le juge d'instruction auquel tu répèteras que tu n'as jamais été la maîtresse de M. de Mussidan et que si tu l'as laissé sortir, la nuit, c'est par pure bonté d'âme... par faiblesse, si tu veux.

Et alors, il arrivera de deux choses l'une : ou ce coquin d'Adhémar sera renvoyé devant une cour d'assises; tu seras citée comme témoin et tu n'en mourras pas, car si Adhémar s'avisait de dire en pleine audience qu'il a été ton amant, personne ne le croirait et il gâterait son affaire... le public et les

jurés n'aiment pas qu'un accusé se défende en attaquant une femme ; ou bien, Adhémar obtiendra une ordonnance de non-lieu, mais il aura toujours mangé de la prison pendant quelques mois et il n'en sortira pas blanc comme neige... il reste toujours quelque chose d'une accusation comme celle-là... sa réputation aura reçu un gros accroc et il n'osera plus se montrer nulle part... les gens de son monde lui tourneraient le dos...

— C'est précisément ce que je voudrais, murmura la belle geôlière.

— Bon ! j'entends... tu ne peux pas oublier que tu as eu un fort caprice pour lui et ça t'ennuierait qu'on lui coupât le cou, mais tu ne serais pas fâchée de lui donner une sévère leçon... Eh ! bien tu peux marcher tout de même... il est très appuyé et il sera défendu par les premiers avocats de Paris... il sauvera sa peau. Et tu seras assez vengée.

Mais ne perdons pas de temps. Je sais où est le bureau du commissaire qui a mis la main sur Chancelade... et je vais t'y conduire... c'est à Montmartre.

Ton coupé t'attend en bas. Nous y serons dans dix minutes.

Le coupé attendait, en effet, et madame Marteau était tout habillée pour sortir, mais elle ne se hâtait point de répondre à la pressante invitation de Coralie Bernache, qui s'écria :

— Comment ! tu hésites encore, après tout ce que

je viens de te dire! De quel bois es-tu donc faite que tu ne ressens pas les injures? Tu n'étais pas si poule mouillée autrefois, et il en aurait cui à un amant qui t'aurait offensée. Tu ne lui aurais pas pardonné.

— Je ne pardonne pas à M. de Mussidan. Seulement, je m'y prendrai autrement pour me venger. Je me contenterai de le forcer à s'exiler.

— En le menaçant de le dénoncer? Il se moquera de tes menaces, et quand il y céderait, Chancelade n'en serait pas plus avancé... la disparition du coupable ne prouverait pas qu'il est innocent, lui.

— Si, car j'exigerai qu'avant de partir, il me remette une déclaration écrite... une déclaration où il avouera que c'est lui qui a tué M. Santelli.

— Ce ne sera pas du tout la même chose que si on le tenait. On croira qu'il l'a signée pour innocenter Chancelade. Et, d'ailleurs, il te la refusera.

— Eh bien! s'il me la refuse, j'irai tout droit chez le commissaire de police.

— Et M. de Mussidan, averti, filera pendant ce temps-là, sans compter que si tu le vois, tu ne me tiendras pas parole. Tu l'aimes encore, quoi que tu en dises, et il t'entortillera si bien que tu n'auras pas le courage de le dénoncer.

— Je ne sais si je me laisserais toucher, mais je ne m'y exposerai pas. Ce n'est pas lui que je vais voir.

— Je ne comprends plus.

— Je vais voir son plus proche parent, le comte de Sigoulès ; je le mettrai en demeure de porter mes propositions à M. de Mussidan... et de me faire connaître sa réponse aujourd'hui même. Je ne lui accorderai pas vingt-quatre heures de délai.

Ce n'était pas ce que voulait Coralie, mais c'était quelque chose, et plus qu'elle n'espérait obtenir de madame Marteau, au début de leur entretien.

— Me permettras-tu d'assister à ton entrevue avec ce Sigoulès? demanda-t-elle.

— Non, répondit nettement la belle geôlière. Ta présence ne me serait d'aucune utilité. Elle me gênerait même beaucoup. M. de Sigoulès trouverait mauvais que j'accusasse son cousin d'assassinat devant une personne qu'il ne connaît pas.

— Il m'a aperçue le jour de mon arrivée à Salviac et il a beaucoup entendu parler de moi.

— N'importe ! tu serais de trop. J'irai seule.

— Quand?

— A l'instant même. Je sais que M. de Sigoulès est descendu à l'*Hôtel du Helder*. Il l'a dit au général l'autre nuit, au bal de l'Opéra et j'ai retenu l'adresse. Ma voiture va m'y conduire.

— Alors, je t'attendrai à la porte.

— Non. Il ne faut pas qu'on te voie. Mussidan n'aurait qu'à survenir.

— S'il survient, ta visite tournera mal. Mais je ne tiens pas à le rencontrer. Promets-moi seulement

que tu ne perdras pas une minute pour m'apporter des nouvelles de ta conversation avec le vieux.

Je vais rentrer chez moi et t'attendre.

— J'y passerai avant la fin de la journée. A ton tour, promets-moi de t'abstenir de toute démarche, jusqu'à ce que tu m'aies revue. Je consens à tendre la perche à ton Chancelade, mais je veux agir seule.

— Tu as raison, répondit Coralie. Et il n'y a pas de danger que, de mon côté, j'agisse isolément. J'aurais trop peur de te contrecarrer sans le vouloir.

— Alors, laisse-moi, dit madame Marteau. Il est au moins inutile que ma femme de chambre, qui ne te connaît pas, nous voie sortir ensemble.

Tu demeures toujours rue Mogador, 19?

— Toujours, et je n'en bougerai de la journée.

— Arrange-toi pour être seule quand je viendrai.

— Tu peux y compter... et ça ne me coûtera guère. Je n'ai pas le cœur à recevoir des visites, depuis que ce pauvre Chancelade est en prison. Clara Lasource s'est présentée ce matin et je lui ai fait dire que j'étais malade. Elle m'aurait assommée avec ses bavardages.

— N'a-t-elle pas été autrefois la maîtresse de M. de Mussidan ?

— L'année dernière, parbleu ! et je crois qu'elle ne demande qu'à se remettre avec lui.

C'est peut-être déjà fait, ajouta Coralie pour aiguillonner encore la jalousie de la belle geôlière.

— Eh ! bien, ça se défera, dit entre ses dents madame Marteau. Et ton sous-préfet, tu ne l'as pas revu?

— Il était au bal du jeudi gras, mais il ne m'a pas reconnue sous le masque..., et il fera bien de ne pas venir sonner à ma porte. Je l'ai consigné.

— Je comprends. Il te brouillerait avec ton Russe.

— Mon Russe ! je m'en moque comme d'une guigne. J'en quitterais dix comme lui pour vivre avec Chancelade.

— C'est à ce point-là?

— Oui. Je suis folle de ce garçon. Et, si tu me le rends, tu me trouveras toujours prête à me jeter au feu pour toi.

— Je n'exigerai pas tant... mais pars... Voilà un quart d'heure que je perds à te questionner, et, si nous continuons à bavarder, je manquerai M. de Sigoulès.

— Laisse-moi t'embrasser avant de partir.

Madame Marteau tendit sa joue d'assez bonne grâce; Coralie y mit un gros baiser et s'éclipsa.

Querelles de femmes ne durent guère et la réconciliation était à peu près sincère de part et d'autre, parce qu'elle avait pour base leur intérêt réciproque. Coralie, pour réparer les désastreux effets de son coup de tête de la veille, n'espérait plus qu'en madame Marteau; et madame Marteau, dénoncée à son mari par cette folle, ne pouvait plus se tirer d'affaire qu'en suivant le conseil donné par Coralie.

Elle voulait forcer Adhémar, par l'intermédiaire de M. de Sigoulès, à lui délivrer à elle un certificat de vertu, avant de s'expatrier pour se dérober à une accusation plus ou moins fondée.

Ce point la préoccupait beaucoup plus que le souci de démontrer l'innocence de Louis Chancelade.

Et elle ne désespérait pas d'en venir à ses fins, quoique l'entreprise fût hasardeuse.

Elle avait assez vu M. de Sigoulès pour deviner son caractère, et elle comptait beaucoup sur l'effet que produiraient ses charmes. Un vieux galantin n'est jamais insensible aux plaintes d'une jolie femme et l'ancien garde du corps ne pouvait qu'être flatté que la belle geôlière eût recours à lui comme à un juge suprême, constituant à lui tout seul un tribunal de famille chargé de statuer sur le cas d'Adhémar de Mussidan.

Elle y allait de confiance, et sa principale inquiétude était de ne pas le rencontrer.

Elle prévoyait aussi qu'elle pourrait le trouver causant avec son cousin, et elle était résolue, si ce contretemps arrivait, à réclamer bravement un entretien particulier, sans honorer d'un regard son galant de la maison d'arrêt.

Ainsi préparée, il ne lui restait plus qu'à se mettre en campagne, et cinq minutes après le départ de Coralie Bernache, elle monta dans son coupé qui la transporta très rapidement à l'*Hôtel du Helder*,

Le concierge lui dit que M. de Sigoulès était chez lui et qu'il y était seul.

Elle monta, elle frappa discrètement à la porte de l'appartement qu'on venait de lui indiquer; une voix mâle lui cria d'entrer; elle ouvrit et elle trouva le comte, en robe de chambre, fumant une bonne vieille pipe, au coin de son feu.

Il se leva avec empressement en voyant une femme, et dès qu'elle eut levé sa voilette, il la reconnut.

Mais l'accueil ne fut pas tout à fait celui qu'elle espérait, car au lieu de lui sourire, il fronça le sourcil.

Évidemment, la visite de l'ancienne geôlière de Salviac, maîtresse attitrée de son ami Plancoët, lui paraissait déplacée, probablement parce qu'il n'en apercevait pas le but.

Et comme il ne se pressait pas d'offrir un siège, Madame Marteau comprit qu'il fallait payer d'audace et aborder carrément le sujet qui l'amenait.

— Monsieur le comte, dit-elle, vous m'excuserez de me présenter ici sans votre autorisation. Je n'aurais pas pris cette liberté, si je n'avais à vous entretenir de choses très graves.

— Seriez-vous brouillée avec le général? demanda brusquement M. de Sigoulès. Je dois vous prévenir que je ne me chargerais pas d'amener le raccommodement.

— Il ne s'agit pas de cela, il s'agit de l'honneur et de la vie d'un homme.

— Ah! mon Dieu! dit en souriant le vieux gentilhomme.

— Oui, monsieur le comte; et comme nous pourrions être dérangés, je vous serai très obligée de fermer la porte au verrou.

Sigoulès tombait de son haut. Le langage et le ton de la belle geôlière l'étonnaient prodigieusement et il commençait à se demander si elle n'était pas venue dans l'intention de le séduire. Cette supposition flattait son amour-propre, mais il avait des idées arrêtées sur les devoirs qu'imposent la parenté et l'amitié; une femme qui était ou avait été la maîtresse de son cousin et celle de son ancien camarade Plancoët, n'existait pas pour lui. Il pouvait donc, sans danger, affronter le tête-à-tête, et il alla, sans hésiter mettre le verrou.

— Maintenant, madame, dit-il, veuillez vous asseoir et m'expliquer brièvement ce qui vous amène chez moi. J'attends quelqu'un et j'ai fort peu de temps à vous donner.

Aurélie prit un fauteuil et commença ainsi, pendant que M. de Sigoulès s'asseyait à l'autre coin de la cheminée.

— Monsieur, vous connaissez les relations qui ont existé entre M. de Mussidan et moi...

— Oui, madame, répondit le ci-devant garde du

corps. Mon cousin m'a raconté ce qui s'est passé dans la prison de Salviac... il a eu tort.

— En effet, il aurait dû se taire. Mais ce n'est pas de cette indiscrétion que je me plains, puisque c'est vous qu'il a choisi pour confident. Mon secret est bien placé, et je suis certaine que vous ne le trahirez pas.

Vous savez aussi qu'à Paris je n'ai pas revu M. de Mussidan... si ce n'est au bal de l'Opéra, jeudi dernier. Vous vous êtes même aperçu que je lui ai remis une lettre...

— Presque sous les yeux du général, oui, madame... Et j'approuve Adhémar de ne pas vous avoir répondu.

— L'approuvez-vous aussi d'avoir tenu sur moi des propos malséants.

— Quels propos?

— Il vous a dit dans le foyer qu'il en avait assez de moi... que je l'ennuyais... il a été jusqu'à dire que j'étais laide.

— Je n'ai rien entendu de pareil. La personne qui nous a espionnés vous a très mal renseignée. Adhémar m'a déclaré seulement qu'il ne renouerait pas avec vous.

— Et vous pensez qu'il a raison?

— Parfaitement. S'il a été mis en liberté, c'est grâce à l'influence du marquis de Plancoët. Il ne peut plus être votre amant.

— Il aurait pu me quitter avec plus d'égards.

— Pardon, madame, dit le comte avec impatience, je ne suis pas juge des griefs que vous pouvez avoir contre mon parent... et si vous n'avez pas autre chose à m'apprendre...

— Je ne me serais pas dérangée pour si peu, interrompit madame Marteau. Je ne viens pas me plaindre de M. de Mussidan. Je viens vous signaler le danger qu'il court en ce moment et m'entendre avec vous pour le sauver... s'il en est temps encore.

— Le sauver de quoi?

— D'une condamnation capitale.

— Que signifie cette lugubre plaisanterie?

— Je ne plaisante pas. Il va être accusé d'avoir tué le commissaire général... M. Santelli.

— C'est comme si on m'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame... mais qui donc l'accusera?... serait-ce vous?

— Non, monsieur. J'ai plus de mémoire que lui. Je me souviens que je l'ai aimé... et la preuve que je ne lui veux pas de mal, c'est la démarche que je fais auprès de vous. M. de Mussidan va être dénoncé par une femme qui n'a jamais été sa maîtresse et qui a été la maîtresse de Louis Chancelade... Vous commencez à comprendre?

— Pas du tout.

— C'est cependant bien simple. Ce Chancelade, au

moment où il s'est évadé de la prison de Salviac, devait être jugé et très probablement condamné comme étant l'assassin du commissaire.

— Il n'est pas coupable, j'en ai la ferme conviction... Et, d'ailleurs, il est hors d'atteinte... il a passé la frontière...,

— Vous vous trompez, monsieur, et si comme je le crois, vous vous intéressez à sa sœur, vous pouvez annoncer à cette jeune fille qu'il a été arrêté hier... à Montmartre.

— Comment savez-vous cela? demanda le vieux gentilhomme en lançant à Aurélie un regard soupçonneux.

— C'est sa maîtresse qui vient de me l'apprendre. Et vous la connaissez... Vous l'avez vue arriver à Salviac en chaise de poste...

— Cette fille qui est venue relancer le sous-préfet?...

— Et qu'à la sollicitation de ce Vignory, j'ai hébergée chez moi, à la maison d'arrêt, en la faisant passer pour ma cousine. Elle y a vu ce Chancelade, elle a aidé à son évasion, elle l'a retrouvé à Paris, elle l'adore et elle a juré de prouver que ce n'est pas lui qui a tué M. Santelli.

— En rejetant l'accusation sur Adhémar? Vraiment, je crois rêver en entendant de telles absurdités. Cette créature espère donc persuader aux juges

que M. de Mussidan avait des ailes et qu'il s'envolait à travers les barreaux de son cachot!

— Non, monsieur le comte, elle prouvera simplement qu'on lui ouvrait les portes de la maison d'arrêt... et qu'on les lui a ouvertes le soir de l'assassinat.

A ce coup, M. de Sigoulès tressauta sur son fauteuil et dit, en regardant fixement madame Marteau :

— Qui donc les lui a ouvertes? Vous deviez le savoir, puisque vous étiez là.

— C'est moi, répondit sans hésiter la belle geôlière.

— Vous! Et pourquoi?

— Parce qu'il me l'a demandé et parce que je n'avais rien à lui refuser. J'allais le voir toutes les nuits dans sa cellule. Une nuit, il m'a suppliée de le laisser sortir le lendemain soir à dix heures... je venais de lui annoncer l'arrivée de ce commissaire... il m'a juré qu'il rentrerait avant minuit et il a tenu parole.

— Il a dû vous confier le but de cette sortie.

— Il m'a dit qu'il allait détruire des papiers qu'il avait cachés près du cercle... des papiers compromettants pour certaines personnes qui avaient pris part à l'insurrection de décembre.

— S'il vous l'a dit, c'est la vérité, s'écria le comte un peu rassuré. Adhémar n'a jamais menti.

— J'ai cru qu'il ne mentait pas, puisque j'ai cédé...

— Et pourquoi ne le croyez-vous plus?

— Parce que j'ai appris, depuis, des choses que j'ignorais. M. Santelli a été tué vers onze heures. Votre parent est rentré vingt minutes après et il était sorti à dix heures et demie. Ce seul fait, s'il était connu, suffirait pour le perdre... et, dès le lendemain du crime, je n'aurais pas douté qu'il eût été commis par M. de Mussidan si, pendant la nuit, on n'avait pas arrêté et amené à la prison ce Chancelade. J'ai pensé alors, comme tout le monde, que le fils de votre métayer avait fait le coup. Il avait son père à venger et on l'avait pris, le fusil à la main. Maintenant, je suis convaincu qu'il est innocent... et vous en êtes convaincu aussi.... vous venez de me le dire.

— Ce n'est pas une raison pour que mon cousin soit coupable. Ce commissaire avait beaucoup d'ennemis... et Adhémar ne le connaissait pas.

— Vous n'en savez rien... ni moi non plus. Mais nous ne sommes pas ses juges. La question que je vous pose est celle-ci : pensez-vous que, si j'allais dire au préfet de police que M. de Mussidan était dehors, au moment où M. Santelli a reçu une balle en pleine poitrine, pensez-vous qu'on laisserait en liberté M. de Mussidan?

— Les soupçons pourraient se porter sur lui, mais il se justifierait, je n'en doute pas.

— Et moi, j'en doute fort.

— D'ailleurs, ce n'est pas vous qui le dénoncerez... vous y perdriez trop.

— Vous voulez dire que j'y perdrais la protection de M. de Plancoët. C'est possible, mais ce n'est pas certain. M. de Plancoët tient beaucoup à moi et, du reste, je ne lui avouerais pas que votre cousin a été mon amant. Quant à mon mari, je m'inquiète peu de ce qu'il pensera de moi et, de plus, je le connais... c'est contre M. de Mussidan et non pas contre moi que se tournera sa colère. L'opinion de ce qu'on appelle le monde m'est indifférente depuis que j'ai accepté d'être la maîtresse attitrée du général. Vous voyez donc que je n'ai rien à craindre.

— Et la justice! s'écria M. de Sigoulès, indigné de tant de cynisme. Si on arrêtait Adhémar, on vous traiterait comme sa complice.

— Non, monsieur le comte, on me prendrait pour ce que j'étais, lorsque je l'ai laissé sortir... on me prendrait pour une femme affolée d'amour qui n'a pas su résister aux prières de l'homme qu'elle adorait.

Mais, rassurez-vous, ce n'est pas moi qui dénoncerai M. de Mussidan.

— Qui donc, alors?

— Qui? la maîtresse de Chancelade, Coralie Bernache, le dénoncera pour sauver son amant.

— Vous lui avez donc dit qu'Adhémar sortait la nuit?

— Comment le lui aurais-je caché? Elle habitait mon logement et elle voyait tout. Je n'aurais pas pu aller dans la cellule de votre cousin, sans la mettre dans le secret. Et, la nuit où Chancelade s'est échappé, Coralie a vu M. de Mussidan... elle lui a parlé et elle a entendu des choses qu'elle n'a pas oubliées.

Vous a-t-il dit ce qui s'est passé cette nuit-là, et comment l'évasion s'est accomplie?

— Il ne m'a pas donné de détails.

— Eh bien! sachez que si Chancelade s'est sauvé, c'est à votre parent qu'il le doit. Il ne m'intéressait pas, ce Chancelade, et je ne songeais point à faciliter sa fuite. J'étais allée voir Adhémar, comme j'y allais toutes les nuits. Je lui ai appris que ce garçon était arrêté et qu'on l'accusait d'avoir assassiné le commissaire général. Adhémar a bondi d'indignation et m'a déclaré qu'il voulait que Chancelade sortît par le même chemin que lui. J'ai refusé d'abord..., il a exigé... et comme je résistais encore, il m'a menacée... devinez de quoi... Il m'a menacée de s'accuser lui-même du meurtre de M. Santelli. J'ai objecté qu'on ne le croirait pas. Alors il s'est mis à dresser son propre acte d'accusation... mieux, beaucoup mieux que ne l'aurait fait un procureur général.

— Comment cela?

— J'ai eu beau dire que ses aveux ne seraient pas pris au sérieux... qu'on devinerait qu'il se sacrifiait pour sauver un homme plus compromis que lui... rien n'y a fait. Il a réfuté l'une après l'autre toutes mes objections. Ainsi, par exemple, comme je lui faisais observer qu'il ne pouvait pas avoir tiré sur le commissaire par la raison péremptoire qu'il n'avait pas de fusil à sa disposition, il m'a répondu textuellement ceci : « Je dirai où j'ai pris l'arme dont je me suis servi. »

— Et... il vous a dit où il l'avait prise? demanda vivement M. de Sigoulès.

— Non; mais je suis certaine qu'il me l'aurait dit si je l'avais poussé un peu. Je m'en suis bien gardée, de peur de l'amener à s'expliquer catégoriquement. J'en savais déjà trop.

De même, quand je lui ai rappelé que personnellement il n'avait pas à se plaindre de M. Santelli, il m'a répliqué aussitôt : « Je dirai ce qu'il m'a fait et pourquoi je le haïssais mortellement. »

Si vous aviez été à ma place, qu'auriez-vous pensé de ce langage?

— Je le trouve très extraordinaire.

— Moi, j'en ai conclu que le meurtrier c'était lui et qu'il était résolu à se livrer, plutôt que de laisser condamner un innocent. C'est bien dans son caractère.

— Oui, murmura le vieux gentilhomme, ça lui ressemble assez... mais pourquoi ne l'a-t-il pas fait?

— Parce que ç'eût été inutile... Chancelade était libre... on pensait qu'il réussirait à passer la frontière... vous pensiez même, vous, que c'était déjà fait et que le frère de mademoiselle Edmée n'avait plus rien à redouter. Dès lors, M. de Mussidan n'avait plus d'intérêt à s'accuser lui-même. Malheureusement, la situation a changé de face, puisque Chancelade vient d'être arrêté. Si M. de Mussidan se tait, Chancelade sera condamné.

— Si Adhémar se tait, c'est qu'il n'a rien à avouer,

— J'ai trop bonne opinion de lui pour admettre qu'il se taira. Vous voyez, monsieur le comte, que les torts qu'il a eus envers moi ne m'empêchent pas de lui rendre justice.

— Eh bien, laissez-le faire. Il aura du moins le mérite de se dénoncer lui-même, par générosité, et on lui en saura gré, dit avec humeur M. de Sigoulès, à bout de raisons.

— Je ne demande pas mieux. Quels que soient contre lui mes justes griefs, je renonce à me venger en le dénonçant. Mais il y a quelqu'un qui n'a pas les mêmes scrupules que moi et qui n'attend, pour le dénoncer, que de connaître le résultat de mon entrevue avec vous.

— Cette femme?...

— Oui, monsieur le comte. Elle ne se possède plus depuis que son amant est pris et elle ne reculera devant aucune extrémité.

— Je m'étonne alors qu'elle ait tant attendu.

— C'est à moi que M. de Mussidan doit ce sursis. J'ai eu beaucoup de peine à obtenir qu'elle le lui accordât.

Elle voulait aller, en sortant de chez moi, trouver le commissaire de police qui a arrêté son amant.

— Un sursis! répéta le vieux gentilhomme avec amertume. Vous parlez comme si l'honneur et la vie de M. de Mussidan étaient à la merci de cette drôlesse.

— Telle est, en effet, la situation. Si je ne lui rapporte pas votre réponse aujourd'hui, elle agira et le mal qu'elle fera à votre cousin sera irréparable. Mais, ce mal, il est encore temps de le prévenir.

— Ma réponse!... Et quelle réponse attend-elle donc de moi? S'imagine-t-elle que je vais me joindre à elle pour accuser mon cousin?

— Non, monsieur le comte. Elle ne tient même pas à ce qu'on l'arrête. Elle tient uniquement à ce qu'on relâche Chancelade. Et on le relâcherait, si M. de Mussidan s'avouait coupable. Il suffirait qu'il écrivît sa confession complète, avant de passer à l'étranger. Cet écrit ne serait remis au parquet qu'après son départ et même après que vous auriez reçu l'avis de son arrivée en Amérique.

— Alors c'est un traité que vous venez me proposer au nom de cette fille?

— A vous, non; à M. de Mussidan. Vous lui exposerez la situation, et il se décidera.

— Est-ce tout? demanda le vieux gentilhomme, avec une colère sourde. Oui... eh! bien, veuillez dire à celle qui vous envoie que je ne me chargerai pas de ses commissions pour mon parent. L'accusation dont elle le menace n'a pas le sens commun et il saura s'en défendre, si elle ose pousser les choses plus loin. Ce sera déjà payer trop cher le service qu'il a rendu à Chancelade, et quant à celui-ci, il m'intéresse beaucoup moins, depuis que je connais ses accointances avec mademoiselle Bernache. Je ne m'intéresse plus qu'à sa sœur.

— Ainsi, murmura madame Marteau, très sincèrement émue, vous abandonnez Adhémar au sort qui l'attend, si...

— Adhémar n'a rien à craindre, interrompit violemment M. de Sigoulès. Dans notre famille, on n'assassine pas, sachez cela, madame. Mon cousin n'a eu d'autre tort que celui de se fier à vous...

A ce moment, la clé qui était restée en dehors joua dans la serrure; mais comme le verrou était mis, la porte ne s'ouvrit point.

Aurélie se leva, très pâle. Il lui semblait que ce devait être Adhémar qui cherchait à entrer.

On frappa à petits coups et le comte, impatienté, cria :

— Qui est là ?

M. de Sigoulès avait parlé très haut et cependant la réponse se fit attendre, soit que le visiteur n'eût pas entendu, soit qu'il ne voulût pas se nommer.

En revanche, on recommença à frapper et, cette fois, un peu plus fort.

Le comte renouvela son interpellation, en élevant encore la voix, et il la renouvela sans plus de succès, à sa grande colère.

Il ne voulait pas ouvrir avant de savoir à qui il allait avoir affaire. C'était peut-être Adhémar, qui frappait, c'était peut-être Edmée, ou encore sa nouvelle amie de Bordeaux, et M. de Sigoulès tenait à ne mettre ni l'un, ni les deux autres en présence de madame Marteau.

Par malheur, l'appartement n'avait qu'une issue et le vieux gentilhomme ne pouvait pas faire filer la belle geôlière par une porte dérobée.

Et pourtant, il fallait en finir, car la situation devenait ridicule.

— Madame, dit-il brusquement, j'ignore qui est là, mais quelle que soit la personne qui entrera, je compte que vous voudrez bien vous abstenir de lui adresser la parole.

— Cette personne ne me verra même pas, répliqua Aurélie en rabattant sa voilette sur son visage.

— Et si c'est Adhémar, vous partirez sans l'aborder ?

— Je ne tiens pas à lui parler devant vous. Je sortirai, mais je ne vous promets pas de ne pas l'attendre dans la rue. Il comprendra sans doute mieux que vous le danger de refuser ma proposition.

— Comme il vous plaira. Je ne peux pas vous empêcher de le voir chez lui ou ailleurs. Il me suffit que ce ne soit pas ici.

On frappait toujours avec acharnement.

— Je vais ouvrir, reprit le comte. Veuillez attendre dans l'embrasure de cette fenêtre.

Madame Marteau alla s'y placer, en ayant soin de tourner le dos à la porte et pour se donner une contenance, elle se mit à regarder à travers les carreaux.

Le ci-devant garde du corps courut tirer le verrou et se trouva face à face avec un monsieur qu'il ne connaissait pas du tout, et auquel il demanda d'une voix de tonnerre :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je voudrais parler à M. de Mussidan, répondit l'individu, qui avait tout l'air d'être un fournisseur.

— Au troisième... la première porte...

— Je le sais bien, monsieur, mais il n'est pas chez lui... et on m'a dit qu'il était peut-être chez vous.

— Celui qui vous a dit cela est un imbécile. Et je trouve étrange que vous vous permettiez de faire tant

de vacarme à ma porte. Je n'ai pas de temps à perdre et je vous prie de me laisser en repos.

— Pardon, monsieur.... mais c'est la cinquième fois que je viens... M. de Mussidan est toujours absent, et il faut bien que je m'adresse à son oncle.

— Je ne suis pas son oncle.

— Vous êtes du moins son très proche parent, et je voudrais vous montrer...

— Je ne veux rien voir. Allez au diable ! dit le comte, en faisant mine de pousser au nez de son interlocuteur la porte, qu'il tenait entrebâillée.

Mais l'inconnu la tenait aussi et il dit sans la lâcher :

— Fort bien, monsieur. Puisque M. de Mussidan refuse de payer ses dettes, il ne me reste plus qu'à remettre ma facture à un huissier. Ça m'apprendra à faire crédit aux nobles du Périgord.

— Qu'osez-vous dire, drôle ? cria M. de Sigoulès, furieux.

— Je dis que celui-là est un simple farceur, et que, si les autres lui ressemblent, je puis faire mon deuil de ma créance.

Mais j'aurai du moins le plaisir de lui être désagréable, car je le poursuivrai à outrance, si je ne dépose pas contre lui une plainte en escroquerie.

A cette déclaration malsonnante, le vieux comte bondit et peu s'en fallut qu'il ne sautât à la gorge de l'insolent créancier. Mais il se souvint fort à propos

que madame Marteau était là et il ne voulut pas lui donner le spectacle d'une scène violente.

— Je devrais vous faire descendre l'escalier plus vite que vous ne l'avez monté, dit-il, mais je ne veux pas me commettre avec vous, et quoique je me moque de vos menaces ridicules, je vous somme de vous expliquer. Que vous doit M. de Mussidan?

— Quatorze cents francs... plus les intérêts de cette somme depuis neuf mois.

— Très bien; je comprends; vous la lui avez prêtée... vous êtes usurier.

— Non, monsieur. Je suis commissionnaire en marchandises et très honorablement connu sur la place de Paris. J'ai acheté en Angleterre pour le compte de votre neveu et je lui ai livré l'objet. Il devait me payer contre livraison. Il ne l'a pas fait et j'ai eu la faiblesse d'attendre. J'ai bien le droit d'exiger l'intérêt de mes avances... au taux du commerce... six pour cent...

— Je m'étonne que vous ayez attendu neuf mois; vous étiez donc en relations suivies avec M. de Mussidan?

— Oui, monsieur. Quand il avait encore de la fortune, je lui ai fourni souvent des articles anglais et il m'a payé régulièrement, jusqu'au jour où il s'est trouvé ruiné. Il a quitté Paris pour fuir ses créanciers en m'annonçant qu'il me payerait à meilleure fortune, et vers la fin de l'année dernière, j'ai appris

par les journaux qu'il venait d'être arrêté en province et incarcéré pour affaires politiques. Ce n'était pas le moment de présenter ma facture. Mais, tout récemment, j'ai su qu'on l'avait mis en liberté, qu'il était revenu à Paris et qu'il habitait rue du Helder avec un de ses proches parents, le comte de Sigoulès, dont il est l'héritier naturel Il ne peut pas trouver mauvais, ni vous non plus, monsieur, que je réclame mon dû.

Ce fut dit d'un ton qui calma le vieux gentilhomme, et ce fournisseur ajouta :

— Je ne demande pas d'ailleurs à être réglé aujourd'hui... et si monsieur le comte veut prendre l'engagement, même verbal, de garantir la dette de M. de Mussidan, j'attendrai tant qu'il lui plaira.

— On n'est pas plus accommodant, grommela M. de Sigoulès. Tout ce que je puis vous dire pour le moment, c'est que je montrerai votre note à mon cousin et que, s'il reconnaît qu'il est réellement votre débiteur, vous serez payé à très bref délai.

— Cela suffit, monsieur le comte. La facture n'est pas acquittée. Je vais vous la remettre, si vous le permettez, et je repasserai dans quelques jours.

Ce colloque se tenait sur le seuil de l'appartement, et la belle geôlière, tout en regardant par la fenêtre, n'en perdait pas un mot.

Peu importait, du reste, à M. de Sigoulès qu'elle entendît cette conversation, qui n'avait en apparence

aucun rapport avec l'affaire du meurtre, et qui n'apprenait rien de neuf à madame Marteau, car elle ne pouvait pas ignorer qu'Adhémar, ayant mangé son bien, ne possédait plus que des dettes.

Le comte, cependant, avait hâte d'en finir avec cet homme et de congédier ensuite la visiteuse.

— Du diable si je devine quelle espèce de marchandises vous avez pu vendre à mon cousin, grommela-t-il, pendant que le créancier d'Adhémar cherchait dans son portefeuille la facture en question. M. de Mussidan n'a jamais été commerçant et je pensais qu'il ne devait qu'à son tailleur ou à son marchand de chevaux.

— Je lui ai vendu une arme de luxe que j'avais fait venir de Londres sur sa commande. J'ai payé comptant le fabricant anglais et je vous jure, monsieur le comte, que je n'y gagnerai rien.

— Une arme de luxe ! répéta M. de Sigoulès, très surpris.

Quelle espèce d'arme ?

— Une carabine de précision, nouveau système, se chargeant par la culasse... d'une portée et d'une justesse exceptionnelles... un vrai chef-d'œuvre du fameux armurier Manton...

Le comte se retourna instinctivement vers madame Marteau et vit très bien qu'elle écoutait.

— Voici la facture, reprit le commissionnaire en marchandises, et voici la lettre d'envoi du fabricant

de Londres. Vous remarquerez, monsieur le comte, que l'arme y est minutieusement décrite et que les numéros gravés sur la crosse et sur le canon y sont indiqués. Je ne sais si elle est encore entre les mains de M. Mussidan, mais s'il s'en est défait, on la reconnaîtra partout à l'aide de ce signalement.

M. de Sigoulès examina rapidement les deux pièces et dit d'une voix brève :

— Voulez-vous me les confier jusqu'à demain ?

— Parfaitement, monsieur le comte.

— Eh bien, revenez demain, à cinq heures. Vous serez payé.

— A vos ordres, monsieur le comte.

Le vieux gentilhomme ferma la porte, revint à madame Marteau et lui demanda brusquement :

— Vous avez entendu ?

— Tout... et j'ai compris, répondit Aurélie dont les yeux brillaient. J'étais encore à Salviac, lorsqu'on a découvert l'arme qui a tué M. Santelli.

— Je vous demande quarante-huit heures pour m'expliquer avec M. de Mussidan. Votre amie attendra bien jusque-là.

— J'exigerai qu'elle attende.

— C'est bien. Après-demain, vous aurez ma réponse.

Tout ce que je puis vous promettre en ce moment, c'est que justice sera faite.

— J'y compte et je me retire, dit la belle geôlière.

Le vieux gentilhomme la laissa partir et se mit à se promener fiévreusement à travers le petit salon où il l'avait reçue.

Bouleversé par la découverte qu'il venait de faire, il se demandait quel parti prendre et il pensait vaguement à brûler la cervelle au parent qui allait déshonorer son nom, s'il le laissait vivre. Puis il se disait qu'il ne pouvait pas le condamner sans l'entendre.

Les apparences étaient contre Adhémar, mais des apparences ne sont pas des preuves ; il expliquerait peut-être pourquoi il avait acheté cette carabine et ce qu'il en avait fait.

Était-ce bien celle qu'on avait trouvée dans la resserre du jardinier du cercle ? M. de Sigoulès s'efforçait d'en douter et il lui tardait d'interroger son neveu qui, justement, devait venir ce jour-là.

Adhémar était sorti pour essayer un cheval que son oncle voulait acheter et il avait promis de rentrer avant dîner pour faire son rapport sur les qualités et les défauts de la bête que le comte l'avait prié de monter.

L'heure approchait et le vieux gentilhomme se préparait à soutenir une cruelle entrevue qui serait peut-être la dernière.

Vingt minutes après le départ de madame Marteau, Adhémar arriva, le teint coloré par une longue

chevauchée aux allures vives, l'œil allumé et le rire aux lèvres.

— Excellente affaire, mon cher oncle, cria-t-il en entrant. Cet alezan est hors d'âge, mais il a du sang, et il vous fera là-bas un service excellent. Il a chassé toute la saison dernière, et il n'est pas claqué du tout. Il a du train, un fond d'enfer, et il saute comme un poney irlandais. Bref, il me plaît tellement, que je serai ravi de le monter au Bois, jusqu'à votre départ.

Si on vous le laisse pour cent louis, ce sera donné.

— Six cents francs de plus qu'une carabine anglaise de Manton, interrompit le comte en le regardant fixement.

— Une carabine?... voilà ce que j'appelle une transition brusque... quel rapport voyez-vous entre une arme à feu et un cheval qui n'en manque pas... de feu.

— Cessez de plaisanter, monsieur, et répondez aux questions que je vais vous adresser.

— Ah ! mon Dieu ! mais c'est un interrogatoire que je vais subir ! s'écria le bel Adhémar, toujours souriant.

— Oui, monsieur. Vous êtes devant votre juge naturel.

— Un juge que j'accepte de grand cœur. Mais, de quoi suis-je accusé?

— Un homme sort d'ici qui est venu réclamer le

prix d'une fourniture qu'il vous a faite l'an dernier.

— N'est-ce que cela? Mais, mon cher oncle, vous n'ignorez pas que j'ai encore des créanciers. J'espère bien les payer un jour, et je vous prie de croire que ce n'est pas ma faute si celui-là s'est adressé à vous. Je le secouerai d'importance quand vous m'aurez dit son nom.

— Regardez cette facture, interrompit M. de Sigoulès en la mettant sous les yeux d'Adhémar.

— Ah! ah! s'écria le jeune homme, après y avoir jeté un coup d'œil, c'est cet animal de Vogler... un monsieur qui vend de tout et qui fait la commission. Je lui ai fait gagner assez d'argent, et il aurait bien pu attendre. Mais sa note est exacte. Je lui dois bien quatorze cents francs.

— Ainsi vous reconnaissez lui avoir acheté une carabine?

— Parfaitement... ça remonte à une époque où je m'étais mis en tête d'aller chasser le lion en Algérie... J'aurais bien fait de me payer ce déplacement... Mais j'étais pris par une femme qui m'aidait à manger mes derniers sous et j'ai renoncé à l'expédition, faute d'argent pour me mettre en campagne.

— Il ne s'agit pas de cela. Qu'avez-vous fait de cette arme?

Adhémar changea de visage. Il commençait enfin à comprendre où son oncle voulait en venir.

— Mais, balbutia-t-il, je ne sais ce qu'elle est de-

venue... Mon mobilier a été saisi... elle a été comprise dans la débâcle.

— Voilà déjà que vous mentez, dit sévèrement M. de Sigoulès. Vous, un Mussidan! Vous, qui êtes de ma race!

— C'est la première fois qu'on me dit que je mens, répliqua vivement Adhémar, et si le démenti ne venait pas de vous...

— Ne faites pas le rodomont, et répondez-moi catégoriquement. Où est cette carabine? Je sais, de source certaine, que vous l'avez gardée... et le mensonge auquel vous venez de vous abaisser est d'autant plus inexcusable que vous savez fort bien ce qui s'est passé à Salviac, après l'évasion de Louis Chancelade. On a trouvé, en ma présence... je vous l'ai dit, lors de la dernière visite que je vous ai faite en prison... on a trouvé, cachée dans le soubassement de la maison du cercle, une carabine fabriquée par Manton, armurier à Londres.

— Rien ne prouve que ce soit celle que Vogler m'a vendue.

— Encore! dit douloureusement M. de Sigoulès. Vous essayez de nier l'évidence.

— Mais, mon cher oncle, vous m'avez dit vous-même que le juge d'instruction n'attachait aucune importance à cette trouvaille... et, la preuve, c'est qu'on m'a relâché.

— Sur ma demande... et je regrette presque d'avoir

obtenu qu'on vous mît en liberté... On vous a relâché parce que tout le monde ignorait ce que je sais maintenant.

— Que savez-vous donc? demanda Mussidan qui se troublait de plus en plus.

— Je sais que la nuit où on a assassiné le commissaire, vous êtes sorti de la maison d'arrêt, une demi-heure avant le crime et que vous y êtes rentré, une demi-heure après.

— Qui vous a dit cela?

— Votre complice... la femme du geôlier... elle sort d'ici.

— Elle m'a dénoncé à vous?

— Oui, monsieur, et elle vous dénoncera demain au commissaire de police... si je n'y mets ordre. J'ajoute qu'elle a assisté à mon entretien avec l'homme qui vous a vendu cette arme et qu'elle a tout entendu.

Comprenez-vous enfin que vous êtes perdu?

— Ainsi elle m'accuse d'avoir tué M. Santelli?

— Comment ne vous accuserait-elle pas? Vous lui avez avoué que le meurtrier, c'était vous.

— Jamais!

— Faut-il que je vous rappelle dans quelle circonstance vous avez laissé échapper cet aveu? Elle venait de vous apprendre que Chancelade était arrêté et qu'on lui imputait le crime. Vous lui avez affirmé qu'il était innocent et que vous vouliez qu'il s'éva-

dât. Comme elle faisait des difficultés pour faciliter sa fuite, vous lui avez déclaré que, si elle refusait, vous vous dénonceriez vous-même.

C'est un généreux mouvement que vous avez eu là et qui semblerait prouver que tout bon sentiment n'est pas éteint en vous.

— J'ai eu pitié de ce garçon et je ne m'en repens pas, puisqu'il me doit d'être libre.

— Il l'était; il ne l'est plus. On l'a arrêté hier. Madame Marteau vient de me l'apprendre. Le laisserez-vous condamner?

— Non, dit vivement Adhémar.

— Alors, il faut que vous alliez jusqu'au bout... il faut vous livrer, si vous ne voulez pas qu'un innocent paie de sa tête le crime que vous avez commis.

— Est-ce là l'ultimatum que madame Marteau vous a signifié?

— Oui, et elle me l'a signifié de la part d'une femme qui n'a pas de raisons pour vous ménager, car elle a été la maîtresse de Louis Chancelade et elle n'a jamais été la vôtre.

— La prétendue cousine d'Aurélie!... l'ancienne du sous-préfet de Salviac! Coralie Bernache...

— Vous l'avez nommée. Elle vous accorde quarante-huit heures pour vous décider...

— A quoi?

— A confesser que c'est vous qui avez tiré sur M. Santelli.

Elle exige que vous quittiez la France après avoir écrit au chef du parquet une lettre qui contiendra des aveux complets.

Cette lettre sera remise à son adresse quand vous serez hors d'atteinte. Vous serez déshonoré, mais vous aurez la vie sauve.

— J'aimerais mieux l'inverse, dit amèrement Adhémar.

Et si je refuse?

— Vous serez arrêté sur la dénonciation de cette fille et vous perdrez en même temps la vie et l'honneur.

— L'honneur, je ne crois pas...

— Qu'osez-vous dire? Croyez-vous donc qu'un assassinat politique ne déshonore pas un gentilhomme?

— J'aurais bien des choses à vous répondre. Mais je ne conteste rien. Que me conseillez-vous de faire?

— Je vous conseille de mourir, répondit gravement M. de Sigoulès.

— C'est-à-dire que vous me conseillez de me brûler la cervelle. L'avis a du bon et je ne répugne pas à le suivre, mais ma mort ne sauvera pas Chancelade.

— Elle le sauvera, si vous laissez la déclaration écrite qu'on vous demande... et votre honte ne rejaillera pas sur votre famille. Je remettrai moi-même cette lettre au magistrat qui doit statuer sur

le cas de Chancelade, et je lui demanderai d'étouffer l'affaire, qui ne peut plus avoir de suites après la mort du coupable. Mon vieux camarade, le général marquis de Plancoët, m'appuiera et nous obtiendrons qu'une ordonnance de non-lieu soit rendue en faveur de ce malheureux garçon.

— Mon cher oncle, dit Mussidan, qui n'avait rien perdu de sa fermeté, vous me condamnez à mort, et je n'appellerai pas de l'arrêt que vous prononcez. Mais vous me permettrez de vous présenter quelques observations sur l'application de la peine. Je vous demanderai, par exemple, si vous pensez que le suicide soit le meilleur remède à la situation où je me trouve?

— Je n'en connais pas d'autre, répondit durement M. de Sigoulès.

— Veuillez considérer que, si je me tue, ce sera comme si j'avouais que je suis coupable. Vous n'espérez pas qu'on s'y trompera. Tous ceux qui me connaissent sont persuadés que je n'ai aucune envie de mourir.

— Il me semble, monsieur, que vous avez peur! s'écria le vieux gentilhomme.

— Vous savez bien que non; mais puisqu'il faut que je meure, j'aime mieux me faire tuer que de me tuer moi-même.

— Vous faire tuer!... en Afrique?... vous oubliez que vous n'êtes plus digne de servir dans l'armée.

— Oh ! et puis, ce serait trop long. On ne se bat pas très souvent là-bas et ne s'y fait pas tuer qui veut.

J'aurai recours à un moyen plus sûr et plus prompt.

Justement, j'ai ramassé hier un duel et je sais que mon adversaire est de première force à toutes les armes. Il se chargera de me supprimer. Je me défendrai ; je tâcherai même de l'écorner un peu, mais finalement, j'y resterai. Et tout le monde sera débarrassé de moi. Je me bats demain. Inutile d'ajouter qu'avant d'aller sur le terrain, je délivrerai à Chancelade un certificat d'innocence...

— Avec qui te bats-tu ? demanda M. de Sigoulès, ému malgré lui, ému au point de reprendre le tutoiement.

— Je vous le dirai tout à l'heure, car je compte vous prier d'être un de mes témoins.

— Je n'accepterai pas sans savoir, comment toi... un Mussidan !... toi qui me tiens de si près, tu as pu descendre jusqu'à tuer lâchement un homme, au lieu de l'attaquer en face.

— Vous y tenez ? Eh bien, je vais tout vous dire. Oh ! je ne vais pas plaider les circonstances atténuantes. Je vais vous raconter les faits tout simplement et vous expliquer les causes.

— Les causes ! répéta douloureusement M. de Sigoulès.

Ce malheureux était un ennemi politique, et s'il

s'était trouvé en face de toi pendant que tu marchais sur Salviac à la tête des insurgés, je ne te blâmerais pas de lui avoir campé un coup de fusil. Mais tu ne le connaissais pas... Tu ne l'avais jamais vu... et il ne t'avait rien fait, car tu étais arrêté depuis près de deux mois quand il est arrivé à Salviac.

— Il y avait sept ans que je le connaissais... sept ans que je le tenais pour un misérable... et pour un lâche, car je l'ai souffleté publiquement et il a refusé de se battre avec moi.

— Où donc?

— A Bordeaux. Je l'y ai giflé devant cent personnes, un dimanche, sur les allées de Tourny.

— Pour quel motif?

— Parce qu'il m'avait odieusement calomnié près d'une jeune fille que j'aimais.

— Tu veux dire qui était ta maîtresse?

— Non. J'allais l'épouser.

— Sans ma permission, alors, car tu ne m'as jamais parlé de cette histoire.

— J'allais vous en parler quand l'éclat s'est produit... la veille du jour où j'allais revenir en Périgord, pour vous consulter.

— Et, à la suite de cet esclandre, ton mariage est tombé dans l'eau.

— Oui. La calomnie avait porté ses fruits ordinaires. C'est cet homme qui a épousé Jeanne Bastide.

— Bastide!... Mais je connais ce nom-là.

— Il était alors très connu à Bordeaux.

— Ce n'est pas là que je l'ai entendu.

— La sœur de Louis Chancelade l'a prononcé devant vous et devant moi, dans le salon où nous sommes. Elle nous a même parlé de Jeanne très longuement.

— Ah! mon Dieu! s'écria M. de Sigoulès, mais c'est la jeune veuve qui a dîné avec moi à cette table d'hôte, à Montmartre! Et tu dis qu'elle a épousé ce Santelli?

— Elle n'est venue à Paris que pour solliciter un secours, en sa qualité de veuve de ce respectable fonctionnaire. Ce secours, on le lui refuse.

— Et avant la mort de cet homme, elle vivait avec lui?

— Non pas. Ils étaient séparés depuis plusieurs années. Santelli l'a ruinée, l'a battue, et il avait commencé par la déshonorer, en la prenant de force.

Pensez-vous, maintenant, mon cher oncle, que j'avais quelques raisons de le haïr?

— Il fallait le tuer à Bordeaux, grommela M. de Sigoulès.

— Je n'ai pas pu le contraindre à se battre... j'ai fini, non par lui pardonner, mais par l'oublier.

— Et tu n'y penses plus à cette femme que tu as tant aimée?

— Je n'y pensais déjà plus quand elle était mariée, et depuis qu'elle est veuve...

— Il t'est interdit d'y penser. Je te comprends.

— Du reste, Edmée nous a appris qu'elle aime son frère et que son frère l'aime.

— Elle ignore sans doute que Chancelade est accusé d'avoir tué son mari.

— Quand elle l'apprendra, elle apprendra en même temps qu'on l'accusait injustement. Moi, je suis hors de cause... je n'existe plus, et quand je serai mort, j'espère que vous lui cacherez la vérité...

Le vieux gentilhomme ne put pas entendre son neveu parler ainsi, sans être profondément remué et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Achève, reprit-il d'une voix altérée. Dis-moi quel vertige t'a troublé l'esprit quand tu as pris tout à coup l'abominable résolution d'aller tuer cet homme auquel tu ne songeais plus... tu viens d'en convenir.

— Je vous jure que je n'ai pas prémédité le meurtre... c'est la fatalité qui m'a poussé, et voici comment. J'étais, vous le savez, l'amant de madame Marteau. Elle a le diable au corps, et elle venait me voir toutes les nuits dans ma cellule... C'est un miracle que son mari ne nous ait pas surpris. Mais enfin il n'a jamais rien vu.

Madame Marteau, pendant ses visites nocturnes, me donnait des nouvelles de ce qui se passait à

Salviac. C'est par elle que j'ai appris l'arrivée et le nom de ce commissaire extraordinaire qui venait terroriser le pays. Je n'ai pas douté un instant que ce Santelli fût l'homme de Bordeaux. Je savais qu'il avait fait tous les métiers et qu'après la Révolution de 1848, il s'était enrôlé dans la police politique. Aurélie m'a dit que son premier acte en arrivant à Salviac a été d'envoyer au bagne le vieux Chancelade, votre métayer.

— Alors, la colère t'a pris, et...

— C'était plutôt de l'indignation que la colère. Je me disais : il est donc écrit que je trouverai toujours sur mon chemin ce vil coquin. Mais je ne pensais pas à le tuer.

— Pourquoi donc as-tu demandé à cette femme de te laisser sortir?

— Je vais vous le dire. Le jour où la nouvelle du coup d'État est arrivée à Salviac, j'avais dressé une liste de paysans sur lesquels je croyais pouvoir compter. J'avais même écrit une espèce de plan de campagne. J'étais plein d'illusions. Je m'imaginais que nous allions prendre Salviac et marcher sur Paris.

Il était convenu que la révolte éclaterait à la fois dans tous les villages, le 4 décembre. J'étais resté en ville; le rendez-vous était à sept heures du matin dans le bois de Valade où je devais prendre le commandement. Le soir, pour donner le change aux autorités de Salviac qui avaient l'œil sur moi, j'ai

eu soin de me montrer au cercle... J'y ai même fait un mort avec le président et M. Braconne.

Entre deux parties, l'idée m'est venue de cacher les papiers que je portais, afin qu'on ne les trouvât pas sur moi, s'il m'arrivait malheur. Je connaissais un endroit où j'avais déjà caché cette carabine anglaise dont je ne voulais pas me charger pendant l'action... je la trouvais trop lourde. Je suis descendu, j'ai déposé mes écritures dans la resserre du jardinier, derrière ses outils et j'ai emporté la clé.

Vous savez comment l'insurrection a avorté. J'ai été pris et je n'ai pu retirer ni mes papiers, ni ma carabine. J'avais fourré la clé de la cachette entre la doublure et le drap de ma veste de chasse; mes geôliers ne l'y ont pas trouvée, mais je n'étais pas plus rassuré pour cela. Je me disais qu'un jour ou l'autre, le jardinier enfoncerait la porte de la resserre et trouverait mes listes.

Enfin, madame Marteau ayant eu des bontés pour moi, je lui ai confié mes inquiétudes...

— Et tu as obtenu qu'elle te laissât sortir?

— Elle s'est beaucoup fait prier, mais elle a cédé. Elle m'a conduit dans son appartement; j'ai sauté par la fenêtre...

— Jure-moi que tu ne sortais que pour détruire ces papiers.

— Je vous le jure sur l'honneur. Comment aurais-

je pu deviner que le commissaire viendrait au cercle, ce soir-là ?

Le malheur a été que je l'ai rencontré. Je venais de me glisser dans la cour qui précède la maison du cercle et j'allais descendre au jardin, lorsque j'ai entendu des pas qui s'approchaient. Je me suis tapi contre le mur et j'ai vu arriver le sous-préfet qui causait tout haut avec ce Santelli que j'ai reconnu à sa tournure et aussi à ses discours... il ne parlait que de déporter en masse tous les prisonniers de la maison d'arrêt, et il regrettait qu'on ne les eût pas fusillés tous...

— Canaille! murmura M. de Sigoulès.

— Ah! c'est alors que la colère m'a pris, continua Mussidan. Toute ma haine d'autrefois m'a remonté au cœur. J'ai eu envie de me jeter sur lui et de l'étrangler. Il a passé sans me voir, et il est entré avec ce sous-préfet qui ne valait guère mieux que lui, car il faisait chorus. Je me suis précipité dans le jardin, j'ai ouvert la cachette, j'y ai pris les papiers et la carabine. Je me proposais d'aller jeter le tout dans la Dronne, à un endroit où elle est très profonde, et j'allais descendre le coteau, lorsque je me suis retourné pour voir si personne ne me regardait.

Santelli était debout derrière les vitres d'une des fenêtres du salon ; le sous-préfet était à son côté, et à ses gestes, il m'a semblé qu'il lui faisait admirer

les beautés du paysage... Comment vous expliquer ce que j'ai ressenti à ce moment? ç'a été comme une bouffée de rage qui m'est montée au cerveau... ma carabine était sous mon bras et je ne me rappelais plus si elle était chargée... mais je n'étais plus maître de moi... j'ai armé, j'ai épaulé, j'ai tiré...

— Et ta balle est venue frapper Santelli au cœur...

— Je ne l'ai pas vu tomber. L'instinct de la conservation a pris le dessus et m'a bien inspiré. J'ai compris qu'on allait me poursuivre, et au lieu de descendre vers la Dronne, j'ai couru à la cachette, j'y ai jeté la carabine dont je n'avais plus que faire, j'ai gardé les papiers que j'ai brûlés dans ma cellule, j'ai refermé la porte et dans ma précipitation, j'y ai oublié la clé...

— Et tu es rentré en ville, pendant que le sous-préfet et ce petit drôle de Mouleydier te donnaient la chasse du côté de la rivière.

— Oui... madame Marteau m'a raconté depuis ce qui s'était passé... elle avait accroché à l'appui de sa fenêtre une corde à nœuds ; je m'en suis servi pour remonter et, dix minutes après le coup de fusil, j'étais verrouillé dans ma cellule.

Voilà, mon cher oncle, l'histoire complète et véridique de mon malheur.

— Je te crois, mon ami, et je te pardonne, dit M. de Sigoulès en tendant la main à son neveu qui la serra avec effusion, en s'écriant :

— Maintenant, tout m'est égal. Je puis mourir.

— Et moi, je ne veux pas que tu meures. Tu vas t'exiler, ce sera bien assez. Avant de partir, tu me laisseras ta confession écrite, et alors... j'emploierai les grands moyens.

Je verrai le prince-président et je lui dirai la vérité. Plancoët, qui est très bien en cour, me fera obtenir une audience, et je serais très étonné si, à nous deux nous ne parvenions pas à arranger ton affaire.

On ne te poursuivra pas, parce qu'on comprendra que tu serais acquitté, et que ton acquittement serait un échec pour le gouvernement qui comptait parmi ses agents un gredin comme ce Santelli. Tu en seras quitte pour un séjour à l'étranger.

— Je le souhaite. Mais que deviendra Chancelade?

— Chancelade sera mis en liberté, répondit le comte de Sigoulès. Je parlerai au juge d'instruction de Salviac. C'est un brave homme, et il comprendra à demi-mot. Au pis-aller, s'il ne croit pas pouvoir arrêter l'affaire, on n'obtiendra pas que les jurés de Dordogne condamnent ce garçon.

— Je crois comme vous qu'ils l'acquitteraient, dit Adhémar, mais mademoiselle Bernache ne se contentera pas de cette assurance. Elle exigera, vous venez de me le dire, que je me dénonce immédiatement, pour que son amant sorte de prison.

— De quoi se mêle cette fille? grommela M. de Sigoulès. Elle a pu être la maîtresse de Chancelade,

mais Chancelade ne l'aime pas. Sa sœur nous a dit qu'il était amoureux de madame Santelli.

— La Bernache n'en sait rien. Si elle le savait, elle se mettrait contre lui, mais tant qu'elle ne sera pas détrompée...

— Eh bien, je la détromperai... dussé-je aller chez elle, ce qui me coûterait beaucoup, je l'avoue... mais il suffira que j'aille chez madame Marteau.

D'ailleurs, nous avons quarante-huit heures à nous. Profitons-en. Tu vas écrire, séance tenante, ta confession complète... sans rien omettre de ce que tu viens de me raconter et sans y rien ajouter. Tu me remettras cet écrit et ce soir, à minuit, tu prendras le train du Havre, je te donnerai deux cents louis pour tes premiers frais de voyage, et quand tu seras arrivé à New-York, je t'y enverrai une lettre de crédit.

— Je suis très touché de votre bonté, mon cher oncle, mais vous oubliez que j'ai un duel sur les bras.

— Au diable ton duel! quelque sotte querelle avec un étourneau de ton espèce! ça ne vaut pas la peine que tu retardes ton départ, et tu vas me faire le plaisir de planter-là ton adversaire.

— Ce n'est pas du tout ce que vous pensez. L'affaire est très sérieuse et ne saurait se remettre.

Je me bats avec M. Marteau.

— L'ex-geôlier de la prison de Salviac? l'espion?

tu es fou, mon cher. On ne se bat pas avec un pareil homme.

— J'ai accepté la rencontre et je ne peux plus reculer. D'ailleurs, il a été sous-officier dans l'armée.

— La belle raison!...

— Et de plus, il sait que j'ai été l'amant de sa femme. Il a bien le droit d'exiger une réparation.

— Qui donc t'a dénoncé à lui?

— Je l'ignore, mais il sait bien que sa femme m'a laissé sortir, la nuit, de la maison d'arrêt. Il ne tiendrait donc qu'à lui de me faire arrêter, et s'il préfère se battre, c'est qu'il craint sans doute de compromettre la belle geôlière, et qu'il croit être certain de me tuer. Mais si je me dérobais maintenant, il ne manquerait pas de se rabattre sur une vengeance plus facile et plus sûre. Il ferait son rapport aux chefs qui le paient et des agents me mettraient la la main au collet, avant peu.

Vous voyez, mon cher oncle, qu'il faut absolument que je me batte.

— C'est hier que cette affaire s'est engagée? demanda l'oncle.

— Oui, devant la porte de cet hôtel. J'ai surpris Marteau, embusqué dans une allée. Il attendait mademoiselle Chancelade pour la suivre à la sortie. Je l'ai forcé à déguorpir.

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de cet incident?

— Parce qu'il m'aurait fallu entrer dans des détails que j'espérais vous cacher. J'ai préféré attendre que Marteau m'envoyât ses témoins.

— Et tu les as reçus?

— Ce matin, au moment où j'allais sortir pour monter ce cheval que vous voulez acheter. Marteau m'a détaché deux vieux troupiers qui manquaient absolument de distinction, mais qui doivent être de braves gens. Tous les deux sont médaillés.

— Tu aurais dû me les envoyer. Que leur as-tu répondu?

— Je voulais vous épargner le corvée de les recevoir, et j'ai pris sur moi de leur dire que, vous et un de vos amis, vous m'assisteriez sur le terrain.

— Certainement; mais... les conditions du duel?

— J'ai accepté celles que proposait Marteau. Nous nous rencontrerons demain matin, à neuf heures, dans le fossé des fortifications, entre la porte de Saint-Ouen et la porte de Clignancourt.

— A quelle arme?

— Au sabre. J'aurais préféré l'épée, mais il paraît que Marteau a été maître d'escrime au régiment. Il doit connaître aussi la contre-pointe, mais je manie assez proprement la latte et je me flatte de l'abattre.

— A moins qu'il ne t'embroche.

— S'il me tue, tout sera dit. Si, au contraire, je l'envoie *ad patres*, j'aurai un excellent prétexte pour filer en Amérique.

Dans les deux cas, vous vous chargerez d'arranger mes affaires et celles de Chancelade.

M. de Sigoulès réfléchissait et il n'était pas malaisé de voir qu'il ne partageait pas l'optimisme d'Adhémar, qui reprit d'un ton dégagé :

— Il ne vous reste plus qu'à trouver un second témoin.

— Je prendrai le capitaine Ratibal, mon ancien camarade aux gardes. Celui-là ne demandera pas d'explications.

— Alors, vous acceptez?

— Oui... bien malgré moi, je te le jure... mais je suis obligé de reconnaître que c'est encore la meilleure façon d'en finir. Et, puisqu'il faut en passer par là, ne perdons pas notre temps.

Monte à ton logement, et rédige tes aveux, en appuyant sur les antécédents de ce Santelli et en faisant ressortir l'impossibilité de la préméditation.

Tu n'es pas sorti avec l'intention de le tuer, puisque tu ne pouvais pas prévoir que tu le rencontrerais.

Moi, je vais me mettre à la recherche de Ratibal et j'espère le trouver chez lui.

— Parfait, mon cher oncle, dit joyeusement Adhémar. Nous dînerons ensemble, n'est-ce pas? Et quand nous rentrerons, je vous lirai un mémoire explicatif dont vous serez content, je l'espère.

Le deux cousins échangèrent une nouvelle poi-

gnée de main, et, pendant qu'Adhémar grimpait au troisième étage, le comte sonna pour qu'on fît avancer un fiacre.

Cinq minutes après, il roulait vers Montmartre et, un quart d'heure plus tard, il débarquait devant la porte de la maison tenue par madame Gouverneur.

Le capitaine n'était pas encore rentré et le comte, en se promenant dans le jardin, pour l'attendre, ne fut pas peu surpris de se trouver, au détour d'une allée, face à face avec Jacques, son ancien garde-chasse.

— Que fais-tu ici, malheureux? lui demanda-t-il rudement. Tu veux donc compromettre la sœur de ton ami?

— J'y suis avec la permission de mademoiselle Chancelade, répondit le braconnier, sans trop s'émouvoir. Si vous en doutez, vous n'avez qu'à l'interroger; elle va venir.

— Tu sais ce qui lui est arrivé, à Chancelade?

— Oui; on l'a arrêté hier.

— Et tu ne crains pas qu'on t'arrête aussi?

— Oh! les gens qui le tiennent ne s'occupent pas de moi.

— Ne t'y fie pas. Maintenant, est-ce vrai que tu as la prétention d'épouser Edmée?

— Nous sommes fiancés, mais tant que son frère sera en prison...

— Je l'en tirerai.

— Si vous faites cela, vous pourrez me commander tout ce que vous voudrez. Je vous obéirai comme un chien obéit à son maître.

— Je ne te demanderai que de prendre un métier honnête, afin que ta femme n'ait pas honte de toi.

— La voici! dit Jacques, en étendant le bras vers le bout de l'allée.

Le comte se retourna vivement et vit Edmée qui s'avançait appuyée sur le bras de sa nouvelle amie.

Il alla à leur rencontre, le chapeau à la main, et il les aborda en disant à la jeune fille :

— D'ici à peu de jours, ma chère Edmée, votre frère sera libre, car j'aurai pu prouver que ce n'est pas lui qui a tué M. Santelli.

Et s'adressant à la jeune veuve :

— Je suis heureux, madame, de vous annoncer qu'il est innocent de ce meurtre.

Cette phrase fut accompagnée d'un coup d'œil significatif qui fit rougir madame Santelli et qui surprit visiblement Edmée.

— Bon! pensa le vieux gentilhomme, elle ne sait pas encore le nom de sa compagne de voyage et il est probable que Chancelade ne le sait pas non plus... tant mieux!... il sera temps de le leur apprendre quand Adhémar sera arrivé en Amérique.

— Nous vous bénirons tous, s'écria la jeune fille qui suffoquait de joie.

— Même ce garnement de Jacques, n'est-ce pas? dit en souriant à demi M. de Sigoulès.

— Vous lui pardonnez donc?

— D'avoir jeté aux orties la plaque de garde-chasse que je lui avais attachée au bras? Oui, certes. Il vaut mieux que cela, et, quand il lui plaira de devenir mon métayer, il ne tiendra qu'à lui de succéder à votre père. J'aurais mieux aimé qu'il se fît soldat, mais il lui faudrait quitter le pays, et je suppose que, maintenant, il tiendra à y rester. Ma métairie ne convient qu'à un homme marié, et, dans votre maison de Salviac, il y a de la place pour un autre ménage, ajouta le vieux comte en regardant la veuve du commissaire.

— Mon père ne verra pas notre bonheur, murmura tristement Edmée.

— Qui sait? on revient de partout, même de la Guyane. Je demanderai sa grâce et je ne désespère pas de l'obtenir.

— Monsieur le comte, dit avec émotion madame Santelli, vous lisez dans les cœurs... et vous avez deviné que l'heure n'est pas venue où je pourrai vous exprimer ma reconnaissance.

— Elle viendra bientôt, chère madame. En attendant, apprenez-moi donc où et dans quelles circonstances on a arrêté ce pauvre Louis.

— Tout près d'ici... j'y étais... il a été dénoncé par une femme...

— Par cette créature qui a passé quelques jours à Salviac, chez la femme du geôlier, ajouta Edmée.

— Voilà qui est étrange, dit entre ses dents M. de Sigoulès.

Il ne comprenait plus que mademoiselle Bernache cherchât maintenant à sauver Chancelade qu'elle avait trahi, mais il garda ses réflexions pour lui.

Il venait d'apercevoir à l'entrée du jardin le capitaine qui rentrait, et il lui tardait de s'entendre avec lui, pour la rencontre du lendemain.

— Ma chère enfant... et vous, madame, je suis obligé de vous quitter, dit-il vivement. Voici venir mon vieux camarade Ratibal, et il faut que je lui parle sur-le-champ. Vous me reverrez d'ici à deux ou trois jours et j'aurai les mains pleines de bonnes nouvelles. Faites-moi crédit jusque-là.

Toi, mon gars, ouvre l'œil et ne te fais pas pincer, ajouta-t-il en menaçant Jacques du doigt.

Et il tourna les talons sans plus de cérémonie.

VI

A la fin de février, le soleil se lève tard et il arrive assez souvent qu'il ne se montre pas du tout aux Parisiens.

Ainsi fit-il le matin du duel qui devait dénouer plusieurs situations très tendues.

A neuf heures, un brouillard épais couvrait encore la plaine Saint-Denis d'un linceul grisâtre et s'amassait en gros flocons dans les fossés creusés entre l'escarpe et la contrescarpe des fortifications.

On n'y voyait pas à dix mètres devant soi et les maraîchers qui revenaient de la Halle, n'osant plus trotter de crainte d'accident, s'en allaient au pas sur la longue route qui commence à la porte de Saint-Ouen.

Cette brume froide et humide pénétrait les gens

que leurs affaires obligeaient à cheminer par un temps pareil et les glaçait jusqu'aux os.

Il n'y avait point alors de postes de douanes dans ces parages, car la limite de l'octroi était encore marquée par le vieux mur d'enceinte et les employés en habit vert ne veillaient qu'aux barrières, aujourd'hui disparues, qui enfermaient l'ancien Paris.

Il en résultait qu'on pouvait se battre dans les fossés, sans crainte d'être dérangé et on s'y battait assez souvent. C'était un champ clos plus commode et plus rapproché que le bois de Vincennes ou le bois de Meudon.

La banlieue à cette époque ne s'étendait pas si loin et de nombreux cabarets n'y attiraient pas comme à présent, les buveurs du lundi. On en était encore à chanter ce vieux refrain, qui maintenant n'a plus de sens : *Pour rigoler, montons, — montons à la barrière.*

Du côté du nord, la campagne commençait à la butte Montmartre et il n'y avait pas longtemps qu'on ne chassait plus le lapin dans la plaine Monceaux où se sont élevés depuis de superbes hôtels, habités par des demoiselles qui détestent les lapins.

La place était donc bien choisie pour vider une querelle sérieuse, et la matinée faite à souhait pour s'entr-égorger à l'aise.

Adhémar de Mussidan et ses deux témoins étaient partis en fiacre de l'*Hôtel du Helder*. A neuf heures

moins un quart, ils arrivaient à la porte de Saint-Ouen. Ils y laissèrent leur voiture et ils s'acheminèrent à pied vers le lieu du rendez-vous, qui n'avait pas été fixé d'une façon très précise, puisqu'on devait se rencontrer entre la porte de Saint-Ouen et la porte de Clignancourt.

Ils durent donc suivre le rebord extérieur du fossé, jusqu'à ce qu'ils aperçussent leurs adversaires.

Ratibal, qui avait servi dans la cavalerie, s'était muni de deux sabres d'ordonnance, choisis avec soin, deux sabres d'égal poids et d'égale longueur, et il les portait sous son bras, enveloppés de serge verte.

Il eut le tact de prendre les devants, afin de permettre au comte de Sigoulès d'avoir en tête à tête avec son parent, un dernier entretien. Il avait déjà eu la discrétion de ne pas s'enquérir de la cause du duel. Ce vieux soldat était un témoin modèle.

Du reste, l'oncle et le neveu n'avaient plus grand'-chose à se dire, car ils avaient dîné ensemble la veille, et ils avaient traité à fond les questions qui se rattachaient à cette rencontre décisive.

Toutes les éventualités étaient prévues. Adhémar avait en poche une somme plus que suffisante pour passer en Amérique, s'il tuait Marteau et s'il s'en tirait sans blessure grave. Si, au contraire, Adhémar succombait, M. de Sigoulès était en possession de son testament de mort. Une déclaration très explicite,

qui innocentait complètement Chancelade, avec preuves à l'appui : le signalement de la carabine consignée au greffe du tribunal de Salviac, et la facture du commissionnaire qui l'avait vendue au baron de Mussidan.

Ce baron marchait, les deux mains dans les poches de son paletot, et un cigare à la bouche, insouciant comme toujours et plus gai que jamais. Il était ravi de risquer sa vie pour sortir d'une situation insupportable et aussi pour racheter un acte qui ressemblait beaucoup à un crime.

M. de Sigoulès, au contraire, était fort ému. Il avait pardonné à son neveu ; il l'excusait presque, et son cœur se serrait à la pensée que le dernier parent qui lui restât allait peut-être tomber sous le sabre d'un soudard abruti et avili. Le vieux gentilhomme, qui ne craignait rien au monde, n'envisageait pas sans effroi la fin possible de sa race. Il avait eu beaucoup à se plaindre d'Adhémar, mais il n'avait jamais cessé de l'aimer tendrement, et il comptait lui laisser tout son bien, à condition qu'après lui, il ajouterait le nom de Sigoulès au nom de Mussidan.

— Te sens-tu en bonne disposition ce matin? lui demanda-t-il tout à coup.

— Excellente, mon cher oncle, répondit joyeusement Adhémar.

J'ai dormi comme un loir, je me suis lesté d'une grande tasse de café, et je me suis amusé à répéter

avec ma canne deux ou trois coups que m'a enseignés naguère un cuirassier de ma connaissance. Le sieur Marteau va passer un mauvais quart d'heure.

Je commence à croire, ajouta-t-il en riant, qu'il est dans ma destinée de faire des veuves. Jeanne Bastide me doit déjà d'être libre... et je pense que dans une heure la belle geôlière aura le droit d'épouser un homme plus avenant que le rustre dont je vais la délivrer.

— Tu parles là comme un Gascon...

— En Périgord, nous le sommes à moitié, mon cher oncle.

— Tes propos n'en sont pas moins déplacés... et tu prends très mal ton temps pour plaisanter. Tu devrais te recueillir, et si tu as des recommandations à me faire, ce serait le moment.

— Pas une. Tout est convenu entre nous, puisque vous voulez bien vous charger d'acquitter mes dettes.

— Tu ne regretteras donc rien, s'il t'arrive malheur?

— A vous parler franchement, je ne regretterai que vous, et, au fond, je n'ai jamais aimé que vous. Mon amour pour Jeanne Bastide n'a été qu'un feu de paille, allumé par la jeunesse, et bientôt éteint par l'absence. Pour mes maîtresses, y compris madame Marteau, je n'ai jamais eu que des caprices.

Et quant à Santelli, j'ai beau me tâter, je ne me

trouve pas de remords. J'aurais mieux fait de ne pas le tuer, mais il n'a eu que ce qu'il méritait.

M. de Sigoulès s'abstint d'insister. Il n'espérait pas convertir à des sentiments plus tendres ce viveur endurci.

— Savez-vous à quoi je pense? lui demanda Mussidan. Je pense que le sieur Marteau pourrait bien nous faire faux-bond. Il a peut-être réfléchi, depuis qu'il m'a envoyé des témoins. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous marchons depuis dix minutes sur ce talus glissant et que je ne vois pas poindre le mari d'Aurélie.

— Il nous attend sans doute plus loin.

— Je le souhaite, car je ne recommencerais pas volontiers cette promenade d'agrément... par ce froid et ce brouillard à couper au couteau.

Ce qui serait encore moins drôle, ce serait que cet aimable personnage eût amené en guise de témoins cinq ou six agents de la brigade politique et qu'au lieu de s'aligner avec moi, il me fît empoigner.

— Je ne sais trop si je n'aimerais pas mieux ce dénouement que l'autre, dit entre ses dents le comte de Sigoulès.

Mais non... Ratibal s'arrête... il a sans doute aperçu ton adversaire et ses seconds.

En effet, le capitaine, qui marchait en éclaireur, avait tout à coup cessé d'avancer.

— Du diable si je les vois, grommela Mussidan. C'est tout au plus si je le vois lui-même.

— Il nous appelle du geste. Hâtons le pas, dit le comte.

Ils eurent tôt fait de rejoindre ce brave homme, qui leur dit :

— Ces messieurs sont là... au fond du fossé... et je crois qu'ils s'impatientent.

— C'est leur faute. Pourquoi sont-ils allés si loin? répliqua Mussidan.

— Je suppose qu'ils auront passé par la porte de Clignancourt, et s'ils sont venus jusqu'ici, c'est qu'il y a un chemin pour descendre.

— C'est juste. Partout ailleurs, le revers du fossé est coupé à pic, tandis que voici une rampe très commode.

Décidément, les fortifications à la Vauban ont du bon. Ce grand homme à voulu donner des facilités aux duellistes.

— Tu parles trop, dépêchons-nous, dit M. de Sigoulès, agacé par les propos gouailleurs de son neveu.

Ratibal avait bien vu.

Trois hommes, qui piétinaient au pied de la contrescarpe, apparaissaient comme des ombres à travers le brouillard.

Adhémar et ses deux témoins descendirent à la

file indienne, le capitaine en tête, et un instant après, ils abordèrent le groupe ennemi.

Pierre Marteau, boutonné jusqu'au menton, avait un air qu'Adhémar ne lui avait jamais vu. Ses traits contractés, sa bouche pincée, ses yeux étincelants, ses sourcils froncés, indiquaient qu'il était dominé par la colère et par la haine. Il n'était jamais beau, mais ce jour-là, il était affreux.

Ses acolytes avaient des physionomies brutales de vieux sabreurs, surexcités par l'abus des liqueurs fortes.

Jamais le comte de Sigoulès ne s'était trouvé en si mauvaise compagnie, quoiqu'il se fût battu vingt fois.

Ces gens s'étaient précautionnés aussi d'une paire de sabres qu'ils venaient de mettre au clair, afin de ne pas perdre de temps.

On échangea des saluts très froids et on s'occupa aussitôt des préliminaires du combat.

Ratibal exhiba ses armes, et les deux paires se trouvèrent être exactement pareilles. On tira le choix au sort, avec une pièce de cent sous jetée en l'air, et le sort favorisa M. de Mussidan qui, par bravade, voulut qu'on se servît des sabres apportés par son adversaire.

Les conditions étaient réglées d'avance. Un grand escogriffe à trogne rouge, qui était témoin de Marteau, crut cependant devoir dire :

— Il est entendu qu'on se bûchera, jusqu'à ce qu'un des deux soit par terre. Nous ne sommes pas venus ici pour troquer des estafilades et, après, faire plumer des canards pour déjeuner ensemble.

— Soyez tranquille, répondit Adhémar de sa voix la plus douce, le combat continuera jusqu'à ce que l'un de nous deux ne soit plus bon qu'à mettre en bière.

— Habit bas, messieurs, commanda le comte de Sigoulès, pour couper court à ce ce colloque intempestif.

Mussidan, sans mot dire, se dévêtit de son pardessus, de sa jaquette et de son gilet, serra la boucle de son pantalon, retroussa les manches de sa chemise, prit un des sabres qu'on lui présenta, en piqua la pointe dans le gazon du fossé et attendit.

Mussidan avait fière mine dans cette attitude, et M. de Sigoulès ne put s'empêcher d'admirer sa tenue sous les armes. Un vieux soldat chevronné ne se serait pas mieux campé en face de l'ennemi.

Marteau, moins crâne mais tout aussi calme, le sabre au poing, esquissait des coups pour se rendre compte du poids de l'arme qu'il tenait.

— Il est bien entendu que les coups de pointe sont permis, dit-il à haute voix.

— Tout est permis, excepté de lâcher pied, répliqua Mussidan.

Les témoins placèrent les deux adversaires, et le

capitaine allait donner le signal, quand un de assistants de l'ex-geôlier de Salviac s'écria :

— Un instant, messieurs!

— Ah! çà, dit Adhémar, est-ce que vous allez nous faire un discours comme les maîtres d'armes de régiment en font aux conscrits qui s'alignent pour la première fois?

— Pas si bête, jeune homme... mais vous ne voyez pas qu'il y a du monde là-haut.

Adhémar et les autres levèrent la tête et crurent apercevoir, au bord du talus d'où ils étaient descendus, un homme qu'on distinguait à peine à travers le brouillard.

— Qu'est-ce que ça vous fait? dit M. de Mussidan.

— Ça me fait que ce particulier-là pourrait venir nous déranger, une fois que la danse sera commencée.

— Eh! bien, vous le laisserez regarder; ça l'amusera.

— Nous ferions mieux d'aller plus loin.

— Plus loin, ce sera la même chose, et j'ai assez marché comme ça. Finissons-en ici.

— D'autant que si nous tardons, appuya Ratibal, le brouillard va se lever, et tous les gens qui viendront flâner là-haut nous verront.

— Du reste, cet homme a passé son chemin, dit M. de Sigoulès. On ne le voit plus.

Ce promeneur matinal avait en effet disparu, et il n'y avait plus de raison pour différer le combat.

— Etes-vous prêts? demanda Ratibal.

— Oui, répondirent en chœur les deux adversaires.

— Allez, messieurs !

Adhémar et le mari d'Aurélie firent chacun deux pas en avant et les deux lattes se touchèrent.

L'escrime du sabre est un art tout particulier. Elle comporte des coups très variés et elle peut être dangereuse ou presque inoffensive, à la volonté des témoins qui président à l'engagement, et aussi selon le tempérament des combattants.

Entre troupiers, lorsqu'il s'agit de vider une de ces querelles de caserne qui auraient pu se terminer par un échange de horions, il est rare qu'on se fasse grand mal. Le prévôt pare les bottes à fond et, à la première piqûre, proclame que l'honneur militaire est satisfait.

Mais il n'en va pas de même entre gens qui ont bonne envie de se tuer et, cette fois, chacun des deux adversaires s'était juré d'exterminer l'autre.

Rien qu'à la façon dont Marteau se mit en garde, on vit bien qu'il était de première force.

Il avait le désavantage de la taille, car il était beaucoup moins grand qu'Adhémar, et il devait penser tout d'abord à se garer des coups de haut en bas.

Son avant-bras couvrait sa tête, et il paraissait ré-

solu à attendre l'attaque, prêt à parer et à profiter de la première faute de son ennemi pour lui allonger un coup droit.

Il n'attendit pas longtemps.

M. de Mussidan entama l'action par un moulinet si rapide et si serré que Marteau eut fort à faire pour préserver son crâne, et qu'il ne put éviter une entaille à l'épaule.

Sa chemise se teignit de sang et Ratibal cria :

— Arrêtez!

Mais l'enragé mari ne tint aucun compte de l'injonction, et saisissant le moment où Adhémar, plus obéissant que lui, venait de rompre, il attaqua à son tour, mais il attaqua de la pointe.

Adhémar n'en fut pas fâché, car il tirait fort bien l'épée, et le premier assaut l'avait un peu fatigué.

C'était maintenant un jeu d'adresse, après un exercice violent; presque un temps de repos, en attendant la reprise des coups de taille.

Alors, commencèrent les feintes, les dégagements moins serrés qu'à l'épée, à cause du poids et de la largeur des lames, les parades sonores, imitant le bruit du marteau sur l'enclume, les ripostes foudroyantes, toujours arrêtées par des oppositions de fer.

Et le tout, sans résultat, car aucun des deux adversaires n'avait sur l'autre de supériorité marquée.

A ce jeu, les robustes finissent par se lasser et les nerveux s'irritent.

Adhémar, exaspéré d'avoir en face de lui la face enflammée du mari d'Aurélie, voulut en finir. Il rompit brusquement et revenant sur l'ennemi, le sabre haut, sans plus songer à se couvrir, il lui fendit la tête, au moment où cet ennemi lui trouait la poitrine d'un coup de pointe.

Ce fut si vite fait que les témoins ne comprirent qu'en les voyant tomber.

Mussidan fut jeté sur le dos, comme s'il eût été renversé par un boulet de canon.

Pierre Marteau chancela, tourna sur lui-même en agitant les bras, lâcha son sabre et s'abattit comme un bœuf assommé par le maillet du boucher.

Ses témoins essayèrent de le relever et M. de Sigoulès courut à son malheureux neveu qui ne donnait plus signe de vie.

Les deux adversaires avaient été tués raide.

La pointe du sabre de Marteau avait atteint le cœur d'Adhémar et la lame d'Adhémar avait largement ouvert le front de Marteau. Elle avait brisé l'os et mis la cervelle à nu.

— C'est fini, murmura le capitaine en aidant à se remettre sur pied le comte qui s'était agenouillé près de son cher mort.

Les témoins du ci-devant gardien-chef étaient beaucoup moins émus et ils ne s'attardèrent point à

donner à leur ancien camarade des soins inutiles.

— Messieurs, dit le plus vieux, tout s'est passé dans les règles. Vous l'attesterez avec nous, si les pékins du parquet nous embêtent. Voulez-vous que je me charge d'aller chercher la gendarmerie? Je sais où il y a une caserne.

— Faites comme il vous plaira, répondit Ratibal. Moi, j'emmène mon ami... il ne peut rester auprès du cadavre de son parent.

— Il faut pourtant laisser quelqu'un ici. Autrement, on croirait à deux assassinats. Mon camarade veillera sur les corps, pendant que j'irai prévenir les gendarmes... ou le premier sergent de ville que je rencontrerai.

— Très bien. Vous savez où je demeure... M. de Sigoulès loge à l'*Hôtel du Helder*. Nous nous tiendrons à votre disposition... et je vous attends avant la fin de la journée.

Le comte se laissa emmener sans dire un mot. Les grandes douleurs sont muettes. Il remonta la rampe en s'appuyant sur le bras du capitaine, et quand ils arrivèrent sur le talus, ils y trouvèrent Jacques.

— Que fais-tu ici? lui demanda sévèrement le vieux gentilhomme.

— Je savais que votre neveu se battait ce matin... personne ne me l'a dit, mais je l'ai deviné hier, quand vous êtes venu chercher le capitaine, et je me suis caché pour vous écouter, pendant que vous

causiez dans le jardin. Je voulais être le premier à informer quelqu'un que vous connaissez... et j'ai tout vu...

— Eh ! bien, va dire à Edmée qu'Adhémar de Mussidan est mort et que sa mort sauve Chancelade, car il m'a laissé la preuve écrite de l'innocence de ton futur beau-frère. Marie-toi avec elle et tâchez d'être heureux.

Moi, je n'ai plus qu'à m'en aller finir dans un coin, comme un vieux cheval fourbu.

— Vous oubliez que nous serons là.

Le comte passa sans répondre et Jacques n'osa pas le suivre. Mais il reprit sa course vers la porte de Clignancourt, afin de rentrer dans Paris par un autre chemin.

Il n'avait pas de raison suffisante pour pleurer la la mort de M. de Mussidan, qu'il connaissait à peine, et il ne pouvait que se réjouir de la mort de Marteau, qu'il détestait cordialement. Il ne se préoccupait que des conséquences qu'aurait ce duel pour Louis Chancelade et pour Edmée.

M. de Sigoulès venait de le rassurer, mais il ne comprenait pas comment le vieux gentilhomme était en mesure de prouver que Chancelade n'avait pas tué le commissaire général.

Il se doutait bien un peu que le meurtrier c'était M. de Mussidan, puisque la belle geôlière le laissait sortir, la nuit, de la maison d'arrêt, et que cette

femme devait être la cause du combat où son amant et son mari venaient de trouver la mort. Mais il y avait dans toute cette affaire des côtés obscurs qu'il tenait à éclaircir avant de revoir Edmée, et l'idée lui vint de passer d'abord chez Coralie Bernache.

Il l'avait rencontrée immédiatement après l'arrestation de Louis. C'était elle qui la lui avait apprise, et qui lui avait parlé du rôle joué par madame Marteau dans l'histoire embrouillée du séjour des deux prisonniers à la prison de Salviac. Elle devait en savoir plus long qu'elle n'en avait dit ce jour-là.

Jacques était sûr d'être bien reçu par elle, puisqu'elle lui avait offert de le cacher dans son appartement, et, certes, elle ne refuserait pas de l'éclairer, s'il était en son pouvoir de le faire.

On l'attendait rue des Abbesses, chez madame Gouverneur, mais il passa au pied de la butte Montmartre, sans s'y arrêter, et il alla tout droit rue Mogador.

La femme de chambre de Coralie, sachant que sa maîtresse l'avait reçu à sa première visite, ne fit aucune difficulté pour le conduire dans le salon, où il trouva les deux amies : mademoiselle Bernache qu'il connaissait fort bien et madame Marteau qu'il n'avait jamais vue, mais qu'il reconnut au portrait que Chancelade lui en avait fait.

Coralie l'accueillit avec joie, le présenta à la belle geôlière, et lui dit vivement :

— Enfin, vous voilà ! Je vous attends depuis deux jours. Quelles nouvelles m'apportez-vous?

— Je viens de voir le comte de Sigoulès, répondit Jacques, et il m'a affirmé que Louis est sauvé.

— Sauvé ? s'écria Coralie. Et comment ?

— Il paraît que M. de Mussidan a laissé un écrit où il avoue que c'est lui qui a tué le commissaire, répondit Jacques.

— Laissé ! répéta la belle geôlière. Il est donc parti ?

— Il est mort, madame, votre mari l'a tué.

Madame Marteau pâlit, mais elle resta muette, et ce fut son amie qui dit bêtement :

— Ils se sont donc battus ?

Elle aurait bien dû s'en douter, puisqu'elle avait tout fait pour amener ce duel.

— Il y a une heure, dit froidement le braconnier.

— Vous y étiez ?

— J'ai tout vu. Ils sont tombés en même temps.

— Quoi ! Marteau aussi ?

— M. de Mussidan lui a fendu le crâne.

— Tu es veuve, s'écria Coralie en regardant son amie qui restait pétrifiée ; tu es libre, et moi je vais retrouver mon amant. Que nous importe le reste ?

C'était féroce, et Jacques, indigné, reprit sèchement :

— Est-ce Chancelade que vous appelez : mon amant ?

— Vous savez bien qu'il l'est.

— Je sais qu'il l'a été, mais je crois bien que vous ne le reverrez plus. Si, comme je l'espère, on le remet en liberté, il ne tardera guère à se marier.

— Se marier ! A qui ?

— Je ne suis pas chargé de vous l'apprendre.

— A cette femme que j'ai surprise chez lui, le jour où on l'a arrêté ?

— Peut-être bien.

— Ah ! la gueuse ! elle m'a échappé, ce jour-là, mais je la retrouverai et je lui brûlerai les yeux avec du vitriol.

— Je ne vous conseille pas d'essayer.

— On me mettra en prison... on me jugera. Je m'en moque. Je serai acquittée. On ne condamne plus les maîtresses abandonnées qui se vengent. J'aurai pour moi toutes les femmes.

— Je ne crois pas, car elles sauront que c'est vous qui avez dénoncé Chancelade à la police.

— Ce n'est pas vrai !

— Épargnez-vous la peine de mentir. Chancelade a tout raconté à une personne qui me l'a répété. Et Chancelade, alors même qu'il ne se marierait pas, ne consentira jamais à vous revoir. Vous l'avez trahi, vous l'avez livré. Tout est fini entre vous et lui. Oh ! je sais bien que vous avez eu regret de ce que vous avez fait... et que vous vous êtes retournée contre M. de Mussidan. Je sais que c'est vous qui

avez préparé ce duel où deux hommes sont morts et je comprends que madame Marteau vous en sache gré. Mais c'est une raison de plus pour que Chancelade ne vous pardonne pas.

Coralie baissait la tête sous cette avalanche de dures vérités et elle commençait à voir telle qu'elle était la situation qu'elle s'était faite. Elle ne voulait pas s'avouer vaincue, mais le bandeau tombait de ses yeux, ce bandeau que la passion y avait mis, et avec cette mobilité d'impression qui faisait le fond de son caractère, elle en était déjà à se demander comment elle avait pu se laisser emporter par la colère au point de commettre de si terribles sottises.

Deux hommes morts, par sa faute, et ses folies amoureuses prenant fin du même coup, il y avait bien de quoi lui enlever ses illusions, et la rejeter dans les réalités de sa vie de femme galante.

Elle pensait déjà à son Russe et même un peu à Vignory. Avec ceux-là, du moins, elle était sûre que la comédie ne tournerait pas au drame.

Et Jacques, en lui parlant ce langage sévère, avait fait, comme on dit, d'une pierre deux coups.

La belle geôlière était consternée. Elle aussi, mesurait maintenant la profondeur de l'abîme où elle s'était jetée volontairement.

Elle restait seule au monde avec son déshonneur et la protection du général Plancoët, qui pouvait lui manquer d'un instant à l'autre, après de si tragiques

événements. Elle se reprochait d'avoir envoyé à la mort Adhémar de Mussidan, et elle avait envie de le pleurer. Elle regrettait même Pierre Marteau, ce mari si commode qui lui servait d'enseigne aux yeux du monde et dont le nom abritait ses fredaines.

Mariée, Aurélie de Saint-Amour était encore quelque chose ; veuve, elle n'était plus rien. Elle rentrait dans la catégorie des femmes entretenues et elle arrivait à l'âge où cette carrière n'a plus d'avenir.

Il n'était pas jusqu'à Jacques qui ne se repentît d'être venu chercher des éclaircissements dont il pouvait se passer, alors que, dans une maison plus respectable que celle de la rue Mogador, deux honnêtes femmes l'attendaient avec impatience.

Il s'apercevait trop tard qu'il avait cédé à un entraînement irréfléchi, et il lui tardait de rentrer dans le droit chemin en laissant ces deux créatures se consoler ensemble.

— Vous n'avez plus rien à me dire? demanda-t-il.

Aucune des deux amies ne lui répondit; renonçant à en rien tirer, il sortit précipitamment, et elles n'essayèrent point de le retenir.

Elles préféraient, sans doute, se concerter pour parer aux conséquences de la double catastrophe.

Jacques, piéton infatigable, prit sa course vers la rue des Abbesses, et il trouva Edmée et Jeanne assises côte à côte sur un banc dans le jardin de madame Gouverneur.

Elles aussi avaient deviné que leur destinée allait se décider ce matin-là. Jacques ne s'était pas expliqué nettement, mais il leur avait laissé entendre que M. de Sigoulès, la veille, n'était pas venu pour rien conférer avec son vieux camarade.

Il leur raconta ce qui venait de se passer dans le fossé des fortifications. Il y mit des ménagements, car il savait que celles-là avaient du cœur; mais il fallut bien arriver à préciser les faits, et quand il leur apprit que les deux adversaires étaient morts, elles fondirent en larmes.

Jacques put comparer ces douleurs sincères à l'émotion intéressée des deux malvivantes qu'il venait de quitter; à leur attitude agitée par des soubresauts de colère et des retours d'égoïsme.

Elles ne pleuraient pas, ces créatures, dont l'une perdait à la fois son mari et son amant, que l'autre avait envoyés à la boucherie pour satisfaire une rancune personnelle.

Et cet indépendant qui avait toujours vécu dans les bois apprenait à connaître les civilisées Parisiennes, que Barrière appelait mal à propos des filles de marbre, car elles ont un cœur, seulement ce cœur est fait de paille et de boue. La paille flambe quelquefois, mais la boue reste, et les feux passagers la durcissent.

Jacques plaignait son ami, qui s'était laissé prendre

une fois par une de ces sirènes, et se jurait de profiter de la leçon.

Serment superflu, car c'en était fait pour lui de l'existence accidentée, et il ne la regrettait pas ; il touchait au bonheur, au vrai, celui qui consiste à rentrer dans la vie régulière en épousant la femme qu'on aime.

Edmée n'y pouvait pas croire, et elle doutait encore de la justice qui seule pouvait reconnaître et proclamer l'innocence de Louis Chancelade.

Jacques eut beaucoup de peine à relever leur courage et à leur persuader que la déclaration d'Adhémar de Mussidan ne serait pas contestée, parce qu'elle ne pouvait pas l'être.

Il y parvint cependant et la journée ne se passa pas sans que d'heureuses nouvelles vinssent confirmer ses prévisions.

L'excellent Ratibal arriva vers deux heures. Son ancien camarade, n'ayant plus de motifs pour lui cacher la vérité, l'avait mis au courant, et le capitaine leur annonça que le comte de Sigoulès était allé droit au but, sans perdre une minute.

Dominant sa douleur, le vieux gentilhomme avait pris le parti de se transporter immédiatement chez le général marquis de Plancoët, qui, après l'avoir entendu, ne refuserait certes pas de le présenter le jour même au prince, président de la République et futur empereur, lequel, selon toute probabilité, ne

manquerait pas cette occasion de racheter, en prenant le parti d'un innocent, les rigueurs outrées d'un délégué de son gouvernement.

Et si le résultat de l'audience était tel qu'il l'espérait, M. de Sigoulès se proposait de venir lui-même l'annoncer à la sœur du prisonnier.

La veuve de Santelli comprit qu'elle serait de trop et remonta dans sa chambre. Ratibal, qui attendait la visite des témoins de Marteau, s'en alla fumer sa pipe sur le trottoir de la rue des Abbesses, à seule fin de saisir au passage ces deux troupiers dont les allures et le ton auraient pu effaroucher la discrète madame Gouverneur.

Mais Edmée resta dans le jardin avec Jacques et les heures leur semblèrent longues jusqu'au moment où l'oncle du malheureux Adhémar leur apparut, vieilli de dix ans, courbé par le chagrin et marchant péniblement appuyé sur sa canne.

Ils coururent à sa rencontre et il leur dit d'une voix brisée par l'émotion :

— Ne pleurez plus... et ne me plaignez pas... je ne me relèverai pas du coup que j'ai reçu... mais, avant de mourir, j'aurai fait des heureux. Vous reverrez Louis Chancelade.

— Quoi ! il est libre ! s'écria Edmée, oubliant dans l'excès de sa joie le malheur de ce vieillard qui venait de voir tomber sous ses yeux le dernier de sa race.

— Pas encore. On va le transférer à Salviac, où l'instruction doit se poursuivre. Mais il ne restera pas longtemps à la maison d'arrêt, car son juge aura entre les mains des preuves de son innocence. Et il ne sera pas recherché pour d'autres causes ; j'en ai obtenu l'assurance. On ne lui demandera pas où il était le soir où le commissaire de police a été frappé. J'ai même emporté la promesse que son père aurait sa grâce.

— Sa grâce ! et c'est le prince qui...

— Oui, ma chère Edmée. J'ai fait pour votre frère et pour vous ce que je n'aurais fait pour personne, pas même pour Adhémar. Je n'ai pas renié mes convictions, mais j'ai violenté mes sentiments en implorant le chef d'État qui tient la place du roi légitime. Et je ne regrette pas d'avoir eu recours à sa justice.

Maintenant, ma vie est finie. Je partirai demain pour Salviac.

— Pas sans nous, dirent en même temps les fiancés.

ÉPILOGUE

Trois mois après la mort tragique d'Adhémar de Mussidan, par une belle matinée de mai, les cloches de la vieille église de Salviac sonnaient à toute volée.

C'est toujours un gros événement qu'un mariage dans une petite ville, mais deux noces qu'on célèbre en même temps mettent sur pied la population tout entière.

Et quels mariages! La belle, la sage, la charmante Edmée, épousant un braconnier, une sorte de Robin des bois, qui n'avait ni sou, ni maille, ni domicile! Louis Chancelade épousant la veuve de ce commissaire qu'on l'avait longtemps accusé d'avoir tué d'un coup de fusil!

Le père Chancelade, revenu de Cayenne, donnant le bras à sa fille, et madame Santelli, conduite à

l'autel par un honorable négociant de Bordeaux, son très proche parent !

Prodige encore plus étrange, les autorités de Salviac, y compris le nouveau sous-préfet, successeur du joyeux Vignory, et M. Bourdeille, président du tribunal, faisaient partie du cortège.

On y remarquait cependant l'absence du procureur de la République et celle de M. Bizouin, son déplaisant substitut.

Messieurs du parquet ne veulent jamais avoir tort et ceux-là se permettaient de qualifier de scandale public cette cérémonie qui équivalait presque à une réhabilitation des insurgés de Décembre.

Mais la majorité des habitants de Salviac approuvait, au contraire, la décision du magistrat instructeur et l'indulgence du prince-président qui faisait rendre justice aux innocents et qui pardonnait aux égarés.

M. Braconne aussi s'était abstenu, mais pour des motifs absolument personnels ; le brave homme s'était flatté un instant d'épouser mademoiselle Chancelade et il n'avait pas encore pris son parti de sa déconvenue. Il boudait, tout en applaudissant des deux mains à l'ordonnance de non-lieu qui avait mis hors de cause le frère d'Edmée.

Jacques, du reste, s'était donné beaucoup de peine pour empêcher que la fête servît de prétexte à une manifestation politique. Il avait entrepris, avant la

la noce, une tournée dans les villages de l'arrondissement, à seule fin de calmer les turbulents, qui auraient volontiers profité de l'occasion pour courir les rues de Salviac en poussant des cris séditieux.

Il y avait dans ce vagabond converti par l'amour l'étoffe d'un conservateur très accentué, et il se promettait déjà de garder lui-même, contre les déprédations des chasseurs, les propriétés qui devaient échoir un jour au gendre du plus riche métayer de la contrée.

Et ce jour ne paraissait pas devoir être très éloigné, car le vieux Chancelade, exténué par deux traversées de l'Atlantique, dont une à fond de cale, avec les fers aux pieds, n'avait plus longtemps à vivre.

Quant à Louis, que ses goûts n'entraînaient pas vers la vie rurale, il comptait s'établir à Bordeaux, y compléter ses études et tâcher de s'y pousser dans l'enseignement supérieur.

Voilà ce que disaient les nouvellistes de Salviac, et ils ne se privaient pas de gloser sur l'histoire, assez imparfaitement connue, des incidents variés qui avaient abouti à la mise en liberté de l'ex-instituteur.

On racontait, avec force variantes, le duel où le baron de Mussidan et le mari de la belle geôlière avaient trouvé la mort ; on disait que la femme du gardien-chef et la maîtresse du sous-préfet destitué

avaient causé par leurs intrigues cette rencontre meurtrière ; on disait même que l'extravagante amie de madame Marteau avait été la maîtresse de Louis Chancelade.

Le jeune Mouleydier l'affirmait, quoiqu'il n'en sût rien, mais il ne le criait pas très haut, car Chancelade et Jacques lui inspiraient une terreur salutaire.

Mais le juge d'instruction, discret par état et n'étant pas tenu de motiver sa décision, n'avait dit à personne, pas même à ses collègues du tribunal, qu'il avait lu les aveux écrits d'Adhémar de Mussidan.

Le secret était resté entre lui, le premier président de la cour, le procureur général, le ministre de la justice et le malheureux comte de Sigoulès, qui ne devait pas survivre de beaucoup à son neveu, car il se mourait de chagrin.

Il n'assistait point au double mariage, et l'excellent docteur qui le soignait pensait que le pauvre vieux gentilhomme n'en avait pas pour six mois.

Le général marquis de Plancoët savait aussi la vérité, mais celui-là vivait fort loin du Périgord, et il avait d'autres soucis.

Il avait fait son devoir en soutenant la bonne cause auprès du prince et en sauvant un innocent, mais il ne s'en était pas tenu là.

Le comte de Sigoulès, pour le décider à intervenir, s'était vu dans la nécessité de lui signaler la conduite de madame Marteau, et il n'avait pas ménagé la trop tendre Aurélie.

M. de Plancoët n'avait pas cru son ami sur parole, mais il avait sans bruit ouvert une enquête et il s'était promptement convaincu que, non contente de le compromettre, sa maîtresse en titre se moquait de lui depuis de longues années.

Il s'était toujours douté qu'elle le trompait, et il avait volontairement fermé les yeux, mais cette fois, le scandale était trop fort, et une liaison avec une femme qui venait de causer la mort de deux hommes ne pouvait plus convenir à un futur aide de camp de l'empereur.

Aurélie avait bien essayé de lutter avec toutes les armes féminines dont elle disposait : les mensonges impudents, les larmes hypocrites, les tendresses raffinées. Mais elle en avait déjà usé si souvent qu'elles devaient forcément s'émousser contre le parti pris d'un amant blasé par une longue possession ; et d'ailleurs Coralie Bernache la trahissait sans vergogne.

M. de Plancoët avait eu l'idée machiavélique de se renseigner auprès de cette soi-disant amie de madame Marteau et de lui laisser entrevoir qu'il ne tenait qu'à elle de la remplacer. Et Coralie qui ne recevait toujours pas de nouvelles de son prince

russe, n'avait pas hésité à livrer au général les secrets les plus intimes de la belle geôlière.

Mal en avait pris à la déclassée, car son boyard n'était pas revenu et M. de Plancoët l'avait plantée là en lui envoyant une aumône de vingt-cinq louis pour payer ses délations.

Il lui restait le plaisir d'avoir fait du mal à la veuve Marteau, dont M. de Plancoët avait pris congé un beau matin, par un billet très sec. Mais c'était un maigre régal pour une fille aux abois, et Coralie en était déjà à vivre d'expédients.

Il y a dans ce monde-là des cigales et des fourmis, et l'imprévoyante Coralie appartenait à la grande catégorie des cigales.

Deux mois de chômage l'avaient mise à sec. Elle avait bien essayé de renouer avec Vignory, mais l'ex-sous-préfet, tout occupé à croquer son récent héritage, se souciait fort peu de ses anciennes et s'était empressé de se dérober pour se consacrer tout entier à de nouvelles amours.

Coralie n'avait pas été plus heureuse avec le baron d'Ormuz, qu'elle aurait bien voulu enlever à son amie Clara Lasource. Ce financier superbe ne la trouvait pas assez lancée pour la protéger officiellement.

De son côté, la belle geôlière avait tout perdu en perdant le général.

Mieux nantie et moins écervelée que la Bernache, elle pouvait encore tenir un certain temps mais dans quel monde aurait-elle cherché des compensations?

Le vrai lui avait tourné le dos depuis bien des années, et les irrégulières de haut vol ne la reconnaissaient pas comme étant des leurs. Aurélie de Saint-Amour, ancienne élève de Saint-Denis, veuve d'un geôlier, et abandonnée par un homme très en vue, n'avait de débouchés nulle part.

Ses aventures à Salviac et le drame qui s'en était suivi avaient fait quelque bruit dans les cercles de viveurs riches et éloignaient d'elle les gens qu'elle aurait voulu attirer.

Et pourtant il fallait non seulement vivre, mais encore songer à l'avenir, car elle n'était plus très jeune et la perspective de la misère la faisait frémir.

L'insouciante Coralie avait du moins cet avantage qu'elle ne pensait jamais qu'au présent.

Il arriva ce qu'il arrive souvent à de telles créatures.

Elles s'exécraient et elles se raccommodèrent. Une rencontre dans un théâtre amena ce rapprochement, et quinze jours avant le double mariage de Salviac, elles étaient plus amies qu'au temps où la belle geôlière hébergeait sa prétendue cousine dans la maison d'arrêt gouvernée par son mari. Elles oublièrent en un clin d'œil leurs griefs réciproques,

elles se persuadèrent qu'en s'alliant elles résisteraient mieux à la mauvaise fortune et ce fut Coralie qui proposa d'essayer d'une tournée dans les grandes villes du Midi, en commençant par Bordeaux, où deux Parisiennes élégantes ne pouvaient manquer d'obtenir des succès productifs.

De cette idée à une autre plus hardie qui était de passer par Salviac, il n'y avait pas loin et le voyage fut résolu. Il leur restait assez d'argent pour faire en chaise de poste une entrée triomphale, à seule fin de narguer les deux couples heureux qui allaient se marier.

Mouleydier, en réponse à une lettre de Coralie, lui avait indiqué la date.

Et ce fut ainsi qu'à l'heure même où les nouveaux mariés sortaient de l'église, les Salviacois virent descendre de voiture à l'entrée de la grande rue deux femmes que beaucoup d'entre eux reconnurent et qui ne tardèrent pas à se repentir de leur incartade.

On les hua, on leur jeta de la boue et des pierres. Elles n'eurent que le temps de remonter dans leur équipage et de crier : « Fouette, postillon ! » Elles brûlèrent Salviac et elle firent bien. On les aurait lapidées.

. . . .

Trente ans ont passé sur cette histoire d'antan.

Edmée est grand'mère et Louis Chancelade est veuf. Leur vie a été calme et heureuse, pendant que la France changeait deux ou trois fois de gouvernement.

Aurélie et Coralie ont très mal fini.

A chacun selon ses œuvres.

FIN

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

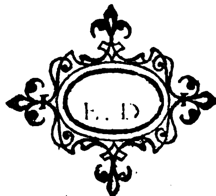
LA

BELLE GEÔLIÈRE

PAR

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

TOME SECOND II



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

PUBLICATIONS RÉCENTES DE LA LIBRAIRIE E. DENTU

Collection gr. in-18 jésus à 3 fr. et 3 fr. 50 cent. le vol

Vol.

GUSTAVE AIMARD
Les Vauriens du Pont-Neuf . 3
Le Rancho du pont de Lianes . 1
Les Coupeurs de routes . 2

PHILIBERT AUDEBRAND
César Berthelin . 1
Les Gasconnades de l'Amour 1

ALFRED ASSOLLANT
Hyacinthe . 1
Nini . 1
Le Vieux Juge . 1

XAVIER AUBRYET
Chez nous et chez nos Voisins . 1

ELIE BERTHET
L'Incendiaire . 1
Le Martyre de la Boscotte . 1
Le Charlatan . 1

ADOLPHE BELOT
Le Roi des Grecs . 2
La Sultane parisienne . 3
Les Etrangleurs . 2

F. DU BOISGOBEY
L'Équipage du Diable . 2
La Vieillesse de M. Lecoq . 2
L'Epingle rose . 3

GONTRAN BORYS
Le Cousin du Diable . 2
Le Beau Roland . 2

ALEXIS BOUVIER
Le Club des Coquins . 1

EDOUARD CADOL
Rose . 1
Un Enfant d'Israel . 1
Le Fils adultérin . 1

CHAMPFLEURY
Le Secret de M. Ladureau . 1
La Petite Rose . 1
N'oublie pas ton parapluie . 1

EUGENE CHAVETTE
Aimé de son Concierge . 1
Le Comte Omnibus . 2
Le Roi des Limiers . 1

JULES CLARETIE
La Maîtresse . 1
Les Amours d'un Interne . 1
Monsieur le Ministre . 1

ERNEST DAUDET
La Petite Sœur . 1
Le Lendemain du Péché . 1
L'Aventure de Jeanne . 1

ALPHONSE DAUDET
Les Rois en exil . 1
Jack . 2

ALBERT DELPIT
Le Mystère du Bas-Meudon . 1
La Famille Cavalié . 2

C. DEBANS
La Peau du Mort . 1
Le Baron Jean . 2

Vol.

CHARLES DESLYS
La Revanche de Marguerite . 1
Le Capitaine Minuit . 1
Sœur Louise . 1

CHARLES DEULIN
Contes du roi Gambrinus . 1
Histoire de Petite ville . 1

E. ENAULT
Diane Kerdoval . 1
Gabrielle de Célestange . 1

H. ESCOFFIER
La Vierge de Mabille . 1
Chloris la Goule . 1

FERDINAND FABRE
Barnabé . 1
La Petite Mère . 4

FERVAQUES
Durand et Cie . 2
Sacha . 1

EMILE GABORIAU
Le Petit Vieux des Batignolles . 1
L'Argent des Autres . 2
Les Amours d'une Empoisonneuse . 1

L. M. GAGNEUR
Les Crimes de l'Amour . 1
Un Chevalier de Sacristie . 1
Les Vierges Russes . 1

EMMANUEL GONZALES
La Servante du Diable . 1
La Vierge de l'Opéra . 1

GOURDON DE GENOUILLAC
La Magicienne de Paris . 1
L'Homme aux deux Femmes . 2

CONSTANT GUEROULT
L'Héritage tragique . 1
Les Tragédies du mariage . 2

ROBERT HALT
Le Dieu Octave . 1
Brave Garçon . 1

ARSENE HOUSSAYE
L'Eventail brisé . 2
Les Princesses de la Ruine 1

CH. JOLIET
Vipère . 1
Roche-d'Or . 1

ARMAND LAPOINTE
Reine Coquette . 1
Les Sept Hommes rouges . 1

JULES LERMINA
La Criminelle . 1
Les Mille et une femmes . 2

A. DE LESCURE
La Dragonne . 1
Mademoiselle de Cagliostro 1

LUBOMIRSKI
Par Ordre de l'Empereur . 2
Les Viveurs d'hier . 1

J. DE LA LANDELLE
Rose Printemps . 1

HECTOR MALOT
Pompon . . .
Une Femme d'Argent .
La Bohême tapageuse.

CATULLE MENDES
Le Roi Vierge . . .
Les Mères terribles . .

CHARLES MEROUVEL
La Filleule de la Duches[se]
La Maîtresse du Minist[re]

XAVIER DE MONTEPI[N]
Le Fiacre n° 13 . . .
Son Altesse l'Amour . .
La Maîtresse masquée .

VICTOR PERCEVAL
La Maîtresse de M. le Du[c]
Un beau Mariage . . .

PAUL PERRET
L'Ame murée . . .
Ce que coûte l'Amour . .

PONSON DU TERRAIL
Les Voleurs du Grd mond[e]
Le Filleul du Roi . . .

TONY REVILLON
Le Besoin d'Argent . . .
Noémi . . .

MARIUS ROUX
La Proie et l'Ombre . . .
Eugénie l'Amour . . .

EMILE RICHEBOURG
Andréa la Charmeuse . . .
Deux Mères . . .
L'Idiote . . .

PAUL SAUNIERE
La Meunière de Moulin-Galant . . .
La Belle Argentière . . .
Madame Rabat-Joie . . .

AURELIEN SCHOLL
Les Amours de Cinq minutes . . .
Fleurs d'adultère . . .

ALBERIC SECOND
Le Roman de deux Bourgeois . . .
La Vie facile . . .

A. SIRVEN ET LE VERDIE[R]
La Fille de Nana . . .

LEOPOLD STAPLEAUX
Les Compagnons du Glaive
Boulevardiers et Belles Petites . . .

PIERRE VERON
Le nouvel Art d'aimer . . .
Les Mangeuses d'homme .

VICTOR TISSOT ET AMER[O]
La Comtesse de Montretout
Aventures de 3 fugitifs . . .

PIERRE ZACCONE
La Vertu de Charbonnette.
Maman Rocambole . . .
Le Fer Rouge . . .

Paris.— Imprimerie G. ROUGIER et Cie, rue Cassette, 1.





